This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTHEQUE

OU

CHOIX DES MEILLEURS

ROMANS ANGLOIS.

TOME CINQUIEME.

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES

DE

M. FIELDING.

TOME V.

AVANTURES

DE

JOSEPH ANDREWS.

TOME SECOND.

M
2794

À GENEVE,

Chez NOUFFER DE RODON & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

1781.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVANTURES
DE
JOSEPH ANDREWS,
ET DE SON AMI
ABRAHAM ADAMS.

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Eloge sérieux des Romans.

MALGRÉ les égards & le respect que l'on a fort communément pour l'autorité de ces grands écrivains qui intitulent leurs ouvrages *Histoire d'Angleterre*, *Histoire de France*, *Histoire d'Espagne* &c. il est certain que l'on trouve médiocrement la vérité dans leurs écrits, où le génie fabuleux préside pour le moins autant que le génie historique.

Digitized by Google

Telles ſont à mon gré les *Hiſtoire de Mylord Clarendon*, de *Whitlock*, d'*Echard*, de *Rapin Thoyras*, (*) & à plus forte raiſon encore celles de *Maimbourg* & de *Varillas*. Dans ces livres, les faits étant préſentés dans des jours différens, le lecteur n'en croit que ce qu'il veut; & s'il eſt judicieux & dégagé de prévention, il regardera toutes ces hiſtoires comme des eſpeces de Romans, dont les auteurs ont une heureuſe & féconde imagination. Ils different les uns des autres de la façon la plus étrange. Ceux-ci attribuent la victoire à un parti, & ceux-là à un autre. Quelques-uns repréſentent un perſonnage, comme un malhonnête homme, ou comme un eſprit médiocre, tandis que d'autres lui donnent le plus vertueux caractere & le plus rare eſprit. Les uns & les autres ajuſtent les caracteres & tout ce qu'ils racontent, au lieu de la ſcene où ſe ſont paſſés les prétendus événemens, & où a vécu celui qui eſt tout enſemble un ſcélérat & un honnête homme, un ſot & un grand génie.

Le cas de ces véridiques écrivains, qu'on appelle romanciers, eſt bien différent. On peut ſe repoſer ſur eux à l'égard de la ſubſtance eſſentielle des faits. Ils ne peuvent tout au plus ſe tromper, que par rapport

(*) *Echard* a publié une *Hiſtoire Romaine*, & M. *de Rapin Thoyras* une *Hiſtoire d'Angleterre*.

Digitized by Google

aux circonſtances ; c'eſt un point digne de l'examen des critiques, de ſavoir ſi le berger *Chryſoſtome*, dont parle *Michel de Cervantes* (*), & qui mourut pour l'amour de la belle *Marcelle* qui le haïſſoit, paſſa toute ſa vie en *Eſpagne :* mais au moins perſonne ne doutera jamais que ce perſonnage n'ait exiſté. Eſt-il au monde des ſceptiques aſſez opiniâtres pour révoquer en doute les folies de *Cardénio*, la perfidie de *Ferdinand*, l'impertinente curioſité d'*Anſelme*, la lâcheté de *Camille*, l'amitié irréſolue de *Lothaire ?* non ſans doute. Cependant l'hiſtorien qui nous a transſmis ces faits curieux & certains, a malheureuſement oublié de marquer le tems & le lieu où ils ſont arrivés, ce qui eſt une omiſſion déplorable.

Nous trouvons un exemple de ce que je dis, encore plus marqué dans la fidele *Hiſtoire de Gil-Blas*, où cet ingénieux romancier a fait une bévue par rapport à la patrie du docteur *Sangrado*, qui ſe conformant à l'uſage des cabaretiers par rapport à leurs tonneaux, tiroit le ſang de ſes malades, & les rempliſſoit d'eau. Pour peu qu'on ſoit verſé dans l'hiſtoire de la médecine, on ſait que ce docteur demeuroit ailleurs qu'en *Eſpagne*. (†) Ce même écrivain s'eſt trompé

[*] Dans ſon *Hiſtoire de D. Quichotte*.

[†] Médecins aquatiques *d'Angleterre*, de *France* & autres pays.

Digitized by Google

pareillement par rapport au pays de ſon archevêque, & à la patrie de certains grands perſonnages, dont l'intelligence & le goût étoient trop ſublimes pour goûter autre choſe que des tragédies. Je pourrois lui reprocher pluſieurs autres mépriſes de cette eſpece. On trouve les mêmes erreurs dans le *Roman comique de Scarron*, dans les *Mille & une nuit*, les *Nuits Arabes*, dans l'*Hiſtoire de Mariane* & du *Payſan Parvenu*, & dans quelques autres de ce genre admirable que je n'ai jamais lus, ou dont j'ai perdu la mémoire.

Du reſte, je ne mets pas au nombre de ces écrivains fautifs, des hommes d'un génie ſurprenant, tels que les auteurs des *Avantures d'un homme de qualité*, de *Cléveland* ou le *philoſophe Anglois*, du *doyen de Killerine* &c. qui ſans rien emprunter de la nature, ni de l'hiſtoire, font mention de perſonnages qui n'ont jamais exiſté, & n'exiſteront point; & de faits qu'il eſt impoſſible qu'on ait vus, ou qu'on voie jamais arriver. Ils ſont les créateurs de tous leurs héros, & leur abondante cervelle eſt le cahos d'où ils ont tiré tous les reſſorts qu'ils font agir. Ce n'eſt pas que ces écrivains ne méritent d'être honorés, peut-être même qu'ils ſont dignes de la plus haute eſtime. Car qu'y a-t-il de plus grand, que d'être un exemple de l'étendue admirable & de la prodigieuſe fertilité de l'eſprit humain? On

Digitized by Google

peut bien leur appliquer ce que *Balzac* dit d'*Arioſte*, & les appeler une ſeconde nature. Ces meſſieurs n'ont en effet aucune communication avec la premiere. Au contraire, les auteurs d'un rang inférieur ne peuvent ſe ſoutenir ſeuls, il leur faut des potences, ſi j'oſe m'expliquer ainſi. Souvent ils employent ces échaſſes, dont parle le fameux *Voltaire* dans ſes *Lettres*, & dont lui-même fait quelquefois un brillant uſage; échaſſes avec leſquelles ils forment de grands pas, qui font trébucher leur génie, quelquefois même le jettant dans les ténebres, ou le précipitant dans le chaos.

Mais pour revenir aux auteurs de la premiere claſſe, qui ſe contentent de copier la nature, au lieu de former leurs perſonnages de la matiere confuſe de leurs cerveaux, il n'eſt point de livre qui mérite plus le nom d'hiſtoire que celui des *Avantures* du célebre *Dom Quichotte*, ſans excepter même les *Mémoires de Mariane*, dont le verbeux auteur m'eſt inconnu. Celui-ci s'eſt borné à un certain eſpace de tems, & à une nation particuliere. L'autre au contraire eſt l'hiſtoire du monde en général, au moins de cette partie de la terre qui eſt cultivée par les loix, les arts & les ſciences; & cela depuis le tems qu'elle a commencé à être civiliſée juſqu'à nos jours, & même juſqu'à ce qu'elle ceſſe de l'être.

Je vais maintenant appliquer ces réflexions

Digitized by Google

au livre que vous lisez. Je les ai placées ici principalement pour prévenir certaines applications, que ne manquera pas de faire le bon naturel de l'espece humaine, dont chaque particulier est toujours ravi de voir la peinture dans son semblable. Pour prévenir de malignes interprétations, je déclare une fois pour toutes, que je ne peins point les hommes mais les mœurs, que je décris les especes & non les individus. On me dira peut-être que mes caracteres ne sont point pris de la vie commune. Je réponds, & je puis l'avouer, que j'ai un peu plus écrit que je n'ai vu. L'homme de loi n'est pas seulement vivant, mais il vit depuis quatre mille ans, & s'il plaît au Seigneur il en vivra encore autant. Il est vrai qu'il n'est borné ni à une religion, ni à un pays. Dès le moment que l'homme ne voulut ni se donner de la peine, ni courir des dangers, ni faire des avances pour la défense de ses semblables, alors nâquit mon homme de loi; & tant qu'il existera quelqu'un qui lui ressemble sur la terre, je prétends que mon homme existera. C'est donc lui faire peu d'honneur, que de supposer qu'il représente quelque personnage obscur, parce qu'il lui arrive de lui ressembler dans sa profession & dans ses manieres. La création de l'homme de loi & son apparition dans le monde, a eu un but bien plus général & plus noble. Ce n'a pas été pour exposer un pauvre particulier à la censure

Digitized by Google

de ceux qui le peuvent connoître, mais pour servir de miroir à une infinité de personnes dans leur cabinet; afin qu'ils puissent y voir leurs défauts, qu'ils tâchent de les corriger, & qu'en souffrant une petite mortification secrette, ils puissent se garantir de la risée publique. C'est ce qui distingue le satyrique universel, du faiseur de libelles. Le premier corrige les fautes, comme font les parens. Le second, au contraire, censeur impitoyable, expose cruellement la personne à la vue publique, pour servir d'exemple aux autres. Le premier est un pere, le second est un bourreau.

Il y a encore quelques petites circonstances qu'il faut considérer, comme on observe la draperie dans un portrait, où, quoique la mode varie en différens tems, la ressemblance & l'air ne varient point. Ainsi je crois, & j'ose dire que madame *Housspille* est contemporaine de notre homme de loi; & quoique peut-être, durant des changemens qu'une si longue existence a dû causer, elle puisse à son tour avoir été au comptoir d'un cabaret, je ne fais point de scrupule d'assurer, que dans la révolution des siecles elle a été assise sur le trône. En un mot, dès que la chaleur extrême du tempérament, l'avarice, l'insensibilité pour les miseres humaines, avec un degré d'hypocrisie, furent unies ensemble pour en composer une femme, ce fut alors que madame *Hous-*

Digitized by Google

pille nâquit : & auſſitôt que le bon naturel, éclipſé par la pauvreté d'eſprit & d'intelligence, parut dans un homme, cet homme fut le mari rampant de madame *Houſpille*.

J'ai encore un avis à donner au lecteur, & à lui offrir une réflexion d'une eſpece oppoſée. C'eſt que comme dans la plupart de mes caracteres particuliers, je n'ai pas eu en vue le moindre des individus, mais ſeulement toute l'eſpece en général, de même dans mes deſcriptions générales je n'ai point eu en vue tous les hommes ſans exception. Par exemple, dans la peinture que j'ai faite des grands, je n'ai pas prétendu comprendre ces ſeigneurs modeſtes, affables, polis, judicieux, qui honorent leur rang, & ne le font point ſentir à ceux que la fortune a placés au-deſſous d'eux. Ainſi je n'ai voulu repréſenter que ces grands ſeigneurs, que j'appelle *haut-peuple*, eſpece mépriſable, qui déshonorant les ancêtres qui leur ont tranſmis leurs honneurs & leurs richeſſes, regardent avec mépris ceux qui auroient pu aller de pair avec les premiers auteurs de leur fortune & de leur élévation. Il me ſemble qu'il eſt impoſſible d'imaginer un ſpectacle plus capable de nous indigner, que celui d'un homme qui non-ſeulement eſt une tache dans l'écuſſon d'une illuſtre famille, mais encore le candale de toute l'eſpece humaine, dédaignant & traitant avec hauteur ceux qui ne tiennent rien de

Digitized by Google

la fortune, & qui doivent tout à la nature.

Après cette petite digreſſion morale, que j'ai jugée néceſſaire, je vais reprendre la ſuite fidele de la véritable hiſtoire que j'ai entrepris d'écrire.

CHAPITRE II.

Scene nocturne, & différentes Avantures de M. ADAMS *& de ſes compagnons de voyage.*

NOS voyageurs étoient à peine ſortis de leur auberge, & ils n'avoient encore fait que quelques milles, lorſque la nuit les ſurprit. Ce fut alors que *Fanny* dit tout bas à JOSEPH, qu'elle le prioit de vouloir bien conſentir qu'elle ſe repoſât un peu, parce qu'elle étoit ſi fatiguée qu'elle ne pouvoit plus marcher. JOSEPH le dit auſſitôt au miniſtre ADAMS, qui marchoit légérement, & étoit éveillé comme une abeille. On s'aſſit, & alors le miniſtre ſe mit à déplorer la perte de ſon *Eſchyle :* cependant il ſe conſola un peu, en faiſant réflexion, que s'il eût eu ce livre, il n'auroit pu alors en faire uſage; car le ciel étoit ſi couvert & ſi obſcur, qu'on ne voyoit pas une étoile; c'étoit, ſelon l'expreſſion de *Milton*, des

Digitized by Google

ténebres visibles. La circonstance étoit favorable pour JOSEPH. Car *Fanny*, ne craignant point d'être vue par le ministre, se laissa aller un peu plus à sa passion qu'elle n'avoit fait jusqu'alors. Reposant sa tête sur la poitrine de JOSEPH, elle lui mit amoureusement un bras sur l'épaule, & elle souffrit qu'il mît sa joue contre la sienne. Ce qui fit tant de plaisir à JOSEPH, qu'il n'eût pas voulu changer le gazon sur lequel il étoit assis, pour le plus beau canapé du plus riche palais de l'*Europe*, pas même pour le sopha de l'*Aretin François*.

Le ministre étoit assis à quelques pas de nos deux amans, & ne voulant pas les troubler il s'occupoit de méditations sur la morale ou sur la littérature. Mais bientôt il vit à quelque distance une lumiere, qui sembloit venir vers eux. Ce qui parut surprenant, ce fut que cette lumiere s'arrêta un moment, & puis disparut. Il appela aussitôt JOSEPH, & lui demanda s'il n'avoit pas vu une lumiere. JOSEPH lui répondit qu'il en avoit vu une. » Avez-vous remarqué, repliqua » le ministre, comment elle s'est évanouie ? » Je n'ai pas peur des revenans, ajouta-t-il, » mais je ne puis pas croire absolument qu'il » n'y en ait point. « Alors s'étant mis à méditer sur ces Etres spirituels, il fut bientôt interrompu par différentes voix qu'il crut près de ses oreilles, & qui dans le fond en étoient peu éloignées. Il entendit distinctement

Digitized by Google

qu'on parloit d'un meurtre qui venoit de se commettre, & quelque tems après une de ces voix disoit, qu'il en avoit tué une douzaine pour sa part depuis la fin du jour.

Le pauvre ADAMS se mit alors à genoux, & se recommanda à la Providence; & la timide *Fanny*, qui avoit aussi entendu ces horribles paroles, commença à embrasser son cher JOSEPH d'une telle maniere, que quoique les oreilles de celui-ci fussent bien ouvertes, il n'auroit rien craint, s'il n'eût pas pensé que le danger le menaçoit lui seul, pour lui faire payer les doux embrassemens de sa maîtresse. JOSEPH tira son couteau de sa poche. Le ministre ayant fini sa priere, empoigna son bâton, qui étoit sa seule arme; & s'approchant de JOSEPH, il voulut qu'il se séparât de *Fanny*, & qu'elle se mit à l'arriere-garde. Mais son avis fut inutile. Elle continua de serrer étroitement son cher JOSEPH, sans se mettre en peine de la présence de M. ADAMS. On lui entendit dire tendrement, qu'elle vouloit mourir entre ses bras. JOSEPH lui disoit tout bas en l'embrassant, qu'il aimeroit mieux mourir auprès d'elle, que de vivre loin d'un si charmant objet. Le ministre branlant alors son bâton, dit que personne ne craignoit moins la mort que lui, & déclama ces deux vers de Virgile,

Digitized by Google

Eſt hic, eſt animus lucis contemptor, & illum
Qui vitâ bene credat emi, quò tendis, honorem.

Cependant les voix ceſſerent pour un moment, & enſuite une d'elles ſe mit à crier, qui eſt-là ? Le miniſtre fut aſſez prudent pour ne rien répondre. Alors il vit tout-à-coup paroître une demi douzaine de lumieres, qui ſembloient être ſorties de terre à la fois, & qui s'avançoient légérement vers eux. M. ADAMS conclut auſſitôt que c'étoit une apparition d'eſprits, & que c'étoient leurs voix qu'il avoit entendues. Au nom de Dieu, que voulez-vous, dit-il d'une voix haute ? A peine eut-il prononcé ces paroles ; qu'il entendit une de ces voix crier, les voilà, ils ſont ici. Auſſitôt on entendit un grand bruit, comme de gens qui ſe battoient, & ſe portoient de rudes coups. Le miniſtre s'avançoit vers le lieu du combat, quand JOSEPH le tirant par les pans de ſon habit, le ſupplia de trouver bon qu'ils profitaſſent des ténebres, pour délivrer *Fanny* du danger qui la menaçoit. Il y conſentit, & alors JOSEPH la prenant par la main & l'aidant à ſe lever, ils ſe mirent tous trois à pourſuivre leur chemin, ſans regarder derriere eux.

Ils firent environ deux milles, la pauvre *Fanny* ſe plaignant beaucoup de la fatigue de cette courſe. Cependant ils apperçurent pluſieurs lumieres à une petite diſtance

l'une de l'autre, & en même tems ils se virent au haut d'une montagne escarpée qu'il falloit descendre. Malheureusement le pié manqua au ministre, & à l'instant il disparut; ce qui causa une grande frayeur à JOSEPH & à *Fanny*. A la vérité, si la lumiere leur eût permis de le voir, ils auroient eu de la peine à s'empêcher de rire, à la vue du bon vicaire roulant du haut de la montagne dans la vallée; ce qu'il fit très-heureusement sans être blessé. Il se mit donc à crier de toute sa force, qu'ils ne fussent point en peine de lui, qu'il n'avoit aucun mal; ce qui les rassura. JOSEPH & *Fanny* s'arrêterent un peu, pour délibérer sur le parti qu'ils prendroient. A la fin ils avancerent de quelques pas, & peu-à-peu la descente leur sembla moins rude. JOSEPH, prenant sa compagne entre ses bras, descendit d'un pié ferme sans faire aucun faux pas, & se vit enfin au bas de la montagne, où Mr. ADAMS vint aussitôt à eux.

Apprenez de-là, beau sexe de mon pays, quelle est votre foiblesse, & en combien d'occasions la force des hommes vous peut être utile. Prenez donc bien garde de vous engager dans des parties avec de jeunes-gens lâches & foibles, avec de petits-maîtres efféminés, qui, loin de pouvoir, comme JOSEPH ANDREWS, vous porter entre leurs bras dans les routes dangereuses, &

Digitized by Google

dans les chemins escarpés de cette vie, auroient plutôt besoin de votre secours pour soutenir leur foiblesse.

Cependant nos voyageurs s'avançoient du côté de la lumiere la plus prochaine. Après avoir franchi une commune, ils se trouverent dans une prairie, où il leur sembla n'être que peu éloignés de la lumiere. Mais par malheur ils se virent bientôt sur le bord d'une riviere, qu'il falloit passer. Le vicaire dit qu'il la traverseroit bien, & qu'il savoit nager, mais qu'il étoit embarrassé de *Fanny*. JOSEPH, garçon sensé, lui dit, qu'en suivant le rivage ils trouveroient infailliblement un pont, & que le grand nombre de lumieres qu'on appercevoit, faisoit assez connoître que la paroisse n'étoit pas loin. „ Cela est vrai, „ repliqua ADAMS, & je n'y faisois pas „ réflexion. " Suivant l'avis de JOSEPH, on traversa deux prés, & on arriva près d'un petit verger, qui les conduisit à une maison. *Fanny* conseilla à JOSEPH de frapper à la porte, protestant qu'elle étoit si lasse, qu'elle ne pouvoit plus se tenir sur ses piés. Mais Mr. ADAMS avoit déjà frappé, & bientôt un homme vint ouvrir.

Le ministre lui dit qu'ils étoient deux voyageurs, qui avoient avec eux une jeune fille si fatiguée, qu'ils lui seroient sensiblement obligés, s'il vouloit bien permettre que cette fille entrât pour se reposer. Cet

Digitized by Google

homme, qui, à la lumiere de la chandelle qu'il portoit, avoit enviſagé *Fanny*, & remarqué ſon air honnête & modeſte, prévenu d'ailleurs favorablement par les manieres humbles & civiles de Mr ADAMS, répondit que la jeune Demoiſelle étoit la bien venue, ainſi que ſa compagnie. Alors il les introduiſit dans une ſalle fort propre, où ſa femme étoit à table. Elle ſe leva auſſitôt, fit approcher des chaiſes, & les pria de s'aſſeoir. Le maître du logis, qui étoit le même qui leur avoit ouvert la porte, leur demanda s'ils ne vouloient pas ſe rafraîchir. Le miniſtre le remercia, & lui dit qu'il leur feroit plaiſir de leur faire donner un coup de biere; ce que JOSEPH & *Fanny* accepterent. Tandis qu'on cherchoit un grand vaſe pour le remplir de cette liqueur, la Dame du logis dit à *Fanny*, qu'elle paroiſſoit bien fatiguée, & qu'il ſeroit à propos qu'elle prît quelque choſe de plus confortatif que de la biere. *Fanny* la remercia, en lui diſant qu'elle étoit véritablement très-fatiguée, mais qu'elle eſpéroit qu'un peu de repos la rétabliroit.

Dès que toute la compagnie fut aſſiſe, Mr. ADAMS, qui avoit bu pluſieurs coups de biere, & qui avec la permiſſion de la Dame avoit allûmé ſa pipe, ſe tournant vers ſon mari lui demanda, s'il n'y avoit pas dans le pays des revenans ou des malins eſprits. Comme on ne lui répondit rien,

Digitized by Google

il se mit à raconter ce qui venoit de leur arriver sur le chemin, & le meurtre horrible qui venoit de s'y commettre. Mais à peine avoit-il commencé son récit, qu'on entendit frapper rudement à la porte. La compagnie parut un peu surprise, la bonne Dame & *Fanny* pâlirent. Le maître de la maison, sans être ému, alla ouvrir la porte. Pendant son absence, qui dura quelque tems, la compagnie demeura dans le silence. Ils se regardoient l'un & l'autre, & prêtoient l'oreille, entendant des gens qui parloient assez haut. Le ministre, pleinement convaincu que c'étoient des esprits, songeoit déjà aux exorcismes. JOSEPH n'étoit pas éloigné d'avoir la même opinion. *Fanny* étoit la plus effrayée, & la bonne Dame du logis soupçonnoit intérieurement que c'étoient des fripons, qui étoient peut-être de la cotterie de ceux qu'elle avoit reçus chez elle.

A la fin son mari rentra, & dit en riant à Mr. ADAMS, que les revenans dont il lui avoit parlé, n'étoient autre chose que des voleurs de moutons, & qu'il y avoit eu douze brebis massacrées; que les bergers avoient sauvé le reste; qu'ils avoient saisi deux de ces voleurs, & qu'ils les conduisoient chez le Juge de paix pour procéder contr'eux. Ce discours rassura toute la compagnie; ce qui n'empêcha pas Mr. ADAMS de dire tout bas, qu'il y avoit

Digitized by Google

quelque autre chose dans cette affaire, & qu'il étoit convaincu que les esprits s'en étoient mêlés.

Ensuite ils s'assirent tous autour du feu. Le maître de la maison apperçut un bout de la robe du ministre qui étoit tombée, & qui paroissoit sous sa redingotte. Il remarqua aussi la livrée de JOSEPH. Cela ne lui paroissant pas quadrer avec la familiarité qui étoit entr'eux, lui donna quelques soupçons qui ne leur étoient pas avantageux. S'adressant donc à Mr. ADAMS, il lui dit qu'il voyoit bien à son habit qu'il étoit homme d'église, & qu'il supposoit que celui qui l'accompagnoit, étoit son domestique. „ Monsieur, répondit le ministre, „ je suis ecclésiastique à votre service; mais „ à l'égard de ce jeune-homme, il n'est „ plus maintenant domestique de qui que „ ce soit; il ne l'a jamais été que de Lady „ *Booby*, & il n'est sorti de chez elle, je „ vous assure, pour aucune mauvaise ac- „ tion." JOSEPH prenant la parole, ajouta qu'il n'étoit pas surprenant que l'on vît avec quelqu'étonnement un homme du caractere de Mr. ADAMS avoir la bonté de vouloir bien se familiariser avec un pauvre garçon tel que lui. „ Mon enfant, inter- „ rompit le ministre, J'aurois honte de por- „ ter mon habit ecclésiastique, si je croyois „ indigne de moi de me familiariser avec „ un pauvre homme qui a des mœurs. Je

Digitized by Google

„ ne sais pas comment ceux qui pensent autre-
„ ment, peuvent se dire imitateurs & dis-
„ ciples de celui qui ne fait acception de
„ personne, & qui ne met aucune diffé-
„ rence entre les riches & les pauvres, si
„ ce n'est qu'il préfere les pauvres aux
„ riches. " Puis s'adressant au maître de la maison: „ Monsieur, dit-il, ces deux pau-
„ vres jeunes gens que vous voyez, sont
„ mes paroissiens, je les considere & les
„ aime comme mes enfans. Il y a quelque
„ chose de singulier dans leur histoire, mais
„ ce n'est pas à présent le tems de vous
„ la raconter. "

Le maître du logis, qui étoit un bon gentilhomme du pays, malgré la simplicité qu'il remarquoit dans Mr. ADAMS, n'eut pas de peine à croire qu'il étoit véritablement homme d'église. Mais il n'étoit pas tout-à-fait certain qu'il le fût autrement que par sa robe. Pour l'éprouver, il lui demanda si Mr. *Pope* avoit publié depuis peu quelque chose de nouveau. M. ADAMS lui répondit, qu'il avoit beaucoup ouï parler de Mr. *Pope* comme d'un grand poëte, mais qu'il n'avoit vu aucun de ses ouvrages. „ Comment, lui repliqua le gentil-
„ homme, vous n'avez point vu son *Ho-*
„ *mere!* " Mr. ADAMS repartit qu'il n'avoit jamais lu de traductions d'auteurs classiques. „ Il est vrai, reprit le gentilhomme,
„ qu'il y a une dignité dans la langue *Grec-*

Digitized by Google

„ *que*, dont je crois que les langues moder-
„ nes ne peuvent approcher. Savez-vous
„ le *Grec*, Monſieur, dit le miniſtre? Un
„ peu, répondit le gentilhomme. Ah! ne
„ ſavez-vous pas, s'écria ADAMS, où je
„ pourrois acheter un *Eſchyle*? j'ai perdu
„ le mien depuis peu. " Il y en avoit un chez le gentilhomme, mais il n'en ſavoit rien, & ne connoiſſoit gueres cet ancien tragique. Il revint donc à *Homere*, & demanda au miniſtre ce qu'il eſtimoit le plus dans l'*Iliade*. „ Monſieur, dit le miniſtre, pour bien réſoudre cette queſtion, il faudroit établir d'abord quelles ſortes de beautés ſont eſſentielles à la poëſie, parce qu'il eſt aiſé de faire voir qu'*Homere* a excellé dans toutes.

Il continua ainſi. " Ce que *Cicéron* dit d'un Orateur accompli, peut bien être appliqué à un grand Poëte. Il faut, dit-il, que l'Orateur ait toutes les perfections. *Homere* les a eues dans un degré éminent, & ce n'eſt pas ſans raiſon qu'*Ariſtote*, dans le ſecond chapitre de ſa poétique, l'appelle par excellence, le Poëte. Il eſt le pere du genre dramatique ainſi que de l'épique, & non ſeulement du tragique, mais encore du comique. Son *Margitès*, dont la perte eſt déplorable, étoit, dit *Ariſtote*, auſſi analogue à la comédie, que ſon *Odiſſée* & ſon *Iliade* le ſont à la tragédie. C'eſt donc à *Homere* que nous devons *Ariſtophane*, ainſi qu'*Euripide*, S[illegible]

Digitized by Google

phocle, & mon pauvre *Eſchyle*. Mais renfermons-nous préſentement, s'il vout plaît, dans la ſeule *Iliade*, que je regarde comme ſon plus bel ouvrage, quoique ni *Ariſtote* ni *Horace* ne le mettent pas au-deſſus de l'*Odyſſée*. 1. A l'égard du ſujet, peut-on en concevoir un plus ſimple, & en même tems un plus noble? Il a été loué par le premier de ces judicieux critiques, pour n'avoir point commencé ſon poëme par le commencement de la guerre de Troye, & pour n'avoir point chanté toute cette guerre, mais ſeulement la fin; parce qu'une guerre de dix années auroit été un ſujet trop vaſte. Je me ſuis donc ſouvent étonné qu'un Auteur auſſi exact qu'*Horace*, dans ſon *Epître à Lollius*, l'appelle *Trojani belli ſcriptorem*. 2. Quant à ſon action, qu'*Ariſtote* appelle *Pragmaton Syſtaſis*, eſt-il poſſible d'en imaginer une, où l'imitation ſoit auſſi parfaite, & pleine d'autant de grandeur? J'obſerverai ici que je ne me ſouviens pas que perſonne ait encore remarqué l'harmonie de ſon action avec ſon ſujet. La colere eſt le ſujet de ſon poëme, & l'action eſt la guerre. De-là naiſſent tous les incidens, & c'eſt à cela que ſe rapportent directement tous les épiſodes. 3. Par rapport aux caracteres, je ne ſais ſi je dois plus admirer la juſteſſe de l'eſprit d'*Homere* dans les différences de ſes caracteres, que la fécondité de ſon imagination dans la variété des choſes. A l'égard

du premier point, quelle différence de la fierté d'*Achille*, & de l'orgueil d'*Agamemnon* ? Que le courage brutal d'*Ajax* eſt différent de la valeur aimable de *Diomede*; & que la ſageſſe de *Neſtor*, fruit de la réflexion & de l'expérience, differe de la fineſſe d'*Ulyſſe*, qui n'eſt que l'effet de l'art & de la fourberie! Je puis aſſurer qu'il n'eſt preſque point de caractere parmi les hommes, qu'*Homere* n'ait traité, du moins en partie. Il n'eſt point non plus de paſſion qu'il n'ait décrite, comme il n'en eſt point qu'il ne réveille dans l'ame de ſon lecteur. Mais s'il eſt ſupérieur en quelque choſe, c'eſt principalement dans le pathétique. Je n'ai jamais lu, ſans verſer des larmes, les deux épiſodes d'*Andromaque*, gémiſſant d'abord ſur le danger, & pleurant enſuite la mort d'*Hector* ſon époux. Les images ſont ſi touchantes en ces endroits, que je ſuis convaincu que le Poëte avoit le cœur très-tendre, & le naturel excellent. Que *Sophocle* eſt bien au-deſſous de ſon original dans la ſcene d'*Andromaque* avec *Teimeſſe*! Cependant *Sophocle* eſt le plus grand génie qui ait chauſſé le Cothurne, & il n'a point eu de ſucceſſeurs qui l'aient remplacé; je veux dire que ni *Euripide* ni *Séneque* n'approchent point de lui. Pour ce qui eſt des ſentimens & de la diction de l'*Iliade*, il eſt inutile de s'étendre ſur ce ſujet. *Homere* eſt principalement admirable dans les ſentimens, qui ſont toujours pro-

Digitized by Google

pres & convenables. À l'égard de sa diction ; il faut lire sur cela *Aristote*, que je ne doute pas que vous n'ayez lu & relu. Je ne toucherai plus qu'un seul article, que ce grand critique dans la division de la tragédie appelle *Opsis*, ou *le Spectacle*, & qui convient à l'Epique comme au dramatique ; avec cette différence, que le premier genre concerne le Poëte, & le second regarde le Peintre. Mais quel Peintre peut imaginer un tableau pareil à ce qui est représenté dans le treizieme & quatorzieme livre de l'*Iliade* ? C'est-là que le lecteur voit d'un coup d'œil la ville de *Troye*, avec les armées rangées en bataille ; le camp des *Grecs* & leur flotte ; *Jupiter* assis sur le mont *Ida*, la tête nue & le tonnerre à la main, tourné vers la *Thrace* ; *Neptune* traversant la mer, dont les flots se divisent pour lui faire passage : le Dieu venant s'asseoir sur le mont *Samos* ; les Cieux qui s'ouvrent, & toutes les Divinités assises sur leur trône. Voilà du sublime, voilà de la Poésie. „

Alors Mr. ADAMS se mit à réciter une centaine de vers d'*Homère*, avec une voix, une emphase & un si grand feu, que les femmes mêmes en furent émues. À l'égard du gentilhomme, il se sentit alors si éloigné de le soupçonner d'ignorance, qu'il douta si ce n'étoit pas un évêque. Il donna les plus grands éloges à sa profonde érudition, & accabla de politesses tous ses nouveaux hô-

Digitized by Google

tes. Il dit qu'il étoit bien touché de l'état où étoit cette jeune Demoiſelle, qui paroiſſoit pâle & épuiſée : il conçut même une haute idée de ſa condition. Il ajouta qu'il étoit bien fâché de ne pouvoir les accommoder tous, mais que s'ils étoient d'humeur à paſſer la nuit auprès du feu, il leur tiendroit compagnie; & qu'à l'égard de la Demoiſelle, elle pourroit, ſi elle le vouloit bien, partager le lit de ſa femme, car il n'y avoit que ce lit de maître dans la maiſon. Mr. ADAMS, à qui ſon ſiége, la biere, le tabac & la compagnie plaiſoient beaucoup, accepta l'offre, & dit à *Fanny* de profiter de la bonté qu'on avoit pour elle. Il n'eut pas de peine à le lui perſuader, ayant une grande envie de dormir, & pouvant à peine tenir ſes yeux ouverts. Alors on couvrit la table, & on ſervit à ſouper à nos hôtes, qui furent régalés le mieux qu'il fut poſſible. Mr. ADAMS mangea de très-bon appétit, mais les deux jeunes gens mangerent médiocrement. Les médecins diſent avec raiſon que tout ce qui eſt doux (& rien de plus doux que l'amour) ne reveille point l'appétit.

A peine le ſouper fut-il fini, que *Fanny* parut vouloir ſe coucher; elle ſe retira donc, & la bonne dame avec elle. Les hommes reſterent auprès du feu; Mr. ADAMS commença à remplir ſa pipe; & le gentilhomme fit venir une excellente bouteille de biere,

Digitized by Google

qui étoit la meilleure liqueur qu'il y eût dans sa maison.

La modestie de JOSEPH & les graces de sa personne, le portrait que Mr. ADAMS en avoit fait, & l'amitié qu'il paroissoit avoir pour ce jeune-homme, lui concilierent les bonnes graces du gentilhomme, & lui firent naître la curiosité de savoir son histoire, Mr. ADAMS lui ayant fait entendre qu'elle étoit singuliere. Du consentement de JOSEPH, le Ministre, qui vouloit amuser le gentilhomme, lui raconta tout ce qu'il savoit de cette histoire, & lui exposa l'amour réciproque de JOSEPH & de *Fanny*, sans lui cacher la médiocrité de leur naissance & de leur éducation. Ces dernieres circonstances servirent à lever un doute, qui étoit resté dans l'esprit du gentilhomme. Il s'étoit figuré que *Fanny* étoit une fille de condition que JOSEPH avoit enlevée, & que le Ministre étoit du complot. Il but plusieurs fois à leurs santés, & fit mille remercimens à Mr. ADAMS, qui avoit parlé fort long-tems.

Celui-ci lui dit, qu'il n'étoit pas en son pouvoir de lui témoigner toute sa reconnoissance; mais que sa singuliere bonté & son goût pour la littérature, qu'il lui avoit fait connoître, lui donnoient une curiosité extraordinaire de savoir ce qui lui étoit arrivé dans sa vie. Le gentilhomme lui répondit qu'il alloit volontiers lui en faire le récit, & il commença ainsi.

CHAPITRE

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Les Confessions de Mr. WILSON.

JE suis d'une bonne famille, & j'ai l'honneur d'être gentilhomme. On me fit étudier au college dans ma premiere jeunesse, & j'y fis des progrès dans l'étude du *Latin*, même du *Grec*, que je sais passablement. A l'âge de seize ans, ayant perdu mon pere, je me vis maître de mes actions. Il m'avoit laissé une fortune honnête, mais il avoit reglé que je ne pourrois en jouir qu'à vingt-cinq ans. Cependant sa volonté n'étant pas clairement exprimée dans son testament, des Avocats me conseillerent de plaider contre mes tuteurs par rapport à cet article, sans avoir égard aux intentions d'un pere si cher & si respectable. Je suivis leur conseil, & mes tuteurs s'étant mis peu en peine de défendre cette disposition du testament, j'obtins la jouissance de mon bien. "Monsieur, interrompit ADAMS, ne pourriez-„ vous pas me faire la grace de me dire „ votre nom? „ Je m'appelle *Wilson*, répondit le gentilhomme, qui poursuivit ainsi.

Je restai peu de tems au college après la mort de mon pere, parce qu'étant déjà un peu grand, j'étois très-impatient d'entrer

Digitized by Google

dans le monde, où je m'imaginois que mon esprit, mes connoissances & ma bravoure me mettroient sur un bon pié. C'est à cette introduction prématurée de ma jeunesse dans le monde, sans aucun guide pour regler mes pas, que j'attribue tous les malheurs qui me sont arrivés. Il est bien difficile d'effacer les premieres impressions qu'on prend de nous. Qu'il est fâcheux de se donner un caractere, avant que d'être en état de pouvoir juger s'il est bon ou mauvais, & de connoître les conséquences de certaines actions, dont dépend la réputation pour le reste de la vie!

Un peu avant que j'eusse atteint l'âge de dix-sept ans, j'avois quitté le college, & j'étois venu à *Londres* avec six guinées dans ma poche. Comme c'étoit alors une grande somme pour moi, je fus surpris de la voir si promtement dissipée. Je voulois passer pour un jeune gentilhomme, à qui rien ne manquoit pour être considéré. Malgré le peu d'argent que j'avois, je me mis galamment, & je trouvai du crédit. J'eus envie d'apprendre à faire des armes, à danser, à monter à cheval, & même la musique; mais comme tout cela m'eût coûté de l'argent & du tems, je me contentai de me fortifier dans la danse, où j'avois été un peu exercé dès mes premieres années. Je m'imaginai que mon humeur douce me préserveroit de toute querelle, & que je n'avois pas besoin

Digitized by Google

par conſéquent d'apprendre à me battre, & à tuer les autres. Quant à l'art de monter à cheval, je le jugeai peu important, & je me crus aſſez ſavant dans celui de la muſique, pour me pouvoir paſſer de maître, & pour avoir la réputation de la ſavoir. Car je voyois beaucoup de jeunes-gens, qui ſans ſavoir chanter, ni jouer d'aucun inſtrument, ſe mêloient de juger des opéra, & ſe donnoient pour grands connoiſſeurs.

Il s'agiſſoit principalement d'acquérir des connoiſſances dans la ville, & je crus que pour y réuſſir je devois fréquenter les endroits publics. Je m'y rendis aſſidument : j'y appris auſſi quels étoient les hommes à la mode & les jolies femmes, & je vins à bout de les connoître de nom & de viſage. Il ne me manquoit plus que quelque intrigue, & je reſolus de m'en faire au plutôt. Je voulois principalement paſſer pour avoir de bonnes fortunes. En peu de tems je fis connoiſſance avec une demie douzaine des plus jolies femmes de *Londres*.

Mr. ADAMS entendant ces paroles, pouſſa un profond ſoupir, & s'écria : " Bon Dieu ! „ Que la jeuneſſe eſt un mauvais tems ! „ Il n'eſt pas ſi mauvais que vous le dites, continua le gentilhomme ; car je vous aſſure que toutes mes maîtreſſes étoient des Veſtales, bien que je fuſſe le contraire. Quoi qu'il en ſoit, je ne cherchois que la réputation d'homme à avantures, & je l'obtins.

Digitized by Google

Peut-être que je me flattois en cela; car probablement les personnes à qui je montrois les billets que je recevois de ces femmes, savoient aussi-bien que moi, qu'ils étoient contrefaits, & que je me les écrivois à moi-même.

" S'écrire des lettres à soi-même! dit „ M. ADAMS tout étonné. Comment cela „ se peut-il? „ Nous avons, répondit M. *Wilson*, un de ces caracteres dans une de nos comédies. Vous ne sauriez croire les peines que je prenois, & l'impudence avec laquelle je parlois des femmes de distinction.

Tel fut le cours de ma vie durant trois années. " Le cours de votre vie! dit Mr. „ ADAMS: il me semble que vous ne nous „ en avez rien dit encore „. Vous avez raison, & votre remarque est juste, répondit le gentilhomme en souriant; je devois plutôt dire, durant que je ne vivois point. Je me souviens que quelque tems après je voulus écrire le journal de mes actions jour par jour, je vais tâcher de me le rappeler.

" Le matin je me suis levé, j'ai pris ma grande canne. Sortant en redingotte avec mes cheveux en papillottes, j'ai battu le pavé jusqu'à dix heures. J'ai été à une vente publique. Depuis deux heures jusqu'à quatre, je me suis habillé. Depuis quatre jusqu'à six j'ai dîné, depuis six jusqu'à

Digitized by Google

huit j'ai passé le tems au caffé. Depuis huit jusqu'à neuf, au spectacle. Depuis neuf jusqu'à dix, à la promenade. Depuis dix heures jusqu'à minuit, j'ai „ ...

M. ADAMS dit: " Voilà, Monsieur, une vie au-dessous de celle d'un animal. Comment un homme d'esprit, tel que vous êtes, a-t-il pu vivre ainsi? „ C'étoit la vanité, répondit M. *Wilson*, qui me guidoit. Tout mépriſable que j'étois alors, je m'admirois moi-même, je mépriſois tous les autres; & vous me pardonnerez ſi je vous dis, que j'aurois fait fort peu de cas d'un homme tel que vous malgré votre littérature, votre profond ſavoir, & toutes les autres qualités que je remarque en vous. M. ADAMS fit une révérence, & le pria de continuer.

Après avoir ainſi paſſé deux années, pourſuivit le gentilhomme, un accident m'obligea de changer la ſcene. Un jour que j'étois au caffé de *St. James*, où je médiſois d'une certaine femme de condition, un officier des gardes me donna un démenti. Je lui répondis qu'il ſe pouvoit que je me trompaſſe, mais que je croyois dire la vérité. Il ne me répliqua point, mais il ſe mit à me rire au nez d'un air inſultant. Depuis cette avanture je vis tous mes amis ſe refroidir à mon égard. Aucun d'eux ne m'abordoit ni ne me parloit le premier, & à peine me rendoient-ils le ſalut. La compagnie

Digitized by Google

avec laquelle j'avois coutume de manger, me tourna le dos, & au bout de huit jours je me trouvai à *St. James* dans une auſſi grande ſolitude que dans un déſert. A la fin un homme d'un certain âge, qui portoit un grand chapeau & une longue épée, me prit en particulier, & me dit qu'il avoit compaſſion de ma jeuneſſe; que pour cet effet il me conſeilloit de faire connoître au monde, que je n'étois pas tel qu'on ſe l'imaginoit. Je ne compris d'abord rien à ſon diſcours, il fallut qu'il me l'expliquât; & il finit par me dire, que ſi je voulois envoyer un cartel à l'officier, il s'en chargeroit volontiers par charité. (Quelle charité! s'écria le miniſtre.) Je lui demandai juſqu'au lendemain pour lui faire réponſe ſur cette affaire. Je me retirai chez moi fort penſif, & je me mis à réfléchir ſur les conſéquences de l'affaire. D'un côté je voyois le riſque, l'alternative de tuer ou d'être tué. Il s'agiſſoit de perdre la vie, ou de l'ôter à un homme contre qui je n'avois pas le moindre reſſentiment. Je conclus enfin que le bien qui me reviendroit de cette démarche, ne méritoit pas que je couruſſe ce hazard. Je pris donc le parti de quitter le quartier, & de me retirer au *Temple*, où je louai un appartement.

Je fis aiſément de nouvelles connoiſſances, mon avanture étant ignorée dans ce quartier-là. A la vérité je ne les goûtai pas beau-

Digitized by Google

coup, les petits-maîtres du *Temple* n'étant que les singes de ceux que j'avois quittés. C'étoit l'affectation de l'affectation, & leur vanité étoit encore, s'il se peut, plus ridicule que celle des autres. Je rencontrai de jeunes-gens qui soupoient avec des Seigneurs à qui ils n'avoient jamais parlé, & qui avoient des intrigues avec des femmes qu'ils n'avoient jamais vues. Je bornai alors toute mon ambition au *Covent-Garden*, où je brillai sur les balcons & dans les maisons de jeu, où je me liai avec des femmes dont l'honneur étoit flambé, & où à la fin je me prostituai à des prostituées. Mais bientôt mon chirurgien m'arrêta dans cette noble carriere, & me convainquit de la nécessité de faire chez moi une retraite d'un mois. Au bout de ce tems-là, ayant eu le loisir de faire des réflexions, je pris la résolution de renoncer à la compagnie de tous les libertins que j'avois fréquentés jusqu'alors, & d'éviter, s'il étoit possible, toute occasion de me plonger dans la même disgrace. « Cette retraite d'un mois, dit M. ADAMS, » & ces réflexions que vous fîtes dans la » solitude, étoient fort propres à vous gué- » rir de vos mauvaises habitudes. Mais il me » semble que ce conseil devoit vous avoir » été donné plutôt par un ecclésiastique, » que par un chirurgien ».

Mr. *Wilson* sourit de la simplicité du ministre, & continua son récit sans répon-

Digitized by Google

dre à l'objection. Je m'apperçus alors que ma passion effrénée pour toutes sortes de femmes, m'avoit mis fort mal à mon aise. Je résolus donc de me borner à une seule, & de me faire une maîtresse. Je fixai mon choix sur une jeune femme, qui avoit été ci-devant entretenue par deux galans, & à laquelle je fus recommandé par un homme d'intrigue assez célebre. J'allai me loger dans la même maison, & je m'établis pour son amant. Peut-être que j'aurois eu de la peine à la payer suivant les conventions : mais elle me délivra de cette inquiétude dès le quatrieme jour, l'ayant trouvée tête-à-tête avec un jeune-homme qui se donnoit les airs d'un officier, & qui n'étoit qu'un apprentif de *Londres*. Cette femme, au lieu de se justifier, me fit une demi-douzaine de sermens, & me dit à la fin qu'elle étoit maîtresse de ses actions. Sur cela nous nous séparâmes, & le même courtier lui trouva un autre chalant. Cependant au bout de deux jours je m'apperçus que j'avois encore besoin d'une retraite d'un mois, pour faire pénitence d'une semaine.

Ensuite je fis connoissance avec une jeune demoiselle fort jolie, fille d'un gentilhomme qui avoit servi quarante ans, & qui dans ses campagnes sous le Duc de *Marlborough*, étoit mort lieutenant à la demi-paie. Il avoit laissé sa veuve avec cette fille, l'une & l'autre dans une fort triste situation. Cette veuve

Digitized by Google

vivoit d'une petite penſion du gouvernement, & de l'aiguille de ſa fille, qui étoit fort habile dans ces ſortes d'ouvrages. Je commençai à les connoître, dans le tems que cette fille étoit recherchée en mariage par un jeune-homme à ſon aiſe. C'étoit un apprentif drapier, & il avoit aſſez de fortune pour réuſſir dans ce commerce. La mere goûtoit beaucoup ce jeune garçon, & elle n'avoit pas tort. Quoiqu'il en ſoit, je le prévins. Je le peignis ſous des couleurs déſavantageuſes. Je flattai, je promis, je donnai même; enſorte que je gagnai entiérement les bonnes graces de la pauvre fille. En un mot je la ſéduiſis, & je l'enlevai.

A ces mots, M. ADAMS ſe leva, fit trois tours dans la ſalle, & alla enſuite ſe raſſeoir. Cette partie de mon hiſtoire, lui dit Mr. *Wilſon*, vous touche moins que je n'en ſuis touché moi-même. Je puis vous aſſurer [illegible] elle me cauſe encore chaque jour bien [illegible]s remords. Mais ſi déjà vous déteſtez ma conduite, à quel point porterez-vous votre indignation, quand vous aurez appris les conſéquences funeſtes de cette action? Ainſi, Monſieur, ſi vous me le permettez, je me contenterai de ce que je vous ai dit, & je ne pourſuivrai plus mon récit, qui vous ſcandaliſe. " Non, non, s'il vous plaît, répondit » le miniſtre, continuez, je vous conjure, » continuez votre hiſtoire & faſſe le ciel

Digitized by Google

» que vous puissiez vous répentir sincère-
» ment, tant de ce péché-là, que de bien
» d'autres dont vous m'avez fait le récit ».
J'étois aussi heureux, poursuivit le gentil-homme, que la possession d'une très-belle personne bien élevée, & ornée de plusieurs belles qualités, pouvoit me rendre. Nous vécûmes plusieurs mois dans une mutuelle & parfaite union, nous suffisant constamment l'un à l'autre, sans le secours de la diversité, qu'on dit si nécessaire à l'esprit de l'homme, & encore plus à son cœur. Je commençai peu-à-peu à sentir cette impérieuse nécessité. Je souhaitai de changer de place & de compagnie. Je m'accoutumai à laisser ma maîtresse seule dans sa chambre des journées entieres. Elle s'en plaignit. Pour la dissiper, je pris soin de lui ménager la société de quelques autres filles de sa sorte, avec lesquelles elle jouoit chez elle, & sortoit pour aller aux spectacles, ou à la promenade. Mais hélas! cette funeste soci[illegible] la corrompit bientôt, si je puis me servir [illegible] cette expression. Sa modestie & ses autres bonnes qualités disparurent presqu'aussi-tôt que je lui eus fait faire cette liaison. Je m'en apperçus. Elle ne se plaisoit plus avec moi; au contraire elle ne s'amusoit qu'avec des libertins; elle se donnoit des airs de coquetterie, & n'étoit gaie & amusante que hors de chez moi, ou quand elle étoit entourée d'une foule de jeunes étourdis dans son ap-

Digitized by Google

partement. Elle me demandoit ſouvent de l'argent, ſans conſidération pour mon état; & ſi j'héſitois à lui en donner, c'étoient des injures ou des évanouiſſemens.

Les premiers aiguillons de ma tendreſſe étoient émouſſés il y avoit long-tems, deſorte que ces manieres éteignirent tout-à-fait ma paſſion. Je commençois à me dire avec joie: Dieu ſoit loué, elle n'eſt pas ma femme, & je puis m'en défaire. Un jour que j'étois piqué, je lui fis ſentir que je pourrois me laſſer à la fin. Elle prit auſſi-tôt ſon parti. Dès que je fus dehors, elle fit crocheter mon cabinet, & m'emporta tout ce que j'avois, c'eſt-à-dire, la valeur d'environ deux mille écus. Mon premier mouvement fut de la pourſuivre criminellement; mais elle eut aſſez de bonheur pour ſe dérober à mes recherches, & durant ce tems-là je fis des réflexions. Je me reprochai à moi-même tous ſes crimes, puiſque c'étoit moi qui l'avois entraînée au vice; & comme j'appris en même tems la mort de ſa mere, qui n'avoit pu ſurvivre à la perte & au déshonneur de ſa chere fille, je me regardai comme l'aſſaſſin de cette mere. " Et „ vous aviez bien raiſon, répondit Mr. „ ADAMS, en pouſſant un profond ſoupir „. Cette réflexion ſur ma propre conduite, pourſuivit Mr. *Wilſon*, me fit accepter avec ſoumiſſion le châtiment que Dieu m'avoit envoyé par ſes mains. Je ceſſai mes pour-

Digitized by Google

ſuites, & pris la réſolution d'oublier totalement cette ingrate. Que n'ai-je pu ignorer ſon ſort ? Hélas ! Elle ſe livra à la proſtitution la plus horrible, & elle a fini ſa carriere infortunée dans une honteuſe priſon.

Ici le gentilhomme ſe mit à pleurer amerement, & ADAMS l'imita, pleurant & gémiſſant encore plus que lui. Enfin, après s'être entre-regardés pendant quelques momens, le premier pourſuivit ſon récit. J'avois été fidèle, dit-il, à cette fille, tant qu'elle étoit reſtée chez moi; mais à peine fut-elle partie, que j'eus des preuves convaincantes des mauvais tours qu'elle m'avoit joués, & je me vis obligé à faire une troiſieme retraite chez mon chirurgien, bien plus longue & bien plus douloureuſe que les précédentes.

Je renonçai abſolument au ſexe, me diſant ſans ceſſe que le plaiſir n'approchoit point des amertumes qu'il cauſe. Je déclamois contre les femmes d'une maniere ſi forte, que près de moi *Juvénal*, *Deſpréaux* & *Brantome* auroient pu paſſer pour leurs panégyriſtes. Je regardois les filles qu'on entretient, comme des maiſons agréables au dehors, dont les habitans étoient l'infamie, la douleur & la mort. La plus belle d'entr'elles, loin de me tenter, me paroiſſoit comme une pillule empoiſonnée couverte de feuilles d'or, ou comme un cer-

Digitized by Google

cueil orné de pierreries. Mais quoique je m'efforçasse de les décrier, je les aimois toujours dans le fond. Chaque jour mon averſion pour elles diminuoit, & je ne doute point que le tems & les occaſions ne m'euſſent à la fin rengagé dans des fers auſſi honteux. Je fis connoiſſance avec la charmante *Saphire*. Cette femme s'empara entiérement de toutes les facultés de mon ame. Elle avoit pour époux un homme des plus à la mode, qui ſembloit mériter ſon cœur. Cependant le public ne croyoit pas qu'elle le lui eût donné, car elle étoit généralement regardée comme une coquette.

« Je vous prie, Monſieur, interrompit » ADAMS, apprenez-moi l'étymologie de » ce mot. Je le trouve ſouvent dans mes » auteurs *François*, mais j'avoue que je ne » le comprends point; je crois pourtant que » cela veut dire une ſotte ». Peut-être, reprit le gentilhomme, que vous ne vous trompez pas tant qu'on pourroit s'imaginer. Mais puiſque la coquetterie eſt une ſottiſe d'une eſpece très-ſinguliere, je tâcherai de vous en donner la définition le mieux qu'il me ſera poſſible. Si tous les animaux étoient eſtimés ſelon leur utilité, j'en connois très-peu qui ne duſſent avoir la préférence ſur elles. Les coquettes ne jouïſſent de rien de plus que d'un certain inſtinct; car quoique nous leur ſuppoſions de la vanité & de

Digitized by Google

l'amour-propre, cependant la plupart de leurs actions ſont encore au-deſſous de ces deux paſſions, toutes mépriſables qu'elles ſont en elles-mêmes. Leurs geſtes & leurs grimaces en ſont foi, étant infiniment plus puériles & plus ridicules que celles d'un ſinge; & quand elles les mettent en œuvre, il ſemble qu'elles briguent à la fois & notre haine & notre mépris. Le caractere d'une coquette eſt l'affectation & le caprice. Aujourd'hui la beauté, l'eſprit, la bonté du cœur, & toutes les vertus lui ſervent de maſque. Demain la laideur, la folie, la dureté, ont leur tour. Sa vie n'eſt qu'un menſonge perpétuel, & s'il eſt poſſible d'en former un jugement, ce n'eſt qu'en ſe fondant ſur le parfait contraſte des apparences. Il n'eſt pas poſſible à une coquette d'aimer autre choſe qu'elle-même; & ſi elle étoit capable d'aimer quelqu'un, ce caractere n'exiſteroit plus. La coquetterie & l'amour ſont incompatibles. Si une coquette venoit par haſard à aimer quelqu'un (ce qui ne ſe peut) ſa paſſion porteroit le maſque de l'indifférence ou de la haine; de-même que leur haine & leur indifférence prennent la figure de la tendreſſe ou de l'amitié. C'eſt-là le cas où je me trouvois avec *Saphire*, qui ne m'eut pas plutôt vu attaché à ſon char, qu'elle me donna ce qu'on appelle de l'eſpérance, en me regardant tendrement, ou quand nos yeux ſe

Digitized by Google

rencontroient, baiſſant les ſiens avec une apparence d'émotion & de ſurpriſe. Ses artifices eurent tout le ſuccès qu'elle en attendoit. A meſure que je me déclarois, elle s'avançoit; elle me parloit bas, elle ſoupiroit, changeoit de couleur, & faiſoit voir tous les indices d'une paſſion dont les plus ſages ſont les dupes.

Un plus long détail, continua-t-il, pourroit vous ennuyer; ainſi je me contenterai de vous dire, qu'après l'avoir ſervie long-tems ſuivant les formes preſcrites, & lui avoir inſpiré, à ce que je croyois, pour le moins autant d'amour pour moi, que j'en reſſentois pour elle, je cherchai à en venir aux éclairciſſemens. Elle évita ſoigneuſement toutes les occaſions de ſe trouver ſeule avec moi. Mais à la fin, à force d'aſſiduités, je trouvai un moment favorable. Je ne vous dirai point tout ce qui ſe paſſa dans notre entretien. Il commença par une déclaration de ma part, qui fut reçue de la ſienne avec une ſurpriſe affectée, & enſuite avec un tranſport de colere qui ne fut pas plus réel. Elle me dit qu'elle ignoroit ce que j'avois pu voir en elle, pour que j'oſaſſe lui parler de la ſorte; puis me tournant le dos, elle me dit que ſi je voulois éviter les effets de ſon juſte reſſentiment, il ne falloit plus la voir, & encore moins lui parler. Je ne me contentai point de cette réponſe, & continuant ma pourſuite, je fus convaincu à la fin que ſon

Digitized by Google

époux jouïssoit de la possession de son corps; mais que ni lui, ni qui que ce fût, ne pouvoit se vanter d'avoir trouvé le chemin de son cœur.

Je fus guéri de ma passion pour cette belle, par les avances que la femme d'un riche négociant s'avisa de me faire. Quoiqu'elle ne fût ni jeune, ni jolie, mon tempérament ne me permit pas de faire le rétif. Elle fut bien satisfaite voyant qu'elle n'avoit pas cultivé une terre ingrate, car elle trouva en moi un amant sincere & passionné. Si elle fut contente de moi, je le fus d'elle, puisqu'elle me rendit tendresse pour tendresse. Avec elle je n'eus point de caprice à souffrir, comme avec la coquette. Celle-ci avoit trop d'esprit pour sacrifier la noble passion qu'on nomme amour, à une folle vanité. Nous ne fûmes pas long-tems sur le pié du roman; nous voulions que nos sens eussent part dans notre commerce, & nous trouvâmes sans peine les moyens de les satisfaire. Je me croyois fort heureux avec ma conquête. Les caresses de cette femme étoient assez vives, pour dégoûter un amant ordinaire. Mais pour moi je pensois autrement, & elles eurent tant d'agrément à mes yeux, qu'elles me conduisirent à un degré de passion, où jusqu'alors la beauté jointe à la jeunesse s'étoit efforcée vainement de me faire parvenir. Ce bonheur ne fut pas d'une longue durée. Son

Digitized by Google

mari commençoit à s'effaroucher, & sa jalousie nous effraya. Le pauvre homme! que je le plains, s'écria ADAMS! Il méritoit sans doute, d'être plaint, répliqua *Wilson;* il étoit fort honnête-homme, & aimoit tendrement sa femme. Pour moi je suis charmé de n'avoir point à me reprocher de l'avoir aliénée de lui, car je n'étois pas son premier amant. Nos appréhensions ne furent que trop bien fondées; il nous épia si bien, que ses yeux furent témoins de notre tendresse. Il me poursuivit en justice, & obtint un décret contre moi, par lequel on lui adjugeoit vingt mille écus de dédommagement. Cette amende m'incommoda beaucoup; pour surcroît d'embarras de ma part, il fit divorce avec sa femme, qui vint se jetter entre mes bras. Je menai avec elle une vie bien triste. Ma passion pour elle étoit usée, & sa jalousie outrée me tenoit à la gêne. A la fin la mort me délivra d'un fardeau dont je ne pouvois me défaire honnêtement, étant moi-même l'auteur de son malheur.

Pour le coup, je dis adieu à la tendresse, pour me livrer à des plaisirs moins dangereux & de moindre dépense. Je m'associai à une troupe de grossiers voluptueux, qui buvoient la nuit & dormoient le jour, de ces gens qui consument le tems sans en jouir. Leurs assemblées se faisoient entendre de loin; ce n'étoit que bruit, chansons, ivresse

Digitized by Google

& débauche. L'un dormoit à table, l'autre y bavardoit; celui-ci fumoit, celui-là éclatoit de rire ſans ſavoir pourquoi. En un mot, c'étoit l'égoût de la crapule. Tous leurs entretiens étoient des contes inſipides, ou des diſputes impolies, qui ſe terminoient ou par une gageure, ou par un combat à coups de poings. Je m'ennuyai bientôt de ces ivrognes, que je quittai avec mépris, leur compagnie étant indigne d'un homme raiſonnable.

Je devins enſuite membre d'une ſociété d'eſprits-forts. Le Dieu *Comus*, qui les raſſembloit, ne ſervoit qu'à animer leurs entretiens, dont l'objet ordinaire étoit les ſyſtêmes les plus abſtraits de la philoſophie. Ces Meſſieurs s'étoient voués à la recherche de la vérité. Pour y parvenir, ils ſe dépouilloient de tous les préjugés de l'éducation, afin de ſuivre l'infaillible ſentier de la raiſon humaine. Ce guide leur avoit démontré l'abſurdité où l'inutilité de cet ancien & très-ſimple dogme, adopté par tous les peuples de l'univers, qui nous enſeigne l'exiſtence d'un Dieu. A ſa place, ils avoient établi une certaine regle de droit, dont l'obſervation exacte les conduiſoit, diſoient-ils, à la pratique de la plus ſaine & de la plus pure morale. Mes réflexions m'attacherent à cette ſociété, autant qu'elles m'avoient dégoûté de l'autre. Je commençois à me croire d'une eſpece plus relevée qu'auparavant, & j'é-

Digitized by Google

tois d'autant plus enchanté de cette regle de droit, que je n'y découvrois rien qui fût contraire au caractere de l'honnête-homme. Je mépriſois ſouverainement tous ceux qui avoient beſoin des ſecours de la crainte ou de l'eſpérance, pour les engager à ſuivre les traces de la vertu, dont la propre excellence, ſelon moi, devoit être l'unique bien, digne de nous tenir à ſa ſuite. J'avois une ſi haute idée de mes nouveaux amis, & de la pureté de leur ſublime morale, que je leur aurois confié tout ce que je poſſédois, & tout ce que j'avois de plus cher.

Lorſque j'étois le plus attaché à cette doctrine, deux ou trois événemens, qui ſe ſuccéderent en peu de jours, m'en firent connoître l'illuſion. Un de nos philoſophes, & des plus reſpectés parmi nous pour ſon exacte obſervation de la regle de droit, enleva la femme d'un de nos confreres, qui étoit ſon ami intime. Un autre, à qui un généreux ami ſervoit de caution pour une ſomme conſidérable, diſparut ſans prendre congé. Et un troiſieme, qui m'avoit emprunté de l'argent ſans que j'en euſſe exigé de reconnoiſſance, eut aſſez de mauvaiſe foi pour nier ſa dette.

Des actions ſi contraires à notre regle de droit, me firent douter de ſon infaillibilité. Je fis confidence de mes ſcrupules à un de nos maîtres, qui me parla en ces

Digitized by Google

termes : „ Il n'y a aucune choſe qui ſoit „ bonne ou mauvaiſe en elle-même. Les „ actions tirent leur dénomination comme „ bonnes ou mauvaiſes, des circonſtances „ où celui qui les fait ſe trouve au moment „ de l'action. Il ſe peut que celui qui vient „ d'enlever la femme de ſon voiſin ſoit „ innocent, & même vertueux. Quoique „ dans le moment qu'il a fait cette action, „ ſa paſſion l'ait emporté ſur ſa probité, il „ n'eſt pas moins un membre digne & „ utile à la ſociété. Si la beauté d'une femme „ excite nos paſſions, les loix de la nature „ nous ordonnent de nous procurer du „ ſoulagement. " Il ajouta bien d'autres maximes de même poids, qui me donnerent tant d'horreur pour la ſociété, que je ne voulus plus avoir aucune liaiſon avec ces faux & pernicieux philoſophes.

Cette retraite, qui me réduiſoit à une ſolitude ennuyeuſe, me fit prendre le parti de fréquenter le théatre, que j'aimois beaucoup. Je m'y livrai de ſorte, que je ne manquois preſqu'aucune repréſentation ; & bientôt je me liai avec pluſieurs poëtes, & avec quelques-uns des acteurs, avec qui je m'abaiſſois à boire de tems en tems, quoiqu'il n'y ait rien de ſi honteux pour un honnête-homme, que de fréquenter de pareilles canailles. Dans ces parties, les poëtes nous récitoient leurs ouvrages, & les acteurs nous déclamoient leurs rôles,

Digitized by Google

pour nous amuſer. Je remarquois que celui qui faiſoit les fraix de la converſation, étoit le plus ſatisfait de la compagnie, qui, quoiqu'elle le careſſât, & lui fît mille politeſſes, manquoit rarement de le tourner en ridicule, dès qu'il étoit ſorti. Ces incidens me fournirent de la matiere pour bien des remarques, trop longues pour vous être répétées. „ N'en paſſez „ pas une ſeule, je vous en prie, s'écria le „ miniſtre, car j'aime bien les remarques. "

Premiérement, continua *Wilſon*, je ſuis convaincu que l'axiome ordinaire, qui dit que les gens d'eſprit ont plus de vanité que les autres, eſt faux. Les hommes ſe glorifient également de leurs richeſſes, de leur puiſſance, des faveurs de la nature, de leurs titres; mais toutes ces choſes-là ſont par leur nature expoſées à la vue du public; au-lieu que le bel eſprit ne peut vous rendre ſenſible à ſes perfections, qu'en vous faiſant voir ſes productions nouvelles. C'eſt là-deſſus, je veux dire ſur l'empreſſement avec lequel il vous étale ſes ouvrages, que le public a fondé cette ſuppoſition. Mais ſi nous faiſions réflexion ſur les mœurs de chacun, nous leur découvririons cette même foibleſſe, quoique ſous différens points de vue. Dans celui qui dépenſe des ſommes immenſes pour meubler ſa maiſon, ou pour orner ſa perſonne, & qui paſſe des journées devant un miroir à s'a-

Digitized by Google

juſter ; dans cet autre, qui ſe croit bien payé de mille peines, & de mille baſſeſſes, par un titre, ou par une marque d'honneur, qu'il achette ſouvent aux dépens de ſa probité, la vanité n'eſt-elle pas le premier mobile de leurs actions, & ſont-ils moins infatués d'eux-mêmes, que ce pauvre Poëte qui vous importune de ſes vers? Ma ſeconde remarque me fait regarder la vanité comme la plus pernicieuſe des paſſions, & comme celle qui corrompt davantage les cœurs. A l'égard de l'amour & de l'ambition, comme les rivaux ne ſont pas ſi nombreux, ces deux paſſions ne vous engagent point dans une miſantropie indigne du Chriſtianiſme. L'avarice même, qui eſt ſans contredit le plus vil & le plus inſatiable de nos deſirs, ne peut cependant nous rendre odieux tous ceux qui ont quelque mérite. Mais l'homme qui s'aime trop, qui s'eſtime à l'excès & s'admire, ne voit rien en autrui de brillant ou de louable, qui ne lui faſſe ombrage & ne lui déplaiſe; & le mérite, quelque part qu'il ſe trouve, eſt l'éternel objet de ſa jalouſie & de ſon averſion.

Ici Mr. ADAMS commença à fouiller dans ſes poches. „ Hélas! s'écria-t-il, je „ ne l'ai point ſur moi. “ Le gentilhomme lui demanda ce qu'il cherchoit. A quoi il répondit, que c'étoit un ſermon contre la vanité & l'orgueil. „ C'eſt mon chef-d'œu-

Digitized by Google

„ vre, ajouta-t-il. Ah ! Que j'ai tort de „ ne point porter cet excellent ouvrage „ par-tout avec moi ! Je ferois bien cinq „ milles pour l'aller chercher, & pour avoir „ le plaiſir de vous le lire. " Le gentilhomme lui répondit qu'il n'étoit aucunement néceſſaire, ſes réflexions l'ayant déjà guéri de cette paſſion. „ C'eſt juſtement „ pour cela, reprit le miniſtre, que je vou„ drois vous le lire, car je ſuis ſûr que vous „ l'admirerez. Je n'ai jamais déteſté aucune „ paſſion, tant que la vanité. Oui, mon „ ſermon ſur ce point eſſentiel de la mo„ rale eſt aſſurément très-beau, & vous „ jugeriez par-là de mon talent. " Le gentilhomme, qui ne put s'empêcher de ſourire du contraſte, continua de la ſorte.

Ce fut alors que je me liai avec des joueurs de profeſſion, & avec eux il ne m'arriva rien de remarquable, ſi ce n'eſt la perte totale du peu de bien qui me reſtoit : ces Meſſieurs prirent la peine de m'en débarraſſer. Voici donc une nouvelle ſcene, qui m'étoit inconnue juſqu'alors. La pauvreté la plus affreuſe, avec ſon eſcorte d'aſſignations, de decrets de priſes de corps, m'entourerent jour & nuit. Mes habits furent bientôt délabrés, mon crédit fut perdu, & mes amis m'abandonnerent. Dans cette triſte ſituation, mon déſeſpoir m'inſpira le deſſein du monde le plus bizarre, qui fut d'entreprendre de faire rire les autres, tandis que

Digitized by Google

j'étois plongé dans la plus noire triſteſſe; c'eſt-à-dire, que je me mis dans la tête d'écrire une comédie. J'avois pour cela du loiſir plus qu'il n'en falloit; car la crainte des huiſſiers dans laquelle je vivois, m'impoſoit l'obligation de la retraite. Enfin me ſentant du goût & des diſpoſitions, je me mis à écrire, & dans cinq mois j'achevai une piece comique de cinq actes, qu'on reçut au théâtre. Je me rappelai qu'autrefois j'avois vu des auteurs donner des billets pour les premieres repréſentations de leurs pieces, & en recevoir l'argent, longtems avant qu'elles fuſſent jouées. Bien réſolu de profiter d'une coutume ſi favorable à mes beſoins, je fis ample proviſion de billets. Ah que les poëtes ſeroient heureux, ſi ces eſpeces avoient cours dans le commerce! Mais perſonne n'en veut, & ils ne ſervent que pour demander l'aumône un peu plus honnêtement. Ce fut alors que je fis le triſte apprentiſſage de la dépendance: ſuite funeſte de la pauvreté, ou plutôt le plus cruel des maux qu'elle entraîne après elle. Que d'heures j'ai paſſé ſans feu dans l'antichambre d'un homme de condition! Combien de fois, tandis que je ſoufflois dans mes doigts pour les empêcher de ſe geler, ai-je vu qu'on admettoit des faquins, parce qu'ils étoient chamarés d'or ou d'argent! Quelquefois, après m'être fait annoncer, on me venoit dire que mylord

Digitized by Google

lord étoit affairé, & ne pouvoit me parler ce jour-là. Je comprenois par ce meſſage, que je ne le verrois point du tout: cependant quelquefois on me faiſoit entrer, apparemment quand on étoit las de mon viſage. Mais je n'y gagnois rien. Mylord ſe trouvoit *lié.* » *Lié!* Qu'eſt-ce que cela » veut dire, demanda ADAMS? "

Monſieur, répondit le gentilhomme, autrefois des ſeigneurs, qui ſe faiſoient honneur de protéger les gens de lettres, voyant que le profit que les libraires leur donnoient pour leurs ouvrages, étoit trop léger pour les faire vivre, ſe mirent ſur le pié de contribuer à leur ſubſiſtance par des ſouſcriptions volontaires. C'eſt ainſi que Mrs *Pope*, *Row* & *Prior* ſe ſont vus à leur aiſe, par le moyen des récompenſes de leurs travaux, que le public leur a autrefois accordées. Enfin cette façon d'acquérir de l'argent parut ſi facile, que tous les barbouilleurs de papier ſe mirent ſur le pié de publier leurs ſottiſes de la même maniere. D'autres porterent leur effronterie, juſqu'à recevoir des ſouſcriptions pour des ouvrages non encore commencés, & qu'ils n'avoient pas même deſſein d'écrire. Par toutes ces voies, les ſouſcriptions devinrent ſi fort à charge au public, qu'on chercha des moyens pour s'en diſpenſer. Ainſi ceux dont le diſcernement n'étoit pas aſſez juſte pour diſtinguer les mauvais auteurs d'avec

Digitized by Google

les bons, inventerent un moyen pour s'excuſer envers les uns & les autres: ce fut de prendre, par exemple, une guinée de quelqu'un de leurs amis, à condition de lui en rendre cent, plus ou moins, s'ils ſignoient pour un auteur, quel qu'il pût être. Les uns ont fait réellement ces marchés. D'autres prétendent les avoir faits pour ſe délivrer des importunités. La même choſe ſe pratique à l'égard des billets de théatre, dont on n'étoit pas moins perſécuté. Voilà ce qu'on appelle *être lié.*

„ L'expreſſion eſt juſte, répondit ADAMS, „ & même myſtérieuſe. Car un homme „ riche, qui ſe lie de cette façon, pour „ s'empêcher de faire du bien aux gens de „ mérite, devroit être réellement *lié.* “ Pour revenir à notre ſujet, reprit le gentilhomme, quelques Seigneurs, en très-petit nombre, à qui j'avois fait longtems ma cour, me donnerent chacun une guinée, mais d'un air ſi mépriſant, & de ſi mauvaiſe grace, que le plus effronté mendiant *François* auroit rougi en recevant une aumône de la ſorte. Me voilà bien payé, diſois-je, d'un tems, qui, employé à labourer la terre, m'auroit autant profité, avec infiniment plus de ſatisfaction.

Deux mois ſe paſſerent ainſi, en me repaiſſant de l'eſpérance d'une bonne recette à la repréſentation. Mais un jour que j'allois trouver le ſoufleur, pour lui deman-

Digitized by Google

der le jour de la premiere répétition, il me rendit ma piece, en me disant que Messieurs les comédiens ne pouvoient la jouer cet hiver-là, mais que si je voulois la retoucher, on la représenteroit l'année suivante avec plaisir. Je l'arrachai de ses mains outré de colere, & j'allai me coucher dans un accès de fureur & de désespoir.

„ Vous auriez mieux fait de vous mettre en prieres, dit notre ministre; car „ le désespoir est un grand péché. " Ma rage étant passée, continua *Wilson*, je m'appliquai sérieusement à chercher le parti que je devois prendre dans une situation aussi triste que la mienne, sans argent, sans crédit, sans amis, & sans réputation. Après bien des projets, aussitôt détruits que formés, je pris la résolution de me loger près du *Temple*, & d'écrire au rôle pour les procureurs & avocats. Je me mis donc en devoir d'exécuter mon dessein, & j'allai trouver un procureur que j'avois employé autrefois, pour lui demander sa pratique. „ Au lieu de me l'accorder, il se mit à „ rire. Du diable, si je m'y fie, me dit-„ il! Vous écririez mes actes en vers; & „ au-lieu d'un factum, vous m'enverriez à „ l'audience, avec mon sac rempli de sce-„ nes de Théatre. " Les autres me répondirent sur le même ton, & je vis à mon grand regret, que *Plutus* lui-même avoit moins d'horreur d'un bel-esprit, que ces

Digitized by Google

ſuppôts de la chicane. Si j'entrois au caffé, j'entendois dire tout bas: Le voilà, c'eſt *Wilſon*. Cela ſe répétoit par tous ceux qui étoient préſens. Je ne ſais pas ſi vous l'avez remarqué; mais il y a une malignité dans les cœurs, qui, à moins d'être déracinée par l'éducation, les porte à prendre plaiſir à mortifier un homme qu'ils croient peu ſatisfait de la figure qu'il fait dans le monde. Cela ſe ſait voir particulierement dans les aſſemblées publiques de ceux qui tiennent le milieu entre la petite nobleſſe & la baſſe bourgeoiſie, & qui ſont ſans contrédit les gens du monde qui penſent le plus de travers.

Pendant que je languiſſois dans mon taudis, ſans pouvoir trouver de quoi me nourrir (tant le nom d'Auteur m'étoit nuiſible) je fis connoiſſance avec un Libraire ſouple & arrogant, bas & fier, entreprenant, actif dans ſon vaſte commerce, ayant l'art de débiter les plus mauvais livres, & n'eſtimant les manuſcrits qu'au poids & au titre. Il me dit qu'un homme comme moi qui avoit du génie, devoit compoſer les ouvrages d'eſprit, & enrichir le public de livres qui m'enrichiroient moi-même: il ajouta que ſi je voulois m'engager avec lui, il me fourniroit de quoi vivre à mon aiſe. Un homme auſſi mal dans ſes affaires que je l'étois n'avoit point de choix à faire, & le mâtois le ſavoit. J'acceptai ſon offre ſur le

Digitized by Google

pié qu'il le voulut, par conséquent le marché fut peu avantageux pour moi. Je me mis à traduire ou à compiler de toutes mes forces, je ne me plaignois plus du manque d'ouvrage. Il m'en donna tant, qu'au bout de six mois je faillis à perdre la vue, & de plus, faute d'exercice, je tombai malade, & fus très-long-tems sans pouvoir écrire. Le dernier de mes ouvrages ne fut pas goûté, & ma maladie interrompit la publication d'un autre; ce qui fut cause que mon libraire, qui me fit de mauvaises chicanes sur mes honoraires, & m'en vola plus de la moitié (parce que je m'étois sottement contenté de sa parole), ne voulut plus m'employer. De plus il me décria parmi ses confreres, comme un paresseux, comme un Auteur intéressé, & d'un talent médiocre.

Cependant, à force de travailler, j'avois amassé quelques guinées, & j'avois été en état d'acheter un billet de lotterie, dans l'espérance que la fortune me dédommageroit des injustices qu'elle m'avoit fait essuyer au jeu. Ce n'étoit cependant encore qu'un jeu de hasard, revêtu d'un autre nom. Cette emplette vuida ma bourse; & pour mettre le comble à ma misere, un huissier, à qui mon coquin de libraire avoit eu la méchanceté d'indiquer mon adresse, s'introduisit un jour dans ma chambre, & m'arrêta, à la poursuite de mon tailleur, pour trente-cinq guinées que je lui devois:

Digitized by Google

ſomme immenſe pour moi, & dont perſonne ne voulut répondre pour me tirer de ſes mains. Il me mena chez lui, où il m'enferma. Ainſi je me vis malade, aux arrêts, ſans argent, ſans amis, & ſans aucune reſſource. La vie m'étoit à charge..... „ Vous ne reſtâtes pas dans cette » triſte ſituation, interrompit ADAMS ? » Votre tailleur ſans doute ſe déſiſta de ſa » pourſuite, dès qu'il eut ſenti que vous » étiez inſolvable ? « Il le ſavoit, reprit *Wilſon*, avant que de me faire arrêter, & il me connoiſſoit trop pour me ſoupçonner d'avoir de l'argent, ſans me mettre en devoir de payer mes dettes. Il m'avoit ſervi pluſieurs années, & avoit reçu de moi des ſommes très-conſidérables; mais j'avois beau le rappeler tout cela, & même lui promettre, que s'il me permettoit de m'appliquer à mes affaires, je lui donnerois peu à peu ſon argent, en ne me réſervant préciſément que ce qu'il me falloit pour ſubſiſter. Il me répondit que ſa patience étoit à bout; que je le remettois toujours, enfin, qu'il avoit beſoin d'argent, que l'affaire étoit entre les mains d'un procureur, & par conſéquent que ſi je ne payois ou ne donnois pas une caution valable, il falloit que j'allaſſe en priſon ſans miſéricorde.

„ Sans miſéricorde! s'écria ADAMS, en ſe levant avec précipitation. Comment ce

Digitized by Google

» misérable oſoit-il dire l'Oraiſon Domi-
» nicale, où le mot d'*offenſes* eſt mis dans
» la traduction à la place de celui de *dettes*,
» qui eſt le mot original. J'ignore la raiſon
» de ce changement; mais je ſais poſitive-
» ment, que ſi nous ne pardonnons pas à
» nos débiteurs inſolvables, on ne nous
» pardonnera jamais nos dettes au jour du
» jugement &c. «

Dès qu'il eut fini, le gentilhomme reprit la parole, & continua ainſi. Pendant que j'étois dans ce cruel état, une de mes anciennes connoiſſances, qui ſavoit le numéro de mon billet, me vint dire, tout tranſporté de joie, que j'avois gagné trois mille guinées. „ Vous voilà donc tiré d'affaire, „ s'écria ADAMS? « Point du tout, reprit le gentilhomme, ceci n'étoit qu'un tour de la fortune pour m'accabler encore plus. J'avois cédé mon billet deux jours auparavant à un de mes parens, n'ayant pu l'engager à me donner ſeulement une guinée qu'à cette dure condition. Je fis confidence de mon malheur à celui qui m'en avoit appris la nouvelle. Mais loin de me plaindre, il ſe mit à me reprocher toutes les fautes que j'avois faites, avec une dureté ſans égale. „ Vous êtes, me dit-il, un „ malheureux, que la fortune ſe plaît en „ vain à favoriſer. Vous êtes ruiné ſans „ reſſource, & ſans pouvoir eſpérer, ni „ pitié, ni aſſiſtance de vos amis, car ce

Digitized by Google

„ seroit une foiblesse de se mettre en peine „ d'un homme qui court en aveugle à sa „ perte. « Il ajouta à cette barbare déclamation une vive peinture du bonheur dont j'aurois joui, si je n'avois point vendu mon billet. Je lui alléguai ma misere pour toute excuse, à quoi il ne fit aucune réponse ; mais il ne laissa pas de continuer ses reproches, au point que je fus obligé de le prier de mettre fin à une visite qui me fatiguoit.

Peu de jours après je fus traîné en prison, où, faute d'avoir de quoi payer une chambre, on me mit dans un endroit commun à toute sorte de malheureux, où nous étions privés de toutes les douceurs de la vie, même d'un air sain, dont les animaux les plus vils jouïssent en liberté. Dans cette extrêmité j'écrivis à plusieurs personnes, qui, dans des tems plus heureux avoient paru être de mes amis, & dont même quelques-uns me devoient encore quelqu'argent, que je leur avois généreusement prêté autrefois. Leurs réponses furent uniformes, c'est-à-dire, des excuses nobles à la place d'un refus malhonnête. Dans cet affreux état le désespoir s'empara de mon ame. Je maudissois l'inhumanité des loix, qui punissent si sévérement l'imprudence : je me récriois contre la barbarie, que des hommes qui se disent chrétiens, exercent contre leurs sem-

Digitized by Google

blables pour un peu de boue, dont le plus ſouvent ils n'ont pas beſoin.

Je paſſois mes triſtes jours dans ces réflexions, lorſqu'un jour, que j'étois plus accablé qu'à l'ordinaire, on me nomma aſſez haut : je levai la tête : un homme s'approcha de moi, me préſenta très-reſpectueuſement une lettre, & ſe retira ſans que je priſſe garde à lui, tant j'étois inſenſible à tout ce qui pouvoit m'arriver. J'ouvris la lettre. O ciel ! Que devins-je, en liſant ces mots !

MONSIEUR,

„ Mon pere, à qui vous avez vendu
„ votre billet de lotterie, mourut le même
„ jour qu'elle fut tirée. Vous avez pu ap-
„ prendre qu'il m'a inſtitué ſa légataire uni-
„ verſelle. Je ſuis trop touchée de vos
„ malheurs, pour profiter ſeule d'un don
„ que la fortune vous avoit deſtiné, &
„ dont votre triſte ſituation vous a forcé
„ de vous défaire. Je vous prie d'accepter
„ cette bagatelle de

Votre très-humble Servante,

HENRIETTE.

Ma joie fut auſſi grande que mon déſeſpoir l'avoit été un moment auparavant. Et

Digitized by Google

de combien croyez-vous qu'étoit la ſomme qu'elle traitoit de bagatelle ? Pas moins de deux guinées peut-être, dit ADAMS ! Deux cent guinées, répondit le gentilhomme. Deux cent guinées ! Ah ciel, s'écria le miniſtre, quelle ſomme ! Tout autant, répondit l'autre. Mais cet argent, quoique ce fût un tréſor pour moi, ne me fit pas la centieme partie autant de plaiſir, que l'adorable ſource d'où il venoit. Cette généreuſe fille étoit la plus belle perſonne d'*Angleterre ;* je l'adorois en ſecret depuis long-tems, ſans lui avoir déclaré ma paſſion ; je la reſpectois trop pour m'offrir à elle dans un état ſi pauvre & ſi humiliant. Je baiſai mille fois ſon billet, en verſant des larmes de tendreſſe, de reconnoiſſance & de joie. Je mandai auſſitôt mes créanciers, je les payai, & je ſortis de ce ſéjour d'ennui, de triſteſſe & de douleur, avec cinquante guinées qui me reſtoient. Je me rendis auſſitôt chez ma chere libératrice, pour lui rendre graces de ſon bienfait. Elle étoit à la campagne, & j'en fus bien aiſe, par la réflexion que je fis, que ſon abſence me donnoit le tems de me faire habiller, avant de paroître à ſes yeux. Elle revint au bout de trois jours : je volai chez elle, & je lui fis des remercimens proportionnés à ſes bontés. Elle m'interrompit, en me priant de perdre juſqu'au ſouvenir d'une choſe qui ne pouvoit ſe retracer à mon eſprit ſans rappeler des

Digitized by Google

idées fâcheuſes. » Ce que j'ai fait, me dit-
» elle, eſt peu de choſe à mes yeux, peut-
» être même beaucoup moins que je ne
» dois faire. Ainſi, pour peu que vous
» ſoyez dans le goût de vous appliquer à
» quelque négoce, où une ſomme plus con-
» ſidérable vous ſeroit néceſſaire, n'épar-
» gnez ni ma bourſe, ni mon crédit. «

Cette bonté polie, cette généroſité, ſa beauté, ſon amitié noble, ſincere & ſi déſintéreſſée, me mirent dans une eſpece d'extaſe. Si elle eût été la caducité & la laideur même, je ne pouvois que l'adorer. Quels furent donc mes ſentimens, à la vue de tant de vertus & de charmes dans un objet déjà maître de mon cœur ! L'amour parut à mon ame orné de tout ce que la douceur, la beauté & la vertu ont de plus enchanteur. Ah ! monſieur, je m'oubliai dans cet inſtant, & fermant les yeux ſur la diſtance que la fortune mettoit entre nous, ſans réfléchir ſur la témérité, l'ingratitude & l'inſolence de mon procédé, emporté par les ſentimens dont j'étois rempli, ou plutôt enivré de joie & d'amour, j'oſai lui propoſer, à elle qui m'avoit tant donné.... Quoi ? .... De ſe donner elle-même. Je pris ſa main, & la baiſai avec ardeur, & avec un tranſport mêlé de joie, de crainte, de tendreſſe & de honte, je levai les yeux ſur elle, je la vis rougir. Elle voulut retirer ſa main, les forces lui manquerent : un

Digitized by Google

tremblement nous saisit l'un & l'autre. O amour ! c'est à toi à peindre une scene si touchante. Ni le pinceau d'*Appelle*, ni le crayon de *Racine* ou de *Voltaire*, ne sont point capables d'un si parfait ouvrage. Ma passion l'emporta sur le respect & l'admiration : je lâchai sa main, & comme un furieux je fis un effort pour la saisir dans mes bras. Elle recula brusquement, en me disant d'un air sévere, qu'elle croyoit avoir mérité plus de respect. Je me jettai à ses piés. „ Si je vous ai offensée, mademoiselle, lui dis-je, ma vie est à vous. Que j'expie la faute que j'ai faite, en mourant à vos piés, ou de telle autre façon que vous le souhaiterez ! Vous ne serez jamais si prête à punir, que moi à subir ma peine. Je déteste l'insolente pensée qui m'a poussé à vous faire cette insulte. Oui, je suis un ingrat, qui ai conçu le desir de sacrifier votre bonheur au mien. Croyez, mademoiselle, que je m'en repens sincérement ; mais croyez aussi que l'amour le plus sincere est l'auteur de mon crime. Depuis longtems, mademoiselle, je vous adore dans le silence & le désespoir. Vos bontés m'ont ouvert la bouche malgré moi ; j'ai voulu exprimer ma reconnoissance, & l'excès de ma passion m'a trahi. Je vais vous dire un éternel adieu, vous ne me reverrez plus. Cependant accordez-moi, je vous supplie, la justice de croire que l'intérêt n'a aucune part à ce

que j'ai eu la hardieſſe de vous dire, & ſoyez perſuadée qu'il n'y a point de rang ſi haut, ni ſi glorieux, où la fortune puiſſe m'élever, qui me rende jamais heureux, ſi je n'ai pas le bonheur de le partager avec vous. Maudite ſoit la fortune!

„ Ne la maudiſſez point, interrompit-elle, avec un certain ton de voix, dont la douceur me pénétra. Ne vous plaignez point d'elle, puiſqu'elle m'eſt propice. Si votre bonheur dépend de moi, je vous ai déjà dit que je ſuis prête à vous donner tout ce que vous pouvez me demander, à condition que la raiſon & la bienſéance s'accorderont avec vos deſirs.

„ Mademoiſelle, lui répondis-je, ſi la fortune fait jamais quelque choſe pour moi, ce ne ſera qu'en me mettant en état de contribuer à votre félicité; c'eſt ma ſeule ambition. Qu'elle vous favoriſe, qu'elle vous rende toujours heureuſe; je lui pardonne tous mes malheurs, dont votre généroſité vient d'arrêter le cours.

Vous avez raiſon de lui pardonner, ſi elle me rend heureuſe, me dit cette adorable perſonne en rougiſſant. Notre bonheur va devenir commun, il faut que j'avoue que votre paſſion n'eſt pas faite pour être cachée. Si ce que ma raiſon me permet de vous accorder n'eſt pas aſſez, laiſſons dormir la raiſon pour un moment, & n'écoutons que la vertu & l'amour „.

Digitized by Google

Ces mots prononcés avec une grace inexprimable, me transporterent hors de moi-même, mes sens se troublerent, je la saisis entre mes bras, je l'embrassai sans pouvoir prononcer une seule parole. Elle ne résista point, je la tins un instant dans cette extase. A la fin je lui dis, que le don de sa main étoit l'unique bien qui pût me satisfaire. Son silence & sa rougeur parlerent pour elle, car sa bouche ne s'ouvrit que pour m'ordonner de la laisser seule. J'obéis, & je revins bientôt après. Mais le souvenir de ces momens, qui me furent si chers, m'emporte; pardonnez moi, Monsieur, mon indiscrétion. " Point, point, répondit ADAMS en „ se frottant la bouche, votre récit m'a fait „ tant de plaisir, que je l'écouterois encore „ une fois très-volontiers. „ Hé bien donc, Monsieur, continua *Wilson*, au bout de huit jours elle me rendit le plus heureux de tous les hommes.

Quand j'eus le loisir d'examiner les biens de ma femme (ce qui ne se fit pas les premiers jours) je trouvai qu'elle possédoit six mille guinées tant en argent qu'en effets. Son pere avoit été marchand de vin en gros, & elle souhaita que je continuasse le même négoce. Je l'entrepris un peu trop légérement; car n'étant point initié dans ces mysteres de *Bacchus*, & me piquant d'une exacte probité, au lieu d'augmenter nos fonds, je les vis diminuer, & de plus

Digitized by Google

je perdis ma chalans. Les marchands mes confreres décrierent mes vins de *Bourgogne*, de *Champagne* & de *Bordeaux*, parce qu'ils n'étoient point assaisonnés comme ceux qu'ils avoient l'art de fabriquer. Je les vendois par conséquent un peu plus cher que les leurs, cependant je gagnois beaucoup moins. Je perdis donc l'espérance de faire fortune par ce négoce. D'ailleurs [illegible] familieres de plusieurs connoissances [illegible] m'avoient abandonné dans mes infortunes, & qui me rechercherent dès qu'ils me virent à mon aise, me déplurent infiniment. L'expérience m'avoit appris que les plaisirs du monde ne sont que des puérilités, & les affaires, pour la plupart, des friponneries; & que l'un & l'autre n'étoit que vanité. Les hommes de plaisir se damnent pour dépenser, [& les hommes d'affaires pour acquérir.

Mon bonheur dépendoit entierement de ma chere épouse, que j'aimois avec une ardeur inexprimable, & j'en étois aimé de même. Je n'étois occupé que du soin de lui plaire, & de pourvoir aux besoins d'une famille croissante, car elle étoit enceinte de son second enfant. Je pris cette occasion pour lui proposer la retraite, qu'elle accepta volontiers, voyant que j'en avois extrêmement envie. Nous mîmes le reste de notre bien, qui étoit réduit à la moitié de ce que nous avions au commencement de notre

Digitized by Google

mariage, en argent comptant, dont une partie fut employée pour acheter cette petite terre, où nous nous retirâmes après ſes couches, quittant un monde rempli de folie, de haine, d'envie, d'orgueil & d'ingratitude, pour jouir du doux repos de la ſageſſe, de l'amitié & de l'amour. Nous ſommes ici depuis près de vingt ans avec très [redacted] ociété, le voiſinage nous regarde comme des ſauvages. Le ſeigneur de la Paroiſſe me fait paſſer pour un miſantrope, & le Vicaire pour un calviniſte; l'un, parce que je ne chaſſe point à ſa ſuite; & l'autre, parce que je n'ai pas la complaiſance de m'enivrer avec lui.

" La fortune, dit ADAMS, vous a payé „ tout ce qu'elle vous devoit „. Monſieur, répondit *Wilſon*, je rends graces au ſouverain Moteur de l'Univers, des aimables enfans que ſa bonté m'a donnés. Cependant je ſens que l'homme n'eſt pas fait pour jouir d'un bonheur ſans mélange dans cette vie. Trois ans après ma retraite je perdis mon fils aîné. Ici il laiſſa échapper quelques larmes. Et ADAMS lui dit qu'il falloit ſe ſoumettre aux décrets de la Providence, avec d'autant plus de réſignation que la mort eſt inévitable. Il faut ſans doute s'y ſoumettre, repliqua le gentilhomme; & s'il étoit mort, je m'en conſolerois bien facilement. Mais hélas! il fut enlevé de chez moi par des *Bohémiens*, ſans que j'en aie eu depuis

Digitized by Google

la moindre nouvelle. Le pauvre enfant! il avoit la douceur & tous les agrémens de ſa mére. Il verſa quelques larmes en achevant ces mots, & le bon Miniſtre, qui ſympatiſoit toujours avec ſes amis en pareille occaſion, en fit autant, juſqu'à ce que le gentilhomme, après s'être remis, lui dit: Mon hiſtoire eſt finie; ſi elle vous a ennuyé, je vous prie de m'excuſer. A préſent nous boirons une autre bouteille, ſi vous le jugez à propos. Le Miniſtre accepta l'offre, & Mr. *Wilſon* deſcendit à ſa cave.

CHAPITRE IV.

Maniére de vivre de Mr. WILSON avec la tragique avanture du chien, & pluſieurs autres matieres importantes.

MONSIEUR *Wilſon* étant de retour avec la bouteille, lui & Mr. ADAMS garderent un profond ſilence pendant quelques minutes. Puis tout-à-coup le Miniſtre ſe leva. Non, dit-il, cela ne ſe peut. *Wilſon* lui demanda ce qu'il vouloit dire. " Je penſois, „ lui répondit ADAMS, que le Roi *Théo-* „ *dore* pourroit bien être votre fils, mais je „ fais réflexion que ſon âge ne s'accorde „ point avec celui de votre enfant. Cepen- „ dant comme le Seigneur fait tout pour

Digitized by Google

„ le mieux, il vous le rendra peut-être un „ jour, dans la perſonne de quelque Duc, „ ou d'un Mylord tout au moins. Je le „ reconnoîtrois par-tout, repartit le gen- „ tilhomme ; car il eſt marqué au côté gau- „ che d'une fraiſe, dont ſa mere eut envie „ étant groſſe de lui „.

Le ſoleil commençoit à ſe lever quand le gentilhomme propoſa au Miniſtre d'aller faire un tour dans le jardin, où JOSEPH, qui venoit de ſe frotter les yeux après un profond ſommeil de deux heures, les alla joindre. Ce petit jardin ſans ſtatues, ſans jets d'eau, ſans boulingrain, ſans parterre, n'étoit orné que d'une allée de noyers, qui conduiſoit à un cabinet de verdure, deſtiné pour ſervir de retraite à Mr. *Wilſon* & à ſa femme, qui s'y retiroient en été pour jouir de l'innocent plaiſir de contempler de-là les petits jeux de leurs enfans. La vanité n'avoit point d'autel dans cet enclos. Des fruits ſimples & choiſis ornoient les eſpaliers, tandis qu'à leurs piés on voyoit croître tout ce qu'on peut deſirer dans un jardin potager. ADAMS en admira l'arrangement & la fertilité. " Vous avez apparemment un habile jardinier, dit-il au gentilhomme ? Mon jardinier, répondit *Wilſon*, eſt devant vos yeux. C'eſt moi qui ai cultivé de mes propres mains tout ce que vous voyez. Tandis que je m'occupe à me procurer ce qui eſt néceſſaire pour ma table afin d'en jouir,

Digitized by Google

je fais proviſion de ſanté & d'appétit. Dans les ſaiſons qui l'exigent je paſſe ordinairement dans mon jardin ſix heures par jour à travailler. Par ce moyen j'ai conſervé ma ſanté depuis vingt ans, ſans le ſecours d'aucun remede. Je viens ici dès le point du jour, pendant que ma femme habille ſes enfans & nous prépare le déjeûné, après quoi nous ne nous quittons plus de la journée; car s'il fait mauvais tems, je rentre au logis; où s'il fait beau, elle vient me joindre dans le jardin. Je n'ai point honte de m'entretenir avec mon épouſe, ni de me mêler dans les jeux de mes enfans. L'inquiéte inconſtance des libertins, la ſtupidité des gens d'affaires, & l'auſtere gravité des ſavans leur font imaginer qu'ils ont une ſupériorité au-deſſus des femmes, qui leur défend de s'abaiſſer juſqu'à elles. Pour moi, à dire vrai, je regarde ce mépris comme un effet plutôt de leur orgueil que de leur raiſon. Je vous avoue que j'ai trouvé fort peu d'hommes capables de faire des remarques plus juſtes, ni de s'exprimer avec plus d'agrément que ma femme. Je crois même que perſonne ne peut ſe vanter d'avoir un ami plus fidele ni plus conſtant; d'autant plus que l'amitié du beau ſexe eſt accompagnée d'une tendreſſe délicate, & ſcellée par des gages plus chers, que l'amitié la plus ſolide entre les hommes ne peut l'être. Car quelle union peut égaler celle qui eſt cimen-

Digitized by Google

tée par les fruits d'une tendreſſe réciproque? Peut-être, Monſieur, que vous n'avez jamais été pere, & en ce cas il eſt impoſſible que vous puiſſiez concevoir le plaiſir que je goûte à la vue de mes enfans. Vous me mépriſeriez peut-être, & vous ririez, ſi vous me voyiez aſſis à terre, jouant avec mes cheres petites filles. Je vous regarderois avec reſpect dans cette ſituation, répondit ADAMS; je ſuis actuellement pere de ſix enfans, j'en ai eu onze, & je puis dire que je n'en ai jamais frappé un ſeul, qu'en qualité de précepteur. Alors même je reſſentois la douleur que je leur faiſois, plus qu'eux mêmes. Et à l'égard de ce que vous venez de dire des femmes, je regrette bien ſouvent que la mienne n'entende point le *Latin* & le *Grec* „.

Le gentilhomme répliqua en ſouriant, qu'il n'avoit pas prétendu inſinuer que la ſienne fût ſavante, autrement que dans les choſes qui regardent le ménage. " Ma chere *Henriette*, dit-il, s'entend à merveille à faire des confitures & des liqueurs. Il n'y a que la biere, dont le ſoin me regarde. Et vous vous en acquittez à merveille, dit le Miniſtre, je n'en ai jamais bu de meilleure. Tout le reſte, continua *Wilſon*, roule ſur elle. Nous avions autrefois une ſervante; mais depuis que mes filles ſont en âge d'aider leur mere, elle les fait travailler. Je n'ai que peu de bien à leur donner, & nous ne vou-

Digitized by Google

lons pas qu'elles mépriſent des hommes ſimples & laborieux, avec qui nous eſpérons les unir. Je ſouhaiterois qu'elles euſſent en partage chacune un homme de mon humeur; parce que je ſais par expérience, qu'un bonheur tranquille ne peut ſubſiſter parmi les embarras du monde „.

Il continuoit de parler quand ſes filles vinrent avec empreſſement lui demander la bénédiction. Elles parurent intimidées à l'aſpect des deux étrangers; mais l'aînée ſe raſſura, & dit que ſa chere mere & la jeune Demoiſelle étoient levées, & qu'elles les attendoient pour déjeuner. Ils entrerent dans la ſalle, où ils trouverent la Dame avec *Fanny*. Mr. *Wilſon* fut frappé de la beauté de cette jeune fille, qui lui parut toute autre que la veille, parce qu'elle s'étoit miſe très-proprement. Car le coquin qui l'avoit volée, n'avoit pris que ſa bourſe; ſon paquet lui étoit reſté. Mais s'il fut étonné à la vue de tant de charmes, nos hôtes furent enchantés de voir la tendreſſe mutuelle qui ſe faiſoit remarquer dans les procédés du mari & de la femme, & l'affection pleine de dignité qu'ils témoignoient à leurs filles, que celles-ci paroiſſoient reconnoître par chaque mot & par chaque mouvement. Une tendreſſe reſpectueuſe étoit peinte dans leurs yeux. Le cœur droit & vertueux du Miniſtre nageoit dans la joie en contemplant cette aimable famille, qui

Digitized by Google

à ſon tour le combla de politeſſes, lui préſentant tout ce qu'il y avoit dans la maiſon, de la meilleure grace du monde. Mais ce qui acheva de l'attendrir, fut de voir la dame quitter la table, pour donner d'un cordial qu'elle compoſoit elle-même pour les pauvres à un de ſes voiſins, qui en venoit demander pour un malade. Le mari à ſon tour s'en alla au jardin cueillir quelque plante, dont un autre malade avoit beſoin. Car ce couple charitable ne ſavoit rien refuſer aux néceſſités de leurs freres.

Au milieu de ce déjeuné, où régnoit une gaieté ſans diſſipation, & une abondance ſans prodigalité, ils entendirent le bruit d'un coup de fuſil, & un moment près un petit épagneul, favori de l'aînée des Demoiſelles, entra tout ſanglant, & ſe coucha aux piés de ſa maîtreſſe. La petite Demoiſelle, qui n'avoit qu'onze ans, ſe mit à pleurer; & en même tems un voiſin entra pour leur dire, que le fils de mylord venoit de tirer ſur le chien, & qu'il avoit dit qu'il pourſuivroit *wilſon* en juſtice, puiſqu'il étoit aſſez hardi pour garder chez lui un chien après la déclaration qu'il avoit faite de ne point ſouffrir de chiens dans la paroiſſe. La pauvre bête expira en careſſant ſa maîtreſſe, ce qui fit pleurer les trois ſœurs & *Fanny*. Mr. *wilſon* & ſon épouſe eſſayoient de les conſoler, quand ADAMS ſe ſaiſiſſant de ſa maſſue, voulut à toute force pourſuivre l'aſſaſſin du

Digitized by Google

petit chien. JOSEPH l'ayant arrêté, il ſe vengea à coups de langue, l'appelant faquin avec emphaſe, & lui ſouhaitant cent coups d'étrivieres de ſa propre main. Madame *Henriette* prit ſa fille, qui tenoit encore ſon chien favori, & l'emporta dans ſes bras hors de la ſalle.

Alors *wilſon* leur dit, que c'étoit la ſeconde fois qu'on avoit tiré ſur ce pauvre chien; qu'on l'avoit bleſſé la premiere fois par pure méchanceté, l'animal n'étant pas plus gros que le poing; & que de plus, depuis ſix ans que la petite le gardoit, il ne s'étoit jamais éloigné de dix toiſes de la porte. Il ajouta qu'il n'avoit déſobligé Mylord en aucune façon, mais qu'il falloit toujours ſouffrir quelque choſe des plus riches que ſoi. " Il eſt auſſi abſolu dans cette „ petite Paroiſſe, dit-il, que le Grand-» Turc dans ſes vaſtes états. Il a tué tous » les chiens, & fait enlever tous les fuſils » du voiſinage; & pour comble d'injuſtice » il détruit le pays, en foulant les grains » & les légumes, ſans aucun égard pour le » pauvre laboureur. Je voudrois bien le » trouver dans mon jardin, dit ADAMS. » Je lui pardonnerois néanmoins plus aiſé-» ment, s'il avoit paſſé au travers de ma » chambre à cheval, que d'avoir fait une » action comme celle-ci ».

La gaieté de l'aimable compagnie fut donc ainſi interrompue par cet accident,

Digitized by Google

auquel des étrangers ne pouvoient remédier. La mere étoit occupée à consoler sa chere fille, qui ne pouvoit oublier sitôt le petit animal mort en la caressant. JOSEPH & *Fanny* ne demandoient qu'à se mettre en chemin, pour être plutôt en état de commencer les préliminaires de leurs noces. ADAMS cédant, quoiqu'à regret, à leurs prieres, prit congé de Mr. *Wilson* & de sa famille, en les remerciant de leur généreuse hospitalité. Il partit en déclarant que son hôte étoit un reste de ces sages & heureux mortels qui vivoient dans l'âge d'or.

CHAPITRE V.

Dispute entre ADAMS & JOSEPH au sujet des écoles. Découverte agréable qu'ils font.

NOS voyageurs, bien reposés & bien rafraîchis chez le gentilhomme *Wilson*, se mirent gaiement en chemin, & voyagerent plusieurs milles sans aucune avanture digne de remarque. Mais l'intervalle fut rempli par une dispute très-curieuse sur la nature des écoles, entre Mr. ADAMS & JOSEPH.

" JOSEPH, dit ADAMS, avez-vous fait attention au récit que notre bon hôte a fait de ses avantures? J'ai écouté tout le com-

Digitized by Google

mencement, répondit JOSEPH. Et ne trouvez-vous pas, reprit l'autre, qu'il a été bien malheureux dans sa jeunesse ? Oui vraiment, repliqua JOSEPH. Hélas, mon enfant, continua le ministre en composant son visage, oui, je l'ai découverte la funeste source de tous ses malheurs. Une école publique, JOSEPH, une école publique ! Voilà ce qui l'a plongé dans l'abîme du vice, dans la crapule, & dans l'infortune. Ces écoles publiques, ces colleges, sont les séminaires de Satan. Tous les scélérats que j'ai connus à l'université, avoient puisé leur libertinage dans cette source impure. Ah ! je m'en souviens encore, les maudits garnemens ! On les nommoit les écoliers du roi. Je n'en fais pas la raison à présent, mais c'étoient de grands misérables. Pour toi, JOSEPH, tu es bienheureux de n'avoir point été à ces écoles, car tu n'aurois jamais conservé ta vertu, comme tu l'as fait, si l'on t'y avoit élevé. Mon premier soin est de m'assurer du cœur d'un enfant, en lui insinuant les principes de la morale chrétienne ; car je lui passerois plutôt d'être un âne toute sa vie, qu'un Athée ou un Calviniste. A quoi sert une science périssable, si on l'achette par la perte d'une ame immortelle ? L'ame est l'essentiel. Mais c'est à quoi les maîtres des écoles publiques ne pensent point. J'en ai vu sortir de leurs mains à dix-huit ans, sans savoir seulement

Digitized by Google

leur catéchiſme. Je les fouette plutôt pour cela, que pour aucune autre leçon. Croyez-moi, mon enfant, M. *Wilſon* doit tous ſes malheurs à l'éducation qu'il a reçue dans une école publique.

Il ne me convient pas de diſputer contre vous, répondit JOSEPH, particuliérement ſur une matiere de cette nature; car vous avez la réputation de bien enſeigner vos écoliers, & mieux qu'aucun maître d'école de la province. Je le crois vraiment, reprit ADAMS, & ſi l'on diſoit de celle-ci & des deux voiſines, on ne ſe tromperoit gueres. Mais *gloria non eſt mea.* Puiſque vous me permettez de parler, continua JOSEPH, vous ſavez que mon défunt maître, le chevalier *Booby*, avoit été élevé dans une de ces grandes écoles. Cependant c'étoit l'homme le plus accompli de notre province, & je lui ai entendu dire, que s'il avoit cent garçons, il les feroit tous étudier dans la même école. Il ajoutoit, pour appuyer ce ſentiment, qu'un enfant tiré d'une école publique, faiſoit plus de progrès dans le monde en un an, qu'un autre n'en faiſoit dans cinq années. Un enfant, diſoit-il, à qui on donne une éducation publique, eſt initié dans le monde (c'étoit ſon expreſſion, je m'en ſouviens encore) avant même que d'y paroître; car les grandes écoles ſont des eſpeces de ſociétés, où un garçon qui a aſſez d'eſprit pour faire des

Digitized by Google

observations, voit en raccourci ce qu'il doit s'attendre à rencontrer un jour dans le commerce du monde. *Hinc illæ lachrymæ*, répliqua ADAMS, c'est justement pour cette raison que je donne la préférence aux petites écoles. Je suis du sentiment de Mr. *Adisson*, qui fait dire à *Juba* dans sa belle tragédie de *Caton*, l'unique piece *Angloise* que j'aie jamais lue,

„ Si, pour ne rien valoir, il faut l'expérience,
„ Puisse *Juba* périr plongé dans l'ignorance.

Quel homme sensé y a-t-il dans l'univers poursuivit-il, qui ne préférât la conservation de l'innocence de son fils, à l'érudition la plus étendue? Au reste, il peut s'instruire de toutes les sciences dans des écoles particulieres. Soit dit sans vanité (car je déteste l'orgueil) sachez que je ne m'estime inférieur à qui que ce soit, *nulli secundum*, dans le grand art d'enseigner la jeunesse. Ainsi un enfant peut acquérir autant de science dans la retraite, que dans l'école la plus fréquentée. Et avec tout le respect que je vous dois, repartit JOSEPH, autant de vice aussi; témoins nos mylords & gentilshommes campagnards, qu'on a élevés de la façon du monde la plus retirée, & qui sont cependant aussi vicieux que s'ils eussent été produits dans le grand monde dès leur enfance. Je me souviens du tems

Digitized by Google

que j'étois postillon. Je remarquai alors que les jeunes chevaux se trouvoient vicieux par nature. J'avois beau les corriger. Je crois que c'est à-peu-près de même parmi les hommes, & que si un enfant est pervers & scélérat par tempérament, il n'y a point d'école qui puisse le changer. Au contraire, si par nature il est vertueux, *Londres* même ne pourra le corrompre. D'ailleurs, le chevalier mon maître disoit, que la discipline est meilleure dans les grandes écoles que dans les petites.

Vous parlez avec trop de suffisance, interrompit ADAMS, aussi-bien que votre ancien maître. La discipline, dites-vous! Quoi! parce qu'un homme a trente ou quarante enfans par jour à corriger plus que son confrere, il garde une meilleure discipline! voilà une belle conséquence. Je prétens moi qui vous parle, que si tous les précepteurs, depuis *Chiron* qui a élevé *Achille*, jusqu'aux pédagogues de notre siecle, eussent laissé leur regle & leur méthode par écrit, moi à la tête de six écoliers je garderois une discipline aussi exacte, que le plus fameux d'eux tous. Je ne dis rien, jeune-homme, je ne dis rien; mais si le chevalier *Booby* lui-même eût été élevé plus près de chez lui, sous la conduite de quelqu'un, que je ne veux point nommer, il n'en auroit que mieux valu. Mais son pere

Digitized by Google

voulut l'initier dans le monde, *Nemo ſapit omnibus horis.*

JOSEPH le voyant un peu échauffé, lui demanda bien des excuſes, en l'aſſurant qu'il n'avoit eu aucune intention de lui déplaire. " Je le crois, mon enfant, lui dit „ le miniſtre, je ne ſuis point fâché contre „ toi, mais la diſcipline „..... Alors il ſe mit à nommer tous les pédagogues dont les anciens livres ont conſervé la mémoire, ſe mettant au-deſſus d'eux, comme le premier homme du monde pour inſtruire la jeuneſſe. A dire le vrai, c'étoit-là ſon foible; il croyoit un maître d'école le plus grand homme du monde, il ſe regardoit lui-même comme le plus habile dans cette profeſſion.

M. ADAMS continuoit de parler ſur ce ſujet, lorſqu'ils ſe trouverent dans un endroit qui charmoit les yeux & tous les ſens. C'étoit une eſpece d'amphitéâtre formé par une gradation d'arbres, aux piés deſquels étoit un beau gazon, terminé par le confluent de trois petites rivieres. La nature y avoit répandu un agrément, que l'art n'auroit imité que foiblement: elle avoit formé en cet endroit un payſage, capable d'inſpirer, ſans le ſecours de l'amour, des idées romaneſques à des perſonnes plus avancées en âge que n'étoient JOSEPH & *Fanny*.

Le ſoleil avoit fourni la moitié de ſa car-

Digitized by Google

riere, quand nos voyageurs arriverent dans ce vallon enchanté. JOSEPH proposa à M. ADAMS de s'y reposer, pour goûter des mets que la libéralité de Madame *Wilson* leur avoit fournis pour leur halte. Le ministre y ayant consenti, ils s'assirent sur l'herbe, & tirerent de leur sac une poule froide & une bouteille de vin, avec quoi ils firent un repas excellent. Je ne dois pas encore omettre une piece d'or qu'ils trouverent dans leur sac. Le bon ministre voulut retourner sur ses pas pour la rendre à M. *Wilson*, s'imaginant qu'on l'avoit mise là par mégarde. Mais JOSEPH eut le bonheur de lui persuader, que M. *Wilson* l'avoit mise exprès pour les défrayer dans le reste de la route, ayant appris de lui-même l'embarras où il s'étoit trouvé dans le tems qu'il rencontra le généreux *Irlandois*. ADAMS dit là-dessus qu'il en étoit charmé pour l'emour de celui qui avoit fait une si bonne action, dont il recueilleroit la récompense dans le ciel. D'ailleurs il se consoloit par l'espérance de le rendre bientôt; parce que le gentilhomme étant dans l'intention de faire un voyage dans la province de *Sommerset*, il avoit promis au ministre de lui rendre une visite à son presbytere. Cette circonstance, qui nous a paru trop frivole pour en faire mention plutôt, se place naturellement ici, afin de flatter ceux qui aiment le caractere de *Wilson* autant que

Digitized by Google

nous, de la douce espérance de le revoir encore une fois. JOSEPH fit alors un beau discours sur la charité, que le lecteur trouvera dans le chapitre suivant, s'il est disposé à le lire.

CHAPITRE VI.

Réflexions morales de JOSEPH sur la charité. Avanture de la chasse.

" JE me suis souvent étonné, dit JOSEPH, de voir si rarement la charité mise en pratique parmi les hommes; car si la compassion qu'un homme doit naturellement prendre de la misere de son semblable, ne les y excite point, il me semble que leur vanité devroit les y porter. Rien ne peut engager un homme à bâtir une belle maison, à faire emplette de statues & de peintures, que le desir de s'attirer le respect & l'admiration de ceux parmi lesquels il est obligé de vivre. Pourquoi donc ne cherche-t-il pas aussi à se distinguer par sa charité? Car après tout, si quelqu'un relevoit une honnête famille tombée en décadence, ou donnoit dequoi à un négociant pour le rétablir dans ses affaires, ou tiroit un débiteur insolvable des prisons, ou enfin s'il faisoit quelque autre acte de charité semblable, ne

Digitized by Google

ſeroit-il pas plus eſtimé & plus révéré, que celui qui ne dépenſe que pour ſatisfaire ſon orgueil ou ſa ſenſualité ? Non-ſeulement celui qui profiteroit du bienfait, mais tous ceux encore qui en entendroient parler, reſpecteroient bien plus celui qui auroit fait une telle action de généroſité, que celui qui poſſede tant de choſes magnifiques. Car ſi nous admirons ces choſes, ce ſont elles ſeules qui attirent nos regards, & nullement la perſonne qui a tant employé d'argent pour ſe les procurer. Au contraire, c'eſt l'architecte & le peintre que nous louons ſeulement, en admirant leurs ouvrages. Pour moi, quand j'étois derriere la chaiſe de Lady *Booby*, lorſqu'elle étoit à table, j'admirois les peintures magnifiques dont la ſalle étoit ornée, ſans penſer ni à ſon mari ni à elle, qui les avoient achetées à un ſi haut prix. Ainſi penſoient tous les autres ; car j'ai remarqué ſouvent, que quand quelqu'un demandoit, *de qui ſont ces tableaux ?* on ne répondoit jamais par le nom de mon maître, mais par *ceux de Paul Véroneſe, de Raphaël, du Titien, du Pouſſin*, qui étoient, à ce que je crois, les noms des peintres. Mais ſi l'on demandoit, qui eſt-ce qui a tiré un tel de priſon ? qui eſt-ce qui a rétabli un tel dans ſon négoce, & habillé ſes enfans ? La réponſe ſeroit toute ſimple. D'ailleurs ces perſonnages opulens ſe trompent, s'ils croient s'attirer de l'honneur par

Digitized by Google

ce moyen. Car je ne me ſouviens pas d'avoir jamais été avec Lady dans aucun endroit, où elle eût loué la maiſon & les meubles, qu'elle ne s'en moquât enſuite dès qu'elle ſe voyoit libre chez elle, & qu'elle ne critiquât tout ce qu'elle avoit paru admirer. J'ai entendu dire à mes confreres, que leurs maîtres & maîtreſſes en faiſoient de même. Mais à l'égard d'une action qui eſt bonne par elle-même, je défie qui que ce ſoit de la tourner en ridicule; celui qui l'entreprendroit ſe feroit moquer de lui. Cependant il y a peu de perſonnes qui faſſent du bien aux autres, quoique tous s'accordent à faire l'éloge de ceux qui en font. Il eſt en vérité bien ſingulier, que tout le monde ſe mêle de louer la généroſité & la charité, ſans que perſonne s'empreſſe d'être généreux & charitable. La vertu a mille panégiriſtes, & n'a preſque point de ſectateurs. Tout le monde invective contre le vice, & tout le monde eſt vicieux. J'ignore la raiſon de tout ce que je viens de dire, mais la choſe eſt ainſi; & tous ceux qui ont fréquenté les grands, comme j'ai fait depuis trois ans, vous diront la même choſe.

Eſt-ce que les grands ſont tous méchans, demanda *Fanny*? Il y en a parmi eux qui ne le ſont point, répondit JOSEPH, car j'ai entendu quelques-uns des nôtres parler de la charité de leurs maîtres. M. *Pope*,

Digitized by Google

ce grand poëte, disoit un jour à table chez nous, qu'il y avoit un homme qui demeuroit à *Roff*, & un autre à *Bath*, qui s'appeloit M. M.... j'ai oublié son nom, mais il est tout du long dans son gros livre de vers. Ce gentilhomme a fait bâtir un beau château, que M. *Pope* admire. *On voit*, dit-il, *sa charité de plus loin que son château*, quoiqu'il soit bâti sur le haut d'une montagne; & elle lui fait bien plus d'honneur. Ce fut sa charité qui le fit mettre dans le livre de M. *Pope*, qui assura qu'il y placeroit tous ceux qui le mériteroient. Ainsi, comme il vit toujours avec les grands, s'il y en a quelques-uns de bons, il les connoît, & il les y enrégistrera quelque jour, s'ils le méritent. Mais il n'y a rien ajouté depuis long-tems ,,.

Le lecteur est peut-être surpris du silence de Mr. ADAMS durant ce discours, qui lui fournissoit tant de matiere pour exercer son éloquence. Mais la vérité est qu'il dormoit depuis que JOSEPH avoit commencé à parler: ce qui ne doit point nous surprendre, puisqu'un homme qui auroit veillé autant que lui, seroit excusable de dormir à une oraison funèbre.

JOSEPH, qui étoit demeuré dans la même attitude, la tête panchée d'un côté, & les yeux fixés à terre, les leva enfin sur Mr. ADAMS, & le voyant profondément endormi, se tourna du côté de *Fanny*. Il la

Digitized by Google

prit par la main, & commença un badinage des plus innocens, qu'elle n'auroit cependant pas souffert en présence d'aucun témoin. Pendant qu'ils s'amusoient d'une façon si charmante & que le ministre ronfloit, ils entendirent aboyer des chiens courans, & un moment après ils virent un lievre traverser le ruisseau à la nage & venir s'asseoir presqu'à leurs piés, pour éviter les chasseurs. *Fanny* fut enchantée du petit animal, qu'elle auroit volontiers pris dans ses bras, pour le garantir du malheur qui étoit prêt à l'accabler. L'espece la plus raisonnable de la création a de la peine à distinguer ceux qui lui veulent du bien, d'avec ses plus mortels ennemis. A plus forte raison un pauvre lievre est-il excusable d'avoir fui celle qui l'auroit protégé. Dès qu'il la vit, il repassa le ruisseau. Il étoit cependant si épuisé, qu'il tomba trois ou quatre fois en courant. La tendre *Fanny* invectiva contre la barbarie des hommes, qui tourmentent de la sorte une pauvre bête sans défense, seulement pour s'amuser.

Elle n'eut pas le tems de poursuivre ses réflexions, car la meute sortit du bois, avec une suite nombreuse d'animaux carnaciers à deux jambes, montés sur d'autres, qui quoiqu'ils en eussent quatre, ne laissoient pas d'être en cette occasion les plus raisonnables. Les chiens avoient déjà passé le ruis-

Digitized by Google

ſeau. Cinq hommes à cheval tenterent de les ſuivre. Trois y réuſſirent; mais les deux autres tomberent de cheval dans l'eau, où leurs compagnons, & même leurs propres chevaux les abandonnerent pour ſuivre la chaſſe, tandis que ces deux infortunés faiſoient de vains efforts pour ſe tirer de l'eau & de la boue où ils étoient enfoncés. JOSEPH en eut pitié, & quittant ſa chere *Fanny* il courut à eux; il les aida à ſe relever, & à monter ſur les bords du ruiſſeau; mais ils n'eurent point le tems de le remercier. Ils ſe mirent auſſi-tôt à courir après la chaſſe, en criant à leurs compagnons d'arrêter leurs chevaux. Ce fut inutilement, les autres avoient autre choſe à faire.

Les chiens avoient preſqu'atteint le lievre, qui ne pouvant plus courir ſe traînoit parmi les broſſailles, tout près de *Fanny*. Le pauvre animal tomba ſous la dent cruelle de ſes ennemis, qui le mirent en pieces aux yeux de cette tendre fille. Elle n'avoit pu gagner ſur JOSEPH, qui étoit chaſſeur d'inclination, de faire aucun effort pour ſauver cette innocente victime, qui périſſoit, lui diſoit-il, ſuivant les loix de la chaſſe.

Le lievre fut pris à peu de diſtance d'ADAMS qui ronfloit encore, & les chiens en le déchirant, le traînerent ſi près de lui, qu'en le tirant ça & là, quelqu'un d'eux

Digitized by Google

prit apparemment ſa robe pour la peau du lievre, & ſe mit à la ſecouer. D'autres en firent autant à ſa perruque, qui étoit attachée avec un mouchoir; deſorte qu'en la tirant, ils donnerent des ſecouſſes aſſez violentes au pauvre miniſtre, qui plus ſenſible au toucher qu'à l'ouïe ſe réveilla à tems. Alors dégageant ſa tête aux dépens de ſa perruque, qu'il laiſſa à la merci de ces animaux, il ſauta tout droit ſur ſes jambes, les uniques membres qui paroiſſoient en état de le retirer du danger. Un bon tiers de ſa robe reſta au pouvoir de l'ennemi. Pour lui il ſe mit à courir de toutes ſes forces. Mais cette fuite ne doit pas lui être reprochée, le nombre des aſſaillans, le genre du combat, & la ſurpriſe où il s'étoit éveillé, le juſtifient. Et ſi parmi mes lecteurs il ſe trouve quelqu'un d'une ſi grande valeur qu'il ne puiſſe excuſer une pareille fuite, je déclare (mais tout bas, & ſans deſſein d'offenſer les braves de ma nation) qu'il eſt un ignorant, qu'il n'a lu ni *Homere* ni *Virgile*, & qu'il n'a aucune connoiſſance ni d'*Hector* ni de *Turnus*. Il ignore même l'hiſtoire de pluſieurs héros de notre ſiecle, qui, quoique courageux comme des lions, & féroces comme des tigres, ont pris la fuite en certaines occaſions. Si ces perſonnes, dis-je, ſont bleſſées de Mr. ADAMS, elles ſeront au moins contentes de ce que nous allons dire de JOSEPH. Le

Digitized by Google

maître de la meute venoit d'arriver. Ce Seigneur aimoit le badinage le plus groſſier & le plus indécent. Il ſe mit donc à crier de toute ſa force, pour encourager ſes chiens à pourſuivre le miniſtre, jurant par tous les diables que c'étoit la plus belle bête qu'il eût chaſſée de long-tems. Il s'agitoit comme s'il avoit vu fuir devant lui tous les ennemis de la nation. En quoi il fut imité par ſa digne compagnie.

Muſe, qui préſidez aux écrits des biographes de notre ſiecle, vous qui daignâtes inſpirer le célebre *Gulliver*, qui guidâtes avec tant de ſoin le jugement de votre cher *Mallet*, qui rendîtes ſon ſtyle ſi net & ſi fort; vous, qui avez témoigné un ſi généreux mépris pour la grande *Hiſtoire Romaine* en François, & pour la grande *vie de Cicéron*; vous enfin, qui, ſans le ſecours de la moindre lueur d'érudition, avez forcé *Colly Cibber* de parler *Anglois* dans quelques pages de ſon livre: venez, muſe, aidez moi dans cet inſtant critique.

JOSEPH voyant le danger où étoit Mr. ADAMS, arracha ſoudain au Mylord la maſſue dont ſon pere l'avoit autrefois armé comme un ſecond *Rodrigue*, pour venger ſa querelle. Cette maſſue étoit le chef-d'œuvre du plus grand artiſte de l'*Angleterre* en ce genre. C'eſt lui qui fait les maſſues de tous nos petits-maîtres *Anglois*. On dit même qu'il en a fourni la ſuperbe ville de

Digitized by Google

Paris, mais pour des usages bien différens. A *Londres* elles ne servent que de parure; ce sont comme des joncs ou des cannes d'écaille de tortue. A *Paris* elles sont consacrées au meurtre, & l'on assure que des brigands nocturnes en ont assommé les honnêtes-gens : mais la vigilance des magistrats en a fait heureusement passer la mode : ce qui ne doit plus effrayer nos *Anglois*, que le séjour de cette vaste & charmante capitale attire dans ses murs, pour s'y former à la politesse, & y puiser le bon goût & la connoissance de tous les beaux-arts qu'on y cultive.

Dès que JOSEPH eut empoigné cette arme formidable, il vola comme le vent au secours de son ami. Il l'atteignit justement au moment qu'*Hector* se saisissant de sa robe venoit d'en emporter un des pans. Lecteur, nous aurions bien voulu faire ici une comparaison, mais deux raisons nous en empêchent. Premiérement, parce que rien ne doit interrompre notre récit, qui devroit bien plutôt se précipiter dans cet endroit : cependant si nous voulions passer par dessus cette considération, nous alléguerions bien des exemples pour nous servir d'excuse. Secondement, nous n'en trouvons point d'assez justes, d'assez expressives, pour l'objet qu'il s'agit de peindre. Où prendrions-nous une comparaison naturelle, pour donner une idée parfaite du courage, de l'ardeur, de la force,

Digitized by Google

de l'agilité de notre héros ? Que ceux qui veulent peindre des lions, des léopards, ou des guerriers plus redoutables encore que ces animaux, relevent déſormais leur peinture, par la comparaiſon qu'ils en feront avec JOSEPH, qui eſt lui-même au-deſſus de toute comparaiſon.

Hector tenoit la robe du miniſtre, & arrêtoit ſa courſe. Ce que voyant JOSEPH, il leva ſa maſſue, & lui déchargea un ſi terrible coup ſur la tête, que le chien tomba tout étourdi à ſes piés. *Soliman* & *Spadille* ſe ſaiſirent alors du ſur-tout, & l'auroient mis en pieces, ſi JOSEPH n'avoit appliqué un coup ſur le dos de *Soliman*, qui lui fit lâcher priſe, & fuir en hurlant à pleine gorge. *Spadille*, le meilleur chien qui ait jamais battu la plaine, *Spadille* qui n'a jamais donné à faux, *Spadille* les délices de ſon maître & l'exemple de la meute, ſuccombe ſous le bras de l'invincible JOSEPH. *Miro*, *Briſſo* & *Tonnerre* ont le même ſort. Alors l'indomptable *diamant* s'élance ſur JOSEPH, & le mord à la jambe : il étoit d'une race invincible dreſſée au combat, & avoit lui-même fait ſouvent reculer les plus fiers taureaux. Ici *Diamant* reconnoît un vainqueur pour la premiere fois, c'étoit fait de lui, ſi *Diane* elle-même, transformée en piqueur, n'eût ſauvé ſon favori.

A la fin le miniſtre tourna la tête, & s'eſcrima heureuſement avec ſon bâton de

Digitized by Google

pommier ſauvage, dont pluſieurs chiens ſentirent le poids. Mais *Céſar*, l'indomptable *Céſar*, s'élança ſur lui avec tant de force, qu'il le jetta par terre, mais JOSEPH qui ſurvint à l'inſtant, attaqua l'ennemi avec tant de vigueur & de courage, que le grand *Céſar* prit la fuite.

Le combat s'échauffoit, le ſang couloit, & la terre étoit jonchée de corps, ſinon morts, au moins eſtropiés, quand le piqueur éleva ſa voix pour rappeler ſes chiens.

Juſqu'ici ma muſe a ſoutenu la dignité d'un récit, qu'aucun poëte, hiſtorien, ou orateur juſqu'à moi n'a jamais entrepris, ce genre de combat leur étant inconnu. La muſe a fait ſon devoir, il eſt tems qu'elle reprenne haleine, & nous notre ſtyle ordinaire, pour pourſuivre notre hiſtoire.

Le mylord & ſes compagnons, qui d'abord s'étoient forts divertis de la fuite d'ADAMS, & de l'intrépidité de JOSEPH, & qui y avoient pris plus de plaiſir qu'à aucune autre choſe, ou qu'à aucun combat de coqs qu'ils euſſent vus, commencerent enfin à trembler pour les chiens. Il aſſembla donc ſes amis autour de lui pour lui ſervir d'eſcorte, & piqua des deux juſqu'à ce qu'il eût joint les combattans. Alors d'un ton de maître, il demanda à JOSEPH, qui l'avoit rendu aſſez inſolent pour maltraiter ſes

Digitized by Google

chiens à ſa vue ? JOSEPH lui répondit avec reſpect, mais d'une voix aſſurée, que ſes chiens ayant attaqué ſon ami, il le défendroit au péril de ſa vie contre la meute du plus grand ſeigneur du royaume, & qu'il périroit plutôt que de le voir maltraiter par quelque homme ou bête que ce pût être. A ces mots lui & JOSEPH manierent leurs armes, en ſigne de défi. Mais mylord & ſa ſuite jugerent à propos de délibérer entr'eux avant que de ſe mettre en devoir de venger leurs quadrupedes alliés.

Dans l'inſtant qu'ils commençoient leur conſeil de guerre, *Fanny*, qui mépriſoit ſon propre péril à la vue du danger auquel elle croyoit JOSEPH expoſé, les vint joindre. Mylord & ſa ſuite furent ſi ſurpris à la vue de tant de charmes, qu'ils oublierent tous leurs projets de vengeance, pour ne ſonger qu'à elle. Tous leurs ſens, à l'exception de celui de la vue, demeurerent ſuſpendus. Ils étoient comme abîmés dans une extaſe d'admiration. Il n'y eut que le piqueur d'inſenſible à ſes attraits, étant tout occupé à rappeler ſes chiens à la vie; en quoi il réuſſit ſi bien, que deux ſeulement d'un ordre inférieur reſterent ſur le champ de bataille. « Nous voilà quites à bon marché, » s'écria-t-il: pour moi je ne blâme point » ces Meſſieurs: & pourquoi, diable! My» lord s'aviſe-t-il de vouloir apprendre à

Digitized by Google

» ſes chiens à chaſſer des Chrétiens ? c'eſt » le moyen de les gâter ».

Mylord étant conſolé du mal de ſes chiens, peut-être par l'idée qu'il avoit en tête de s'en venger d'une façon à laquelle on ne s'attendoit pas, s'approcha d'ADAMS, & lui dit qu'il étoit très-fâché de tout ce qui s'étoit paſſé : il l'aſſura qu'il avoit fait tous ſes efforts pour l'empêcher, dès qu'il eut appris le caractere dont il étoit revêtu. Enſuite il loua beaucoup le domeſtique, (prenant JOSEPH pour le valet du Miniſtre) de ſon affection & de ſa bravoure ; & il conclut en priant Mr. ADAMS de venir dîner chez lui avec la jeune Demoiſelle. ADAMS s'en défendit ; mais Mylord le preſſa avec tant de politeſſe & de vivacité, qu'il fut enfin contraint d'accepter l'invitation. Il remit ſa perruque & ſon chapeau, (ſes autres dépouilles ayant été ramaſſées par JOSEPH) & ſuivit la troupe, qui marcha à pas lents juſqu'au château de Mylord qui n'étoit pas éloigné.

Durant le chemin ils ſe mirent à vanter les agrémens de l'aimable *Fanny*. Le lecteur m'excuſera, ſi je ne lui rends point compte de tout ce qui ſe dit là-deſſus, ni des badinages qu'ADAMS eſſuya en même tems. Quelques-uns diront que jamais taureau ne s'étoit mieux préſenté au combat, avec bien d'autres plaiſanteries d'une pareille

Digitized by Google

délicateſſe, au grand contentement de Mylord, & de ſes imbécilles compagnons.

CHAPITRE VII.

Mauvaiſes plaiſanteries de Mylord & de ſa compagnie.

ILS arriverent au château dans le moment que le cuiſinier commençoit à s'impatienter. Alors une petite diſpute s'éleva au ſujet de *Fanny*, que Mylord, qui étoit garçon, vouloit faire manger à ſa table; ce qu'elle refuſa abſolument. Le Miniſtre déclara auſſi qu'il ne vouloit pas ſouffrir qu'elle fût ſéparée de JOSEPH; deſorte qu'elle s'en fut à la cuiſine avec lui, où les domeſtiques eurent ordre de le bien enivrer, pendant que Mylord ſe propoſoit de faire la même choſe à l'égard du Miniſtre; moyenant quoi il eſpéroit trouver le moyen d'exécuter un deſſein, que la vue de *Fanny* lui avoit inſpiré.

Il eſt néceſſaire de développer ici le caractere de Mylord & de ſes courtiſans, avant que de pouſſer plus loin notre narration. Il étoit très-riche, & âgé d'environ quarante ans: il avoit été élevé chez lui, ſous les yeux de ſa mere, & d'un précepteur, qui avoit reçu avec l'inveſtiture de ſa charge

Digitized by Google

la défenſe très-abſolue de le jamais corriger, ni de le gêner aucunement ſur ſes études; deſorte qu'il n'apprit preſque rien. Il ſe livra à la chaſſe dès ſa quinzieme année, ſa mere ayant eu la complaiſance de lui fournir tout ce qu'il falloit pour ſon équipage. Son Précepteur, qui ſe faiſoit un devoir de gagner l'amitié de ſon éleve, dans l'eſpérance de trouver un établiſſement par ce moyen, ſe rendit ſon émule dans tous ſes exercices, & ſon compagnon dans ſes débauches de vin, qu'il commença de fort bonne heure. Sa mere le voyant parvenu à l'âge de vingt ans, commença à craindre d'avoir manqué à ſon devoir dans l'éducation de ſon fils; elle s'imagina y ſuppléer en engageant Mylord à prendre un parti, qui ſelon elle devoit réparer tout le tems qu'il avoit perdu. Ce fut ce qu'on appelle vulgairement, voyager. Elle obtint ſon conſentement, à l'aide du précepteur, qui fut nommé pour lui ſervir de gouverneur. Dans trois ans il fit le tour de l'*Europe*, & revint à la fin avec un équipage à la *Françoiſe*, & une centaine de phraſes de la langue de chaque pays qu'il avoit traverſés, & une ample proviſion de vices étrangers, & de mépris pour ſon pays natal, ſur-tout pour le peu de façons qui nous reſtent des manieres ſimples, & de la probité de nos ancêtres. Sa mere s'applaudiſſoit de ſon ouvrage. Maître enfin de ſon bien & de ſes

Digitized by Google

actions, il s'appliqua à figurer dans le Parlement, où il passoit pour un homme accompli. Mais ce qui le distingua de tous ses pareils, fut un goût décidé pour tout ce qu'il y a de ridicule, d'odieux, & de détesté parmi les hommes; desorte qu'il ne choisissoit jamais pour son ami, que celui qui étoit l'objet du mépris des sociétés. Quand il faisoit quelqu'une de ces belles acquisitions, il prenoit plaisir à l'engager dans mille extravagances. Leur chef-d'œuvre étoit de tourner en ridicule les personnes les plus respectables. Ceux de cette espece que Mylord avoit alors à sa suite, étoient un vieux caporal qui se disoit officier reformé, un vil comédien, un poëte plus decrié pour son caractere que pour ses vers, un empirique, un musicien chassé de l'opéra, & un vieux maître à danser *Allemand*.

On eut bientôt servi. Tandis que M. ADAMS disoit le *Bénédicite*, le capitaine profita de l'occasion pour lui retirer sa chaise, desorte qu'il tomba par terre en voulant s'asseoir. Voilà le premier tour d'esprit. Le second fut une digne invention du poëte, qui tandis qu'ADAMS saluoit respectueusement Mylord, lui versa une assiette de soupe dans ses culottes. Il est vrai qu'il en fit de grandes excuses, prétendant l'avoir fait par mégarde; ce qui joint aux réponses douces & naïves du Ministre, donna un grand relief à l'auteur d'un jeu si spirituel. La troi-

Digitized by Google

sieme plaisanterie se fit par l'entremise d'un laquais, qui par ordre de mylord mêla de l'esprit de genievre dans la biere qu'il présenta à Mr. ADAMS, qui ne se lassoit point d'exagérer la bonté de ce breuvage, au grand contentement de la compagnie. Ce bon ministre, de qui nous avons appris ces circonstances, ne pouvoit se rappeler plusieurs autres tours qu'on lui joua, & dont il fut long-tems la dupe. La bonté de son cœur ne lui permit de s'appercevoir de la malice de cette troupe extravagante, qu'à force de répétitions. Ainsi, sans le secours d'un des domestiques qui servoit alors chez mylord, nous serions contraints de laisser cette narration très-imparfaite. Il se passa sans doute bien d'autres événemens dignes de remarque avant la fin du repas, mais ils ne sont point venus à ma connoissance.

Lorsque la nape fut levée, le poëte se mit à reciter un impromptu de sa façon, & à la fin de son dernier vers il arracha la perruque du comédien; ce qui fut applaudi de tout l'auditoire. Le comédien, au lieu de lui rendre le change, se mit à étaler sa science, en répétant des morceaux de comédie qu'il accommodoit au sujet, quand les traits ne paroissoient point assez piquans contre le clergé: car c'étoit sur cela qu'il vouloit briller, à cause du ministre; & il y réussit tellement, qu'il le vit applaudi ce jour-là pour la premiere fois de sa vie. Le

Digitized by Google

maître à danſer ſe mit ſur les rangs à ſon tour, & dit au miniſtre : *Fou l'être un homme pien fait par la dancire ; je fois à fotre marchire que fous havre pris d'un pien grand maître. C'eſt fort icholie qualité pour un miniſtre, de pien dancre.* Il conclut ſon compliment en le priant de danſer un menuet avec lui, ajoutant que ſa robe tiendroit lieu de cotillon. Et ſans attendre ſa réponſe, il tira une paire de gands jadis blancs de ſa poche, pendant que le muſicien accordoit ſon violon, & que la compagnie offroit de parier qu'ADAMS danſoit mieux que le maître. Mais ſa modeſtie lui fit refuſer la gageure, ſous prétexte qu'il ſe tenoit pour vaincu, n'ayant jamais vu un homme, diſoit-il, qui avoit l'air plus à la danſe. Il s'avança enſuite pour le prendre par la main. Mais ADAMS la retira bruſquement : & fermant le poing, il lui conſeilla bien ſérieuſement de ne pas porter la raillerie ſi loin. A cette vue le maître à danſer prit le parti de la retraite & recula aſſez loin, étudiant les mouvemens du miniſtre, qui tenoit les yeux fixés ſur lui, pour épier le moment de le ſaiſir au collet : ce que l'autre ayant apperçu, n'eut garde de l'approcher. Pendant cette ſcene muette, le capitaine trouva l'occaſion d'attacher à la robe du pauvre ADAMS une petite fuſée, & d'y mettre le feu ; ce qui le ſurprit étrangement, n'ayant jamais vu de ces ſortes de tours. Il crut qu'il

qu'il alloit sauter tout de bon, & fit un bond de sa chaise au milieu de la salle, où il sauta ça & là comme un chevreau: ce qui causa un épanouïssement de rate à tous les conviés, qui jurerent qu'il dansoit dans la perfection. Dès que la fusée eut fait son effet, ADAMS se rapprocha de la table, où il se tint dans la posture d'un homme qui se préparoit à haranguer. Ils s'écrierent tous: Ecoutons, écoutons. Ayant ainsi obtenu la permission de parler, il commença de la sorte, en adressant son discours au maître de la maison.

« Mylord, je suis fâché de voir qu'un homme à qui la providence a donné tant de richesses, & qu'elle a comblé de tant de faveurs, en fasse un si mauvais usage; car quoique je ne puisse vous accuser de m'avoir insulté vous-même, vous avez cependant pris plaisir aux affronts qu'on m'a faits, ou pour mieux dire, qu'on a faits à vous-même. Vous m'avez convié, & par les loix de l'hospitalité votre protection m'est due. Un de ces Messieurs a jugé à propos d'exercer sa veine poëtique à mes dépens. Tout ce que j'ai à dire là-dessus, est que j'aime mieux être le sujet, que l'auteur de ces vers. Il me mépriſe comme ministre; je ne crois pas que mon ordre soit mépriſable, ni moi non plus, puisque je ne le déshonore point. Je suis pauvre, il est vrai; mais la pauvreté n'est point une tache, la

Digitized by Google

richeſſe l'eſt bien plus ſouvent. Un autre a récité quelques morceaux comiques où l'Ordre Eccléſiaſtique en général eſt inſulté. Des pieces de théâtre de cette nature ſont l'opprobre du gouvernement qui les ſouffre; & la nation qui les voit repréſenter, ſera maudite. Pour les autres qu'ils faſſent réflexion ſur la façon dont ils ont traité un homme de mon âge & de mon caractere; & je crois qu'ils s'en repentiront. Vous m'avez trouvé, mylord, avec deux de mes paroiſſiens. Je ne prétens point parler de l'attaque de vos chiens: ſoit que l'inſolence de votre piqueur y ait donné lieu, ſoit que le haſard ſeul y ait eu part, je l'ai oubliée. La pauvreté apparente où vous me voyez, vous a fait croire ſans doute que votre invitation étoit une charité que vous me faiſiez. Cependant nous avons ſans vanité dequoi nous nourrir. (A ces mots il tira la demi-guinée qu'il avoit trouvée dans le panier, enſuite il continua ſon diſcours.) Vous m'avez fait aſſeoir à votre table, mylord; honneur que je n'ai aucunement ambitionné; mais quand je m'y ſuis placé par votre ordre, j'ai eu pour vous tout le reſpect qui vous eſt dû; ou ſi j'y ai manqué, ma volonté n'a eu aucune part à ma faute. Ainſi il eſt impoſſible que j'aie pu mériter tant d'inſultes. Si on les a faites à mon ordre ou à ma pauvreté, (vous voyez pourtant que je ne ſuis point dans la miſere,) la honte ne

Digitized by Google

rejaillit point sur moi; & je prie le Seigneur de détourner de dessus votre tête la punition du grand péché que vous avez commis.„

Un battement de mains suivit la conclusion de son discours. Quand le bruit fut cessé, mylord lui dit qu'il étoit très-fâché de tout ce qui s'étoit passé, à quoi il n'avoit eu aucune part. « Les vers, dit-il, comme » vous l'avez très-bien remarqué, sont si » mauvais, qu'il vous est facile d'y répon- » dre. Et pour la fusée, c'est une imperti- » nence du maître à danser, qui mériteroit » d'être assommé : & si vous jugez à propos » de vous battre contre lui, loin de me faire » aucune peine, je vous en saurai bon gré. » ADAMS lui répondit, que ce n'étoit point » à lui à le punir. Cependant, ajouta-t-il, » celui que vous venez de nommer, my- » lord, n'est point l'auteur de cette indigne » poliçonnerie; je répons de son innocen- » ce, car j'avois les yeux sur lui dans le » tems qu'on l'a faite. Je pardonne au cou- » pable, & je lui souhaite plus de bon sens » & d'humanité.

Le capitaine en fronçant le sourcil, lui demanda d'un ton brutal. „ Est-ce à moi „ que votre discours s'adresse? Dieu me „ damne, j'ai autant d'humanité qu'un autre, „ & si quelqu'un en doute, je lui couperai „ la gorge, pour en convaincre la compa- „ gnie. " (ADAMS répondit en souriant, qu'il avoit dit vrai par hasard.) „ Si vous

Digitized by Google

„ n'étiez pas miniſtre, je vous ferois venir à „ une explication, mais votre ſoutane vous „ protege. Morbleu ! ſi un homme qui „ porte une épée m'en avoit dit autant, je „ lui aurois déjà arraché l'ame. Si vous „ vous aviſiez de me toucher, repartit „ ADAMS, ma ſoutane ne vous ſerviroit „ de rien. " Alors fermant ſon poing, il „ déclara hautement qu'il avoit mis à la raiſon bien d'autres gens que lui. Mylord fit tous ſes efforts pour les mettre aux mains, mais il perdit ſes peines. Le capitaine ſe contenta de dire qu'il étoit bien heureux d'être miniſtre; & buvant enſuite une raſade à la proſpérité de l'égliſe, il mit fin à la diſpute.

Le médecin, qui ſembloit le plus modéré, étoit le plus méchant d'eux tous. Il commença en ce moment une harangue, où il ſe mit à louer le diſcours du miniſtre, en blâmant très-fort ceux qui l'avoient inſulté; il fit l'éloge de la pauvreté apoſtolique, & conclut en recommandant à ADAMS de pardonner généreuſement à tous les coupables. M. ADAMS répondit, que tout étoit déjà pardonné, & dans le même inſtant il ſe verſa un grand verre de biere, ſa liqueur favorite, & but à la ſanté de la compagnie. Lui, le poëte & le capitaine, ſe donnerent mutuellement la main. Enſuite il remercia reſpectueuſement le médecin des égards qu'il lui avoit témoignés durant

Digitized by Google

toute la ſcene ; car il n'avoit pas ſourcillé, ſe contentant de rire intérieurement. Le grâve docteur *Galénique* continua de diſcourir contre les airs évaporés & les propos inutiles, diſant qu'il y avoit des plaiſirs proportionnés à tous les âges & à tous les caracteres, depuis le hochet juſqu'à la ſphere, depuis les châteaux de cartes juſqu'aux diſſections anatomiques, depuis les marionnettes juſqu'à la tragédie. » Les „ hommes, dit-il, ne ſe font jamais mieux „ connoître, que dans le choix de leurs „ amuſemens. Quand nous voyons un „ enfant mépriſer les toupies, les ſabots, „ les volans & autres fadaiſes, dont la plu- „ part s'occupent avec tant de plaiſir, pour „ s'appliquer à la lecture ou aux exercices „ des hommes faits, nous en concevons „ une haute idée. De même ſi nous voyons „ un homme parvenu à un certain âge s'a- „ muſer aux jeux de l'enfance, nous „ ne pouvons que le mépriſer. «

ADAMS loua beaucoup les réflexions du médecin, & ajouta que rien ne le ſurprenoit tant que de voir dans des auteurs dignes de foi, que *Scipion*, *Lélius*, & pluſieurs autres grands hommes, perdoient des heures entieres dans des amuſemens puérils. » J'ai chez moi, reprit le docteur, un „ manuſcrit grec, qui parle des divertiſſe- „ mens de *Socrate*. " Que je vous ſerois obligé, s'écria ADAMS, ſi vous aviez la

Digitized by Google

bonté de me le prêter! „ Je vous l'enverrai, reprit le médecin ; je crois même que je me rappelle un passe-tems qui étoit de l'invention de ce sage philosophe, & qu'il aimoit plus qu'aucun autre. Il faisoit élever un trône, où étoient un roi & une reine avec leurs gardes & leur cour autour d'eux. Alors on introduisoit un ambassadeur : c'étoit le rôle de *Socrate* lui-même. Quand on l'avoit conduit aux piés du roi, il lui faisoit une harangue, remplie de beaux sentimens de vertu & de morale. Dès qu'il avoit fini, on le plaçoit sur le trône entre le roi & la reine, qui lui faisoient des présens dignes de la majesté royale. Voilà, je crois, le principal rôle. Peut-être ai-je oublié quelques bagatelles, car il y a bien du tems que je l'ai lu. „ Ce divertissement, dit ADAMS, étoit digne de ce célebre philosophe. Je voudrois que les grands de nos jours eussent quelque chose de semblable, pour leur tenir lieu de cartes & de dés, & de cent autres puérilités qui consument leur tems. La morale chrétienne, ajouta-t-il, fournit pour ces harangues une matiere bien plus sublime, qu'aucune de celles dont *Socrate* eût pu faire choix. «

Mylord se récria sur la justesse de cette remarque, & dit qu'il vouloit se donner ce plaisir la même soirée. Le docteur lui représenta qu'il n'y avoit aucun d'entr'eux, qui fût capable de faire une harangue sur

Digitized by Google

le champ. » Ainſi, dit-il, on ne peut faire „ la cérémonie qu'après que quelqu'un en „ aura compoſé & appris une par cœur; à „ moins, continua-t-il, que M. le miniſtre „ n'ait quelque ſermon ſur lui. En avez-„ vous monſieur? Oui, j'en ai un, répon-„ dit le bon ADAMS; je ne voyage jamais „ ſans cela, crainte d'accident. " Le docteur qui jouoit ſon rôle d'un ſérieux capable de tromper un homme bien plus habile, l'engagea aiſément à faire l'ambaſſadeur. ADAMS ne pouvoit rien refuſer à ſon digne ami, car c'étoit ainſi qu'il nommoit le docteur. Ainſi Mylord ordonna que le trône fût élevé; & à la fin de leur ſeconde bouteille, on vint lui annoncer que tout étoit prêt pour la cérémonie.

Le lecteur ſera peut-être ſurpris de l'habileté des domeſtiques, juſqu'à ce qu'il ſache que le trône n'étoit autre choſe qu'un grand tapis, étendu ſur deux tabourets aſſez éloignés l'un de l'autre, pour qu'une grande cuve d'eau fût placée entre deux, ſans qu'on pût s'en appercevoir. Le roi & la reine, c'eſt-à-dire, Mylord & le capitaine, ſe placerent ſur les tabourets, enſuite le poëte & le docteur conduiſirent l'ambaſſadeur aux piés de leurs majeſtés. Dès que ſon excellence eut lu ſon ſermon juſqu'au bout, on le mena à ſa place, où il ne fut aſſis qu'un inſtant. Car le roi & la reine ſe leverent auſſitôt, & le tapis n'étant ſoutenu

Digitized by Google

que par leur poids ; s'enfonça dès qu'ils furent levés, & plongea M. l'ambaſſadeur dans l'eau juſqu'au cou. Le capitaine s'échappa heureuſement. Mais le Mylord ayant deſcendu trop lentement, ADAMS l'empoigna & le tira dans la cuve ; ce qui réjouït beaucoup les ſpectateurs, ſans qu'ils oſaſſent le témoigner. Quand il eut tourné & retourné Mylord tant qu'il voulut dans l'eau, il ſortit de ſon bain, dans l'intention d'en faire autant au docteur. Mais il s'étoit prudemment eſquivé.

ADAMS ne perdit point de tems ; il prit ſon bâton, & alla retrouver ſes compagnons de voyage. Enſuite il déclara qu'il ne demeureroit pas plus longtems dans une maiſon comme celle-là, & partit ſans prendre congé de Mylord, dont il s'étoit vengé au-delà de ſes ſouhaits ; parce que ce ſeigneur ayant négligé de ſe faire ſécher, eut un gros rhume qui penſa lui couter la vie.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

Entretien de M. ADAMS *avec un prêtre Romain, sur la vanité des richesses.*

ADAMS & JOSEPH, outrés de colere de ce qui étoit arrivé dans ce château, en sortirent la massue à la main, & emmenerent *Fanny* avec eux, malgré les menaces & les prieres des domestiques, qui mirent tout, hors la force, en usage pour les retenir. Nos voyageurs marcherent très-vite, non dans l'appréhension d'être poursuivis, mais pour réchauffer M. ADAMS, & de peur qu'il ne s'enrhumât. Mylord, qui avoit bien instruit ses laquais sur ce qu'il souhaitoit d'eux à l'égard de *Fanny*, n'avoit aucune crainte qu'elle pût lui échapper. Ayant donc appris que l'oiseau s'étoit envolé de sa cage, il s'emporta jusqu'à la fureur, & fit prendre différens chemins à ses gens pour la suivre & la ramener, leur déclarant que s'ils ne le faisoient, il leur défendoit de reparoître devant lui. Le poëte, le comédien & le capitaine promirent & entreprirent de la retrouver. Le médecin & le maître à danser resterent auprès de Mylord.

La nuit étoit extraordinairement noire, quand nos voyageurs s'étoient mis en che-

Digitized by Google

min. Cependant ils marcherent si bien, qu'en peu d'heures ils arriverent à une hôtellerie, éloignée de sept milles du château, où ils résolurent de passer la nuit. Cette maison, qu'on auroit pu appeler un cabaret borgne, si l'enseigne ne l'avoit annoncée hôtellerie, ne fournissoit rien que du pain, du fromage & de la biere; dont ils firent cependant un fort bon repas, car la faim est un cuisinier *François*.

Ce repas frugal étant fini, Mr. ADAMS déclara que cette nourriture simple lui avoit fait plus de bien, que le superbe diner du château de mylord. Ensuite il fit voir la folie du genre humain, qui sacrifie jusqu'à l'espérance du bonheur éternel à la folle ambition de s'enrichir, tandis que si peu de chose est nécessaire à l'homme pour le sustenter & le vêtir. „ Vous avez raison, Monsieur, répondit un homme qui étoit auprès du feu, & qui étoit voyageur aussi-bien qu'ADAMS. Je suis étonné aussi-bien que vous, de voir le genre-humain si attaché à l'argent; puisque chaque jour l'expérience nous fait voir que les richesses ne peuvent nous procurer de satisfaction. Que peuvent-elles nous donner qui soit vraiment désirable? Peuvent-elles rendre la difformité aimable, donner de la force au foible, ou de la santé au malade? Si les richesses avoient ce pouvoir, on ne verroit pas tant de visages laids, ni tant d'hom-

Digitized by Google

de ſes mauvais ſoupçons, qu'il lui dit être indignes d'un Chrétien. Enſuite, ſans penſer à la perte qu'il avoit faite, & ſans conſidérer l'embarras où il ſe trouveroit lui-même le lendemain, il ſe coucha dans un mauvais lit, comme ſes compagnons avoient fait quelques heures auparavant. Cependant la laſſitude & la ſanté les firent mieux dormir, que bien d'autres ſur le duvet & entre des rideaux de velours.

CHAPITRE IX.

Qui contient des Aventures ſanglantes.

LE point du jour approchoit, quand le ſouvenir de ſa chere *Fanny* réveilla JOSEPH. Tandis qu'il y rêvoit avec plaiſir, on vint frapper à la porte du cabaret. Il ſe leva & ouvrit ſa fenêtre pour demander qui c'étoit. Les perſonnes qui étoient en-bas, lui demanderent à leur tour s'il n'y avoit point d'étrangers dans la maiſon. Un autre de la bande ajouta à cette queſtion, en s'informant s'il n'avoit point vu une jeune fille accompagnée de deux hommes. JOSEPH ne reconnut point la voix de ceux qui lui parloient. Cependant il commença à ſoupçonner que c'étoit à *Fanny* qu'on en vouloit, parce qu'un des domeſtiques du château lui

Digitized by Google

en avoit assez dit pour le faire tenir sur ses gardes. Ainsi il répondit que non. Un des valets qui connoissoit l'hôte, l'appela par son nom, & lui fit la même question, à laquelle celui-ci répondit, Oui. » Hà hà, » dit le valet, nous les tenons donc: allons, » Mr. l'hôte, ouvrez-nous la porte. "

Fanny, qui s'étoit aussi réveillée, entendant ce qui se disoit, s'habilla à la hâte, & s'en fut joindre JOSEPH, comme il achevoit sa toilette. Il l'embrassa tendrement, en la priant de ne rien craindre, puisqu'il étoit résolu de mourir en la défendant. ,, Est-ce-là » le moyen, dit-elle, de me rassurer, que » de me dire que vous allez m'exposer à » perdre ce que j'ai de plus cher au mon- » de ? " JOSEPH lui baisa respectueusement la main, en lui disant que la circonstance lui étoit bien favorable, puisqu'elle lui avoit attiré de sa part une déclaration, dont jusques-là elle n'avoit pas daigné l'honorer. En même tems il éveilla Mr. ADAMS, qui dormoit toujours malgré le bruit. Mais dès qu'il fut instruit du danger qui les menaçoit, sans faire attention que *Fanny* étoit dans la chambre, il sauta en bas du lit, & força cette modeste fille à tourner le dos.

Le ministre étant vêtu entierement, à l'exception de ses culottes qu'il oublia de mettre, & dont le défaut se trouvoit réparé par la longueur de ses vêtemens, il aida JOSEPH à baricader la porte, où nous les

Digitized by Google

laiſſerons en ſentinelle pour voir ce qu'on faiſoit en bas. La porte étant ouverte, le Capitaine, le Poëte, & le comédien, ſuivis de trois des laquais de Mylord, entrerent dans la maiſon, où ils dirent à l'hôte que deux hommes avoient enlevé une fille du château, & lui demanderent où elle étoit couchée. L'hôte qui les crut ſur leur parole, les mena juſqu'à la porte de la chambre où *Fanny* avoit paſſé la nuit, & les y laiſſa. Le Capitaine & le poëte diſputerent à qui entreroit le premier : le plus alerte l'emporta : ce fut le poëte, qui chercha ſous le lit, dans les armoires, & juſques dans la cheminée, mais inutilement. Ils s'informerent où les hommes étoient couchés, & s'approcherent de la porte. Alors JOSEPH leur cria de ſe retirer, ou qu'il caſſeroit la tête à celui qui ſeroit aſſez hardi pour les inſulter. Le capitaine demanda tout bas à l'hôte, s'ils avoient des armes à feu. Celui-ci dit qu'il ne le croyoit pas, & que même il étoit preſque aſſuré du contraire ; parce qu'il les avoit entendus s'entredemander, quel parti il faudroit prendre ſi on les attaquoit : à quoi ils avoient répondu qu'ils ſe défendroient avec leur maſſue, & que Dieu favoriſeroit la bonne cauſe. Cette réponſe ayant ſatisfait le capitaine, il s'avança vers la porte, en diſant qu'il aimoit l'odeur de la poudre, & qu'il ſe ſoucioit très-peu qu'ils euſſent des armes ou non. Pour le Poëte, il deſcen-

Digitized by Google

dit l'eſcalier, déclarant qu'il étoit fait pour chanter les Héros, & non pour marcher ſur leurs traces.

Le capitaine, à l'aide des laquais, eut bientôt enfoncé la porte, & trouvé l'ennemi rangé en bataille. Il dit très-poliment à Mr. ADAMS, que ſi lui & ſa compagnie vouloient s'en retourner de bon gré au château, il n'y avoit point de faveur qui ne leur fût accordée; mais que s'ils refuſoient les offres de Mylord, il avoit ordre de ramener la jeune fille de vive force; parce qu'à ſon air, on avoit tout lieu de croire que c'étoit quelque jeune Demoiſelle, qu'ils venoient d'enlever à ſes parens; qu'on voyoit bien d'ailleurs à ſes manieres, qu'elle étoit d'un bien au deſſus du leur. *Fanny* proteſta avec un torrent de larmes, qu'elle n'étoit qu'une infortunée orpheline ſans aucuns parens dans le Monde, & elle le ſupplia très-humblement de ne point attaquer ſes amis, qui étoient réſolus, lui dit-elle, de périr plutôt que de l'abandonner. Mr. ADAMS, dans des termes qui valoient des ſermens, confirma tout ce qu'elle venoit de dire. Le capitaine répliqua qu'il n'avoit point de tems à perdre; & que les malheurs qui pourroient leur arriver, ne viendroient que de leur entêtement.

Auſſi-tôt, ſans perdre de tems, il eſſaya de paſſer derriere le Miniſtre, pour ſe ſaiſir de *Fanny*. Celui-ci, en voulant l'en empê-

Digitized by Google

cher, reçut un coup d'un des laquais, qu'il rendit au Capitaine, sans se mettre en peine d'où il étoit venu; & il l'adressa si bien dans l'estomac du guerrier, qu'il recula, en chancelant, jusqu'à la muraille. Celui-ci faisant réflexion qu'une récidive pourroit devenir sérieuse, tira son couteau de chasse, s'approcha d'ADAMS, & s'apprêta à lui porter un coup. Mais JOSEPH dans l'instant lui déchargea un pot de grez sur la tête avec tout ce qui étoit dedans; le couteau de chasse lui tomba de la main, & il mesura la terre en se prosternant aux piés de son vainqueur, tandis que son sang, mêlé de la liqueur dont le pot étoit rempli, distilloit tout le long de son visage & de ses habits. ADAMS avoit eu sa part du pot de chambre; & pour l'achever, un des laquais lui avoit frotté la barbe avec un linge qui trempoit dans une cuve d'eau où l'on avoit mêlé de la suie de cheminée; dans l'intention de l'aveugler, & de le mettre par ce moyen hors d'état de se défendre. Mais le brave ministre lui riposta d'un coup de poing au travers du visage, & le coucha à ses pieds.

Jusqu'alors la fortune sembloit se déclarer pour nos voyageurs. Mais tout d'un coup, selon ses caprices ordinaires, elle changea de parti. L'hôte vint, & s'élançant dans la mêlée, il donna de sa tête dans la poitrine de JOSEPH, & le fit chanceler. Celui-ci se remit à l'instant, & releva si rudement le

Digitized by Google

menton du cabaretier, qu'il le mit à deux doigts d'une culbute. Il alloit redoubler, quand un grand coquin de laquais lui appliqua un coup de maſſue ſur le derriere de la tête avec tant de violence, qu'il l'étendit par terre ſans connoiſſance.

Fanny faiſoit retentir la maiſon de ſes cris, & ADAMS s'avançoit au ſecours : mais l'hôte & les trois laquais ſe jetterent ſur lui. Alors la bravoure ſuccomba ſous la multitude. ADAMS fut accablé, mais non vaincu. Si *Don-Quichotte* l'eut vu dans l'état où il étoit tout barbouillé de noir, ſe mettre ainſi contre quatre ennemis comme un autre *Alcide*, il l'eût pris pour un *More* enchanté.

Mais voici la ſcene tragique. Le capitaine s'étoit relevé, voyant JOSEPH étendu par terre, & ADAMS priſonnier. Il ſe ſaiſit de *Fanny*, qu'il traîna hors de la chambre, à l'aide du poëte & du comédien ; car ces deux meſſieurs ayant appris que leur parti triomphoit, avoient remonté à la chambre. La pauvre fille fit des lamentations capables d'adoucir les ſcélérats les plus endurcis, quand elle vit qu'on vouloit la ſéparer de JOSEPH. Mais ſes larmes & ſes prieres furent inutiles. Elle fut attachée ſur le cheval du comédien, que le capitaine monté ſur le ſien mena par la bride, entraînant cette belle infortunée, malgré tout ce qu'elle put dire pour l'attendrir. A peine même l'écoutoit-ant il étoit préoccupé du degré de faveur

dont il alloit jouïr, après avoir rendu un ſervice ſi important à ſon patron.

Les domeſtiques eurent ordre de bien lier ADAMS & JOSEPH, afin que mylord n'en fût point importuné pendant l'entretien qu'il devoit avoir avec *Fanny;* deſorte que par les conſeils du comédien, ils attacherent l'un & l'autre dos à dos à une colonne de lit, & prierent l'hôte de ne point les délier juſqu'à nouvel ordre, enſuite ils prirent le chemin du chateau.

CHAPITRE X.

Dialogue entre le poëte & le comédien.

AVANT de procéder au dénouement de la tragédie, nous oublierons un peu ADAMS & JOSEPH, à l'imitation des poëtes lyrico-dramatiques de notre ſiecle, qui, au milieu d'une piece interrompent une action ſérieuſe, & quelquefois intéreſſante, par un excellent ouvrage d'eſprit, que le vulgaire appelle ballet. On le repréſente en danſant, & non en chantant, parce que les perſonnes qui le font valoir, ont pour la plupart la faculté de leur entendement ſituée dans leurs talons, comme d'excellens joueurs d'inſtrumens l'ont dans leurs doigts, & ainſi de pluſieurs autres fameux artiſtes, & même

Digitized by Google

des perſonnes qui n'ont aucun talent. Car la nature n'a donné des têtes à certaines gens, que pour la bonne grace du corps, & ſeulement pour pouvoir porter un chapeau.

Le poëte & le comédien avoient commencé leur entretien pendant que les autres ſe battoient. Le premier continua de la ſorte, quand le combat fut fini. " Comme je vous l'ai fait remarquer tout à l'heure, dit-il, la raiſon pour laquelle vous avez ſi peu de bonnes pieces, eſt évidente. Vous n'encouragez point les auteurs. Ces meſſieurs ne veulent plus écrire. Non, Monſieur, ils n'écriront point, vous dis-je, ſans eſpérance de profit & de réputation : l'un & l'autre ſont les objets de leur ambition. Les ouvrages de théâtre ſont comme des arbres : ils ne peuvent ni croître ni s'embellir ſans nourriture, mais ils s'élevent & fleuriſſent dans une terre graſſe. Les muſes, ainſi que des vignes, ont beſoin d'être cultivées. La cour & la ville ne ſavent ce qu'ils veulent ; on y aime mieux *Arlequin* que *Radamiſte*, & l'opera comique l'emporte ſur les théâtres ſérieux. On a perdu abſolument le diſcernement du noble & du ſublime. A dire le vrai, je crois que les acteurs ſont en partie cauſe de cette dépravation du goût, car ils ſont aujourd'hui exécrables. Un homme a beau écrire comme un ange, ces miſérables n'entendent rien à

Digitized by Google

leurs rôles, n'ont aucun talent, & défigurent toutes les pieces. La nature ne leur a donné ni voix, ni figure, ni esprit; & ils ont l'audace de vouloir plaire.

Doucement, dit le comédien à son tour. Je vous assure, Monsieur, que les acteurs sont assez bons pour les auteurs d'à présent. Ils approchent même beaucoup plus de la perfection de leur art. Je serois aujourd'hui moins surpris de voir un *Betterton* ou un *Booth* sur le théâtre, que de voir un *Shakespéar* ou un *Otway*. Je pourrois donc vous rétorquer votre argument, & vous dire que la raison pour laquelle les auteurs sont mépriſés, c'est parce que leurs pieces ne valent rien.

Je ne dis pas le contraire, reprit le poëte, mais je suis surpris de vous voir prendre l'affirmative avec tant de chaleur. Vous ne pouvez pas vous croire intéressé dans notre dispute. Je crois que vous rendez trop de justice à mon discernement, pour vous imaginer que c'est à vous que j'en veux. Non, Monsieur, si nous avions six acteurs qui eussent le bonheur de vous ressembler, ils égaleroient les *Bettertons* & les *Sand-Fords* du dernier siecle. Car, sans flatterie, s'ils revenoient encor sur le théâtre, ils ne pourroient jamais jouer mieux leurs rôles que vous avez fait les vôtres. C'est un fait qu'on ne peut nier, & je l'ai entendu dire à toutes les personnes capables d'en juger sai-

Digitized by Google

nement. Vous me pardonnerez, si je vous en fais mon compliment. En effet, il est certain que pour les derniers rôles que je vous ai vu jouer, chacun l'emportoit sur le précédent, c'étoient de nouvelles perfections chaque fois. Enfin vous avez surpassé mon attente, & porté votre génie au-delà de ce que je croyois possible.

Vous êtes aussi fort peu intéressé, Monsieur, dans ce que j'ai dit de nos auteurs dramatiques, répondit le comédien. Il y a dans votre piece des vers pompeux, hardis, inimitables, & dignes, je ne dis pas seulement du cothurne, mais de la trompette épique. *Shakespéar* lui-même n'a rien fait de mieux. Une rare délicatesse de sentiment, une diction toujours pure, & des expressions d'une noblesse à laquelle nos messieurs n'ont pas rendu justice. A dire le vrai, ils sont si mauvais comédiens, si ignorans, si grossiers, si sots dans leurs jugemens, que je plains un auteur qui se trouve présent au massacre de sa piece par de tels bourreaux.

Cela n'arrive que rarement, répliqua le poëte; puisque le plus souvent les pieces de théâtre ne sont que des avortons, qui ne peuvent vivre. Nos comédies sont des rapsodies sans esprit, sans sel, sans liaison, sans conduite; des jeux de mots, de l'insipide métaphysique, de fades plaisanteries, ou bien un galimathias où le bon-sens est ridiculement

Digitized by Google

ridiculement sacrifié à de prétendus bons-mots. Que je plains un acteur obligé d'étudier son rôle dans de pareilles comédies. Par rapport aux tragédies, ce sont des pensées guindées & obscures, une action sans vraisemblance, sans conduite, sans mœurs. Avec une versification pompeuse & quelques situations bizarres, on croit être un *Sophocle*.

Si les vers sont obscurs dans le manuscrit, ils le sont bien plus dans la bouche de l'acteur, reprit le comédien. J'en connois à peine un seul qui sache parler distinctement. Comment voulez-vous qu'ils sachent ajuster les gestes & la voix au sujet qu'ils sont chargés de faire valoir? Celui-ci en parlant à une reine, se tient dans l'attitude d'un homme qui fait des armes. Celui-là n'a d'autre talent, que de savoir ouvrir de grands bras, avec un petit corps & une face de singe. Cet autre, avec une mine ignoble & une taille grosse & courte, croit se rédimer par ses poûmons, & effacer son camarade à voix grasse & pâteuse. Le diable m'emporte, si le public n'est encore mieux servi par les auteurs que par les acteurs! Cependant je veux ménager mes confreres.

Vous êtes plus généreux que juste, répondit l'auteur: je n'aime point à parler mal des ouvrages de qui que ce soit: mais de bonne-foi, dites-moi ce que *Betterton*

Digitized by Google

ou *Booth* eussent fait d'un galimathias tel que celui de *la Mariane de Fenton*, du *Philotas de Browde*, ou de l'*Eurydice de Mallet*; enfin de tous les hurlemens insipides, que votre poëte, (comment l'appelez-vous, *Lillo* ou *Dillo*) a donnés au public sous le titre de tragédies?

Fort bien, interrompit le comédien. Mais que pensez-vous de deux drôles, comme *Quin & Délane*, ou de ce maître-fou, de ce grimacier *Cibber* le fils, de ce vilain animal de *Macklin*, ou de la bégueule *Mademoiselle Clive*? Que deviendroient dans la bouche de ces maussades acteurs les *Shakespéars*, & *Otways*, & les *Lées*? Quelle grace ces gens-là peuvent-ils, je ne dis pas prêter, mais conserver à un ouvrage dramatique? Je voudrois bien leur entendre déclamer des vers harmonieux de *Lée*.

Attendez, attendez, s'écria le poëte: répétez de grace les vers tendres qui sont dans le troisieme acte de ma piece, ces vers admirables qui vous ont fait tant d'honneur. Je le ferois volontiers, répondit le comédien, si je ne les avois pas oubliés. A dire la vérité, reprit l'auteur, vous n'avez pas été parfait dans cette piece. Si vous aviez bien su votre rôle, on vous auroit applaudi plus qu'on n'a jamais fait aucun acteur. J'étois bien mortifié de vous voir manquer un applaudissement unanime. Si je m'en souviens bien, répartit le comédien, ce

Digitized by Google

fut l'endroit le plus ſiflé de votre piece. Ce fut votre maniere de jouer qui fut ſiflée, dit le poëte. Ma façon de jouer, interrompit l'autre ! J'ai tort, reprit l'auteur, car vous n'avez point joué. Au lieu de jouer vous récitiez votre leçon, ainſi vous ne fûtes ſiflé que par rapport à votre mémoire.

Ou je me trompe, répondit le comédien, ou ce furent les coups de ſifflet qui me firent manquer. Tous les ſpectateurs convinrent que je vous avois rendu comme je le devois. Ne dites point que ce fut par ma faute que votre piece tomba. Je ne ſais pas ce que vous voulez dire avec votre chûte, repliqua le poëte. Vous ſavez bien, dit le comédien, qu'on n'a joué votre piece qu'une fois. Le parterre, répondit l'auteur, étoit prévenu contre moi : les miſérables qui le compoſent, m'étrangleroient volontiers; ce ne ſont que des tailleurs. Pourquoi les tailleurs vous en voudroient-ils, demanda le comédien ? il me paroît que vous n'avez jamais eu beaucoup de commerce avec eux „.

Le poëte, dont la bile étoit échauffée, alloit répondre vivement, quand la ſcene fut interrompue par un accident. Si le lecteur eſt preſſé d'en apprendre les circonſtances, il n'a qu'à ſauter le chapitre ſuivant, qui n'eſt que le contraſte de celui-ci. Cependant il contient les matieres les plus grâves

Digitized by Google

& les plus importantes du livre, étant composé d'un dialogue entre M. ADAMS & JOSEPH.

CHAPITRE XI.

Mr. ADAMS exhorte JOSEPH à supporter patiemment son affliction.

DÈS que JOSEPH fut revenu à lui, & qu'il fut assuré de l'enlèvement de sa chere *Fanny*, il se mit à pousser des gémissemens capables d'attendrir le cœur le plus farouche. JOSEPH, en prononçant ces mots, « Ah, ma chere *Fanny*, je ne te rever- » rai jamais ! » ne put s'empêcher de verser des larmes : enfin son désespoir étoit si grand, que nous essayerions vainement de l'exprimer.

Après bien des gémissemens & des soupirs, ADAMS lui parla de la sorte. « Je ne » blâme pas, mon cher enfant, ces premiers » mouvemens de votre passion. Quand des » malheurs inattendus nous surprennent, » il faut avoir plus de science que vous » n'en avez pour les supporter avec cons- » tance. Mais c'est le devoir d'un chrétien » d'appeler sa raison au secours le plutôt » qu'il lui est possible, afin qu'elle l'arme » de patience & de résignation. Consolez-

Digitized by Google

» vous, mon cher fils, consolez-vous. » Je conviens que vous avez perdu la » plus belle, la plus vertueuse, & la plus » aimable des filles, qui vous aimoit tendrement, & avec qui vous vous étiez » promis de couler d'heureux jours dans » la vertu & dans l'innocence. Vous espériez voir naître d'elle de petits amours, » qui auroient été la joie de votre jeunesse, & votre support dans un âge » avancé. Vous l'avez perdue; & ce qui » est encore plus affreux, vous savez » qu'elle court risque de devenir la victime de l'impudicité & de la violence. » Ces idées sont à la vérité le comble des » horreurs.

» Je perds toute patience s'écria douloureusement JOSEPH. Que n'ai-je la liberté » de faire agir mes mains, pour m'arracher » les yeux & me déchirer moi-même? Si » vous souhaitez d'en faire un si mauvais » usage, reprit M. ADAMS, je suis bien-» aise que vous en soyiez privé. J'ai mis » votre malheur dans tout son jour. Mais il » faut appeler la religion à votre aide. Souvenez-vous que tout ce qui se fait dans » le monde, arrive par la permission de la » providence. Un chrétien doit s'y soumettre sans murmure. Nous ne nous sommes » point fait nous-mêmes. L'Etre éternel » qui nous a créés, veille sur nous, & nous » conduit, sans que nous soyons en droit de

Digitized by Google

» nous plaindre des afflictions qu'il nous » envoie. Une autre raiſon qui doit nous » empêcher de nous affliger, eſt notre igno- » rance en ce qui regarde l'avenir. Que ſa- » vons-nous ſi ce qui nous paroît un mal, » ne nous conduit point à un bien? J'aurois » dû vous faire remarquer que notre igno- » rance va juſqu'à l'aveuglement. Ne ſachant » point à quoi un événement doit nous con- » duire, nous ne pouvons ſavoir de quelle » ſource il provient. Vous êtes homme, par » conſéquent pécheur; ceci eſt peut-être le » châtiment de vos péchés. En ce cas c'eſt » un bonheur, & le plus grand de tous les » biens, puiſque par-là le ciel eſt appaiſé; » car la colere céleſte ne peut nous pour- » ſuivre vainement. D'ailleurs l'impuiſſance » de nous relever de nos malheurs par nous- » mêmes, doit nous convaincre de l'abſur- » dité de nos emportemens. A qui réſiſtons- » nous? De qui eſt-ce que nous nous plai- » gnons? C'eſt de celui dont nous ne pou- » vons éviter les coups? Il n'eſt point de » cuiraſſe aſſez forte pour nous en garantir » ni d'antre aſſez profond pour nous cacher » à ſa juſtice. L'unique reſſource de l'homme » eſt dans ſa ſoumiſſion.

» Ah! Monſieur, interrompit JOSEPH, » tout ce que vous dites-là eſt vrai & bien » beau; & je vous écouterois juſqu'au ſoir » avec plaiſir, ſi je n'avois pas mon cœur » pénétré de douleur. C'eſt juſtement, repris

Digitized by Google

» ADAMS, ce qui doit vous engager à m'é-
» couter. Refuseriez-vous le secours d'un
» médecin dans une maladie, sous prétexte
» de vouloir bien vous mettre entre ses
» mains quand la santé vous seroit revenue?
» Les consolations doivent être administrées
» aux affligés, & non à ceux qui sont dans la
» joie.

» Mais vous ne m'avez rien dit de conso-
» lant encore, répliqua JOSEPH. Et qu'ai-
» je donc fait, interrompit le ministre? N'est-
» ce pas pour vous consoler, que je viens
» de vous instruire de votre devoir? Qu'ai-
» je à faire de toutes ces belles leçons,
» interrompit JOSEPH? Si vous voulez me
» consoler, dites-moi que ma chere *Fanny*
» me sera rendue..... Cela pourroit arri-
» ver, répondit froidement ADAMS, mais
» je ne puis vous en assurer. Il faut attendre
» la fin de tout ceci avec une soumission par-
» faite. Si elle vous est rendue, il faut la
» recevoir comme un présent du ciel, &
» remercier celui qui vous la rend, & qui a
» protégé son innocence. Si elle est perdue,
» il faut vous en consoler, & vous soumet-
» tre aux décrets de la providence, en lui
» rendant graces, même de ses châtimens.
» Si vous êtes sage & prudent, mon cher
» JOSEPH, vous attendrez, avec une parfaite
» conformité à la volonté du Seigneur, la
» fin de tout ce qui vient d'arriver. Soyez
» persuadé que les malheurs qui accablent

Digitized by Google

» les juſtes, quelque grands qu'ils ſoient, » ne ſont que des chemins ſecrets, par leſ- » quels l'Etre ſuprême les conduit à un bon- » heur parfait. C'eſt notre devoir, c'eſt » notre intérêt qui nous invite à la modé- » ration dans les grandes tribulations: & ſi » nous refuſons de nous ſoumettre, nous » devenons indignes d'être comptés pour » chrétiens, même pour hommes raiſon- » nables ».

Il prononça ces derniers mots d'un ton ſi ſévere & ſi véhément, que JOSEPH en fut effrayé. « Ne vous fâchez point, Monſieur, » dit-il; vous vous trompez, ſi vous croyez » que je veuille diſputer contre vous; je ſais » que c'eſt mon devoir de faire tout ce que » vous dites. Et à quoi vous ſert-il d'être » inſtruit de votre devoir, reprit le miniſtre, » ſi vous ne le pratiquez pas? Vos connoiſ- » ſances agravent votre crime. Ah! JOSEPH, » je vous croyois plus docile ». JOSEPH, lui répondit qu'il l'entendoit mal. « Vous » croyez, Monſieur, lui dit-il, que je m'ef- » force de nourrir mon chagrin; mais ſur » mon ame, je vous jure que non ». ADAMS le réprimanda pour avoir juré, & puis continua ſon ſermon ſur le chagrin. « Tous les » ſages, dit-il, tous les philoſophes, même » parmi les payens, ont écrit contre ces » foibleſſes, comme indignes de l'homme ». Il cita pluſieurs auteurs tant ſacrés que profanes, particuliérement *Séneque*: il cita auſſi

Digitized by Google

le livre de la *Conſolation*, qui, quoiqu'il ne ſoit pas de *Cicéron*, valoit ſelon lui preſqu'autant que tous les ouvrages de ce grand orateur. Il conclut en exhortant JOSEPH à modérer ſon chagrin, crainte d'offenſer l'Etre ſuprême, ſeul capable de lui rendre ſa *Fanny*.

Cette raiſon, ou plutôt l'imagination que le retour de *Fanny* étoit une choſe poſſible, fit plus d'effet ſur JOSEPH que toute la rhétorique du miniſtre, & calma pour un inſtant ſe douleur. Mais lorſqu'il faiſoit réflexion ſur les dangers auxquels elle étoit expoſée, ſon accès recommençoit, ſans qu'il fût au pouvoir d'ADAMS de le modérer, quoiqu'il fît des efforts dont *Socrate* lui-même ſe ſeroit applaudi. Les ſanglots & les gémiſſemens recommencerent de nouveau, tant de la part du miniſtre que de JOSEPH. A la fin ce dernier s'écria;

(*) Si l'homme à des malheurs eſt expoſé ſans ceſſe
Il doit, en les ſentant, les ſouffrir ſans foibleſſe.

« Quel galimathias eſt-ce-là, demanda » ADAMS? Je l'ai retenu d'une tragédie que » j'ai vu jouer, répondit JOSEPH. Fi, s'écria » le miniſtre, ces pieces de théâtre n'appren» nent que du paganiſme; je n'ai jamais cru

(*) Ces deux vers rendent le ſens de ceux de l'Original.

Digitized by Google

» qu'un chrétien pût lire d'autres pieces de » théâtre que *Caton*, & l'*Andrienne* qu'on » a renouvellée de *Térence*. Il faut avouer » qu'il y a dans cette derniere, des maximes » auſſi ſaines que dans des ſermons. » Il faut les laiſſer ici, pour courir après l'objet des douleurs de JOSEPH.

CHAPITRE XII.

Autres avantures qui ſurprendront le lecteur.

LE capitaine, qui avoit enlevé *Fanny* de ſi grand matin, ſe hâtoit de la conduire au château. Non content de mépriſer ſes prieres & ſes larmes durant le chemin, il l'inſultoit encore par des propos inſolens, qu'elle entendoit à peine, parce que c'étoit pour la premiere fois que ſes oreilles étoient ſouillées de pareils diſcours. Cependant il changea de ton, & ſe mit à la flater, en lui étalant la gloire & l'abondance dont elle alloit jouïr chez un Seigneur qui avoit la volonté & le pouvoir de la rendre heureuſe. « Dans peu, » lui dit-il, vous me regarderez comme le » meilleur de vos amis, puiſque je ſuis l'inſ- » trument dont la fortune ſe ſert pour vous » élever au comble de la félicité. Allons, » ajouta-t-il, ſoyez ſage, & mépriſez ce » miſérable à qui vous alliez vous ſacrifier,

Digitized by Google

» si je n'étois venu vous arracher de ses » mains; c'est votre ignorance qui vous a » fait faire un choix si indigne de vous.

» Je n'ai jamais aimé, répondit-elle, un » homme digne de mépris, ni un misérable. » Vous vous fâchez, Mademoiselle, reprit » le capitaine, de ce que je le traite de » misérable; mais que peut-on dire autre » chose d'un laquais? Je ne vous entens » pas, repliqua-t-elle; celui dont vous me » parlez a été domestique, il est vrai, dans » la maison où je servois moi-même, ainsi » il n'est point indigne de moi. Croyez- » moi, repartit le capitaine, cédez de bonne » grace, vous ne pouvez vous échapper: » la résistance est inutile, & mylord vous » aimera bien plus, si vous vous donnez à » lui, que s'il est obligé de vous y con- » traindre ».

A ces mots, *Fanny* se mit à crier au secours, car il faisoit déjà jour; mais ne voyant personne, elle leva les yeux au ciel, pour implorer l'assistance du souverain protecteur de l'innocence. Le capitaine la menaça de lui fermer la bouche, si elle ne cessoit de crier. Elle fut donc forcée de se taire, & prononça seulement trois ou quatre fois le nom de JOSEPH, en versant un torrent de larmes; mais tout-à-coup la vue d'un cavalier qui venoit vers eux, lui rendit l'usage de la parole. Elle l'appela malgré les menaces du capitaine, & implora

Digitized by Google

ſon ſecours pour la tirer des mains de ſon raviſſeur. L'homme s'arrêta. Mais le capitaine lui dit que c'étoit ſa femme, qu'il venoit d'enlever d'entre les bras de ſon amant pour la ramener chez lui. Le cavalier le crut ſur ſa parole, & lui ſouhaitant un bon voyage, s'éloigna au trot. Quand il fut loin, le capitaine maltraita beaucoup la pauvre *Fanny*, en lui jurant qu'il lui mettroit un baillon dans la bouche pour la punir de ſa déſobéiſſance. Ce qu'il auroit exécuté, s'il n'avoit dans le moment fait la rencontre de deux hommes armés de bons piſtolets, à qui elle demanda encore du ſecours. Le capitaine leur répéta la même hiſtoire, dont il avoit amuſé le premier. « Morbleu qu'elle » eſt jolie ! s'écrie un de ces hommes, le » drole avoit le goût fin ; que n'étois-je à » ſa place ! Son camarade, au lieu de lui » répondre, s'écria à ſon tour. Parbleu je » la connois ! n'êtes-vous pas *Françoiſe* » *Goodwille ?* Oui, oui, c'eſt moi, répon- » dit-elle. Ah ! *Jean*, c'eſt donc vous que » le ciel m'envoie, pour me tirer des mains » de cet infame, qui m'emmene malgré » moi pour me déshonorer. Au nom de » Dieu tirez-moi de ſes mains ». Le capitaine crut l'emporter à force de poûmons ; mais ces hommes étant bien armés, & le caroſſe qu'ils eſcortoient arrivant à propos, il vit à ſon grand regret, que la force & la ruſe lui devenoient inutiles, deſorte qu'il

Digitized by Google

ne pensa plus qu'à se tirer d'affaire. La personne qui étoit dans le carosse, le fit arrêter, & examina le cas d'un air d'autorité. La déposition de *Fanny*, fortifiée du témoignage du laquais dont elle étoit connue, fut écoutée. On se saisit du capitaine, qu'on mena en triomphe, garotté sur son cheval, à la suite du carosse où l'on fit monter *Fanny*. Ce Seigneur d'importance, qui étoit ainsi voituré, n'étoit autre que M. *Pierre Ponce*, intendant de Lady *Booby*, qui devançoit sa maîtresse de quelques milles, & qui, dans le fond de l'ame, après son argent & celui d'autrui, n'aimoit rien tant qu'une jolie fille.

Le carosse arriva à l'hôtellerie, qui étoit située sur leur chemin, dans le tems que le poëte & le comédien s'entretenoient, & que M. ADAMS & JOSEPH disputoient ensemble, liés comme nous les avons laissés. *Fanny* descendit à la porte, & vola plutôt qu'elle ne marcha, jusqu'à la chambre où étoit son cher JOSEPH. Lecteurs, figurez-vous la joie que ressentirent alors ces deux amans; il faut avoir aimé pour le comprendre.

M. *Ponce*, qui avoit appris par *Fanny* que M. ADAMS étoit-là, s'arrêta pour recevoir ses hommages; car celui-ci étant un cagot, ADAMS le révéroit, parce qu'il prenoit le masque pour le visage, & il rendoit à cet hypocrite le respect qu'il croyoit dû au vrai mérite; ce que l'autre attribuoit

Digitized by Google

méchamment à la vénération dont il croyoit le miniſtre pénétré, non pour ſa perſonne, mais pour ſa bourſe: ce qui le rendoit ſi fort ſon ami, qu'une fois qu'ADAMS fut actionné pour une petite dette, il lui prêta cent francs, pour l'empêcher d'aller en priſon, ſans en exiger d'autre ſureté qu'un contrat dans les formes, par lequel le miniſtre lui donnoit hypotheque ſur tous ſes meubles.

Il ſeroit difficile de dépeindre la figure du pauvre ADAMS. Il s'étoit habillé ſi à la hâte, qu'on le trouva ſans bas ni culotte; ſa perruque retournée, la coiffe de dehors étoit attachée ſur ſa tête avec un mouchoir de ſoie rouge. Sa robe déchirée pendoit ſous ſon ſurtout, & on appercevoit quelques lambeaux d'une chemiſe aſſez ſale. Son viſage conſervoit les couleurs que le torchon y avoit empreintes. Cette figure, que *Fanny* venoit de tirer des cordes qui la tenoient captive, en s'offrant aux yeux de Mr. *Pierre Ponce*, dérangea toute ſa gravité; cependant il lui dit de s'aller nettoyer, ne voulant pas lui permettre de lui rendre ſes hommages dans un état ſi indécent.

Le Poëte & le Comédien voyant le Capitaine lié, crurent que la prudence exigeoit d'eux de pourvoir à leur propre conſervation; & une retraite précipitée leur parut le plus ſûr moyen de ſe tirer du péril. Ils monterent tous deux ſur le che-

Digitized by Google

val du Poëte qui leur étoit resté, & partirent avec toute la diligence possible.

L'hôte, qui connoissoit Mr. *Ponce* & les livrées de Lady *Booby*, fut fort surpris de ce changement. Sa femme, qui venoit de se lever, ayant appris toute l'histoire, le consola, en l'appelant bête, animal &c. » Que ne m'as-tu demandé conseil, insensé » que tu es, lui dit-elle. Tu ne cesseras » jamais de faire des sottises, que moi & » mes enfans ne soyions ruinés. "

Quand *Ponce* eut fini de déjeuner de quelques provisions qu'il avoit dans son carosse, & qu'ADAMS se fut ajusté le mieux qu'il lui fut possible, cet homme d'importance commanda que le captif fût conduit à son tribunal; mais les laquais, nation peu vindicative, satisfaits de la vengeance que JOSEPH avoit pris de lui (car il lui avoit donné un coup de bâton) & le croyant suffisamment puni, l'avoient relâché; & il étoit parti en menaçant JOSEPH d'un châtiment dont il ne se mit jamais en peine.

Cependant l'hôtesse se présenta devant Mr. *Ponce*, & après une centaine de révérences, elle s'expliqua en ces termes. » J'espere, Monsieur, que pour l'amour de moi & de mes enfans, votre Grandeur pardonnera à mon mari, qui n'a point d'esprit. S'il devoit payer sa sottise tout seul, je ne le plaindrois pas. Mais je suis

Digitized by Google

une pauvre femme avec trois enfans, qui ne ſont point capables de gagner leur vie. Si le pere va en priſon, il faut que la Paroiſſe nourriſſe les enfans. Ainſi j'eſpere que votre Grandeur pardonnera à mon ſot mari, en ma conſidération. Je répons qu'il l'a fait ſans malice. C'eſt dans le fond un bon homme. J'ai eu trois enfans de lui en moins de trois ans, & il y en a un quatrieme en chemin. » Elle auroit continué encore une heure, ſi *Ponce* n'avoit arrêté le torrent, en lui diſant qu'il n'avoit que faire de ſes excuſes, ni de ſon mari. ADAMS & les autres l'ayant aſſurée que tout étoit pardonné, elle fit une profonde révérence & ſe retira.

Mr. *Ponce* vouloit que *Fanny* reprît ſa place dans ſon caroſſe, mais elle aima mieux monter en croupe derrière JOSEPH, ſur un cheval qu'un laquais de Ladi lui avoit prêté. Mais quand ce fier courſier fut ſorti de l'écurie, on vit avec étonnement que c'étoit celui-là même qu'ADAMS avoit laiſſé à l'hôtellerie, que les laquais reconnurent, & qu'ils avoient ramené par amitié. JOSEPH ne voulut point le monter, tandis que Mr. ADAMS iroit à pié. Mr. ADAMS vouloit aller à pié, & faire monter JOSEPH & *Fanny* à cheval. Mais Mr. *Ponce*, qui déſeſpéroit de pouvoir avoir *Fanny* dans ſon caroſſe, termina le différend, en offrant une place au Miniſtre.

Digitized by Google

Cet honneur fut reçu avec des actions de graces & de grandes révérences de la part d'ADAMS, & en même tems accepté : il déclara néanmoins dans la suite, qu'il n'étoit monté dans le carosse que par complaisance, préférant la lenteur *pédestre* à la promtitude du *véhicule roulant.*

CHAPITRE XIII.

Dialogue entre Mr. ABRAHAM ADAMS *& Mr.* PIERRE PONCE.

LA voiture n'avoit pas roulé bien loin, que Mr. ADAMS fit remarquer à Mr. l'Intendant le beau tems qu'il faisoit. » Oui, répliqua *Ponce*, le tems est beau, & le pays aussi. Je le trouverois tel, répondit le Ministre, si je n'avois pas traversé les dunes depuis peu; il me semble que c'est la plus belle vue qu'il puisse y avoir au Monde. Quel payſage charmant! Je ne me soucie guères d'un payſage, repartit l'Intendant; je n'ai jamais regardé avec plaisir que les terres qui sont à moi. Vous pouvez donc, répartit ADAMS, vous régaler de la vue de plusieurs beaux pays dont vous êtes le propriétaire & le maître. J'ai peu de chose, reprit *Ponce*, mais je m'en contente; je fais beaucoup avec

Digitized by Google

peu. Ah ! mon cher Mr. ADAMS, j'ai bien de la peine à vivre. Les richeſſes, répondit le Miniſtre, ne ſont des bénédictions qu'autant qu'elles ſont accompagnées de la charité, & que celui qui les poſſede, les répand ſur les Pauvres. Votre idée de la Charité & la mienne ſont un peu différentes, répartit l'Intendant. Ce terme, comme on l'entend ordinairement, exprime une qualité qui peut convenir à un Eccléſiaſtique. Mais pour nous autres gens du monde, elle ne nous convient point. Je ne prétens pas non plus inſinuer que tous les Eccléſiaſtiques la poſſedent. Ma définition de la Charité, répondit ADAMS, me la fait regarder comme une diſpoſition généreuſe qui nous porte à ſoulager les Miſérables. Il y a bien quelque choſe dans cette définition qui me plait, répartit *Ponce*. Une diſpoſition, dites-vous ? Oui, vous avez raiſon; la Charité conſiſte en effet dans la diſpoſition plutôt que dans l'action. Mais Mr. ADAMS, qui ſont ces Miſérables que nous devons ſoulager ? Les miſères des hommes ne conſiſtent que dans leur imagination déréglée. Croyez-moi, ce ſeroit plutôt une extravagance, qu'une action louable, ſi l'on ſe mettoit dans la tête de vouloir les ſoulager. Comment, Monſieur, s'écria le Miniſtre, vous voudriez faire paſſer la faim, la ſoif, le froid & la nudité, pour des maux imaginaires, ainſi que

Digitized by Google

cent autres malheurs auxquels les Pauvres ſont expoſés ? » Un homme, à votre avis, répliqua *Ponce*, peut-il ſe plaindre de la diſette, dans un pays où il trouve de bonnes herbes dans chaque prairie ? peut-il ſe plaindre de la ſoif, tandis qu'il eſt environné de fontaines & de rivieres ? Le froid & la nudité ſont encore des maux imaginaires, que le luxe & la coutume ont ſottement réaliſés. Pourquoi un homme a-t-il beſoin d'un habit, plutôt qu'un cheval, ou un autre animal ? Il y a même des Nations entieres qui en ignorent l'uſage. Mais vous qui n'avez aucune expérience du Monde, vous ne ſavez pas toutes ces choſes-là. Pardonnez-moi, Monſieur, répondit ADAMS, j'ai lu que les *Gymnoſophiſtes*. . . . . Laiſſons-là vos pédanteries, interrompit brusquement *Ponce*. Je vous ſoutiens que le plus grand abus qu'il y ait dans nos loix & dans nos mœurs, eſt la proviſion qu'on fait tous les ans pour les Pauvres, ſi nous exceptons celle qui donne ſottement dequoi vivre à une autre claſſe auſſi pernicieuſe, En vérité je ne poſſède pas un pouce de terre qui ne ſoit mis à contribution pour tous ces coquins. Je crois qu'à la fin je ſerai obligé d'aller demander l'aumône moi-même. »

Ponce continua de la ſorte. » Pour vous, Mr. ADAMS, vous êtes peut-être de ceux qui croient que je ſuis tout argent ; car il

Digitized by Google

y a des gens qui s'imaginent que je regorge de richeſſes, & que mon habit eſt doublé d'*Actions* ſur la *Compagnie des Indes*. On ſe trompe bien, je vous en répons. Je ne ſuis point riche, Mr. ADAMS, il s'en faut bien; j'ai bien de la peine à me ſoutenir dans le monde. J'ai fait trop d'acquiſitions. Plût au Ciel que j'euſſe gardé mon argent! mais je ſuis trop porté à le dépenſer; & je crains bien que mon héritier ne trouve mes affaires tout-à-fait dérangées après ma mort. Il aura lieu de ſe plaindre que j'ai trop aimé les terres, & que j'ai eu trop de mépris pour l'argent. Après tout, mon cher Mr. ADAMS, où aurois-je puiſé ces tréſors, à moins que je ne les euſſe volés? A dire le vrai, répondit ADAMS, j'ai toujours penſé comme vous, & j'ai ſouvent été ſurpris de la hardieſſe de ceux qui parlent tant de vos richeſſes, parce que la choſe eſt réellement impoſſible. Car enfin vous n'avez jamais exercé d'autre profeſſion que celle d'Intendant de Maiſons de Seigneurs, & vous m'avez dit vous-même que vos biens étoient des acquiſitions que vous aviez faites. Eſt-il donc croyable que vous ayiez amaſſé des tréſors immenſes?

A combien montent les richeſſes que le Public me donne, demanda *Ponce*? J'ai entendu des gens, répondit ADAMS, aſſurer que vous aviez plus de quarante mille

Digitized by Google

piſtoles." A ces mots *Ponce* fronça les ſourcils: ce qu'ADAMS ayant remarqué il lui dit: „ Monſieur, ſouvenez-vous que ce n'eſt que de l'opinion d'autrui que je vous parle; pour moi, j'ai toujours ſoutenu le contraire, car je ne crois pas que vous en aiez la moitié. Mr. ADAMS, répondit l'Intendant, je ne voudrois pas encore leur vendre mon bien pour le double de la ſomme que vous avez dite; & pour ce qui eſt de votre opinion & de la leur, je m'en moque. Je ne ſuis point pauvre, quoique vous vouliez me faire paſſer pour tel, afin de me rendre mépriſable; car la pauvreté eſt la choſe du monde la plus ridicule & la plus mépriſée. Je connois mes envieux; mais, Dieu merci, je ſuis trop au deſſus d'eux pour les craindre. Il eſt vrai que mon bien eſt en acquets, & que je ne l'ai pas reçu de mes pères comme le Lord *Booby*; mais j'ai vu des héritiers de ces grands noms courir le pays avec des robes ſales & déchirées, & quêter un malheureux Bénéfice pour ſubſiſter: oui, oui, Mr. ADAMS, de vrais gueux, & des figures viles, auſſi baſſes que la vôtre, qu'un homme comme moi ſe garderoit bien de placer à côté de lui dans ſon caroſſe, quoique vous y ſoyiez actuellement, à moins qu'il ne fût doué d'une bonté d'ame pareille à la mienne. Je ne fais non plus de cas de votre caroſſe que d'un fétu, répartit

Digitized by Google

ADAMS, & si j'avois cru que vous eussiez été capable de m'insulter ainsi, j'aurois marché à pié jusqu'au bout du Monde, plutôt que d'y prendre place. Mais, Monsieur, je vais vous débarasser de ma vile figure. " Comme il parloit encore, il ouvrit la portiere & s'élança déhors, sans faire arrêter le caroſſe. Mr. *Ponce* lui jetta son chapeau, qu'il avoit oublié dans sa colere. JOSEPH & *Fanny* s'arrêterent pour l'attendre. Il les eut bientôt rejoints, & dans moins d'une heure ils arriverent tous ensemble au village *Booby*.

Digitized by Google

AVANTURES
DE
JOSEPH ANDREWS.

LIVRE QUATRIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Arrivée de Lady BOOBY *au château de* BOOBY, *& celle des autres voyageurs au village de même nom.*

L'EQUIPAGE où étoit Lady *Booby* arriva à l'entrée du village en même tems que nos voyageurs. La vue de JOSEPH la fit rougir, mais cette rougeur se changea presque dans l'instant même en une pâleur extrême. Elle fut reçue de ses vassaux avec de grandes démonstrations de joie; ces pauvres gens étoient tous charmés de revoir leur dame, qui amenoit à sa suite la paix & l'abondance. Car si la cour est nécessaire à *Londres* pour faire fleurir le commerce, à plus forte raison

Digitized by Google

le seigneur du village est-il nécessaire aux habitans, qui souvent meurent de faim pendant qu'il dépense ses revenus à la ville : ils renaissent dès qu'il revient chez lui, parce qu'il occupe les forts & nourrit les foibles.

L'intérêt pouvoit bien avoir part aux démonstrations de joie que Lady inspira par son heureux retour. Mais celle que les paroissiens firent paroître à la vue d'ADAMS, ne fut point équivoque. Ils s'assemblerent autour de lui, comme des enfans respectueux accourent vers un pere tendre & bienfaisant, en lui faisant mille protestations de leur sincere attachement. Le ministre n'y fut point insensible. Il les caressa tous, les appela ses chers enfans, & les embrassa tendrement, sans oublier les absens dont il s'informa, tandis qu'on voyoit briller dans ses yeux la satisfaction d'une ame qui fait consister sa félicité dans celle de ses inférieurs. JOSEPH & *Fanny* eurent leur tour, chacun s'empressoit pour les embrasser. Enfin, jamais on ne revit trois personnes avec plus d'allégresse ; &, pour leur rendre justice, il faut convenir qu'on ne voit que très-rarement des personnes aussi dignes d'être universellement aimées.

ADAMS amena ses compagnons de voyage chez lui ; où il les obligea d'accepter un petit repas, & où il trouva sa femme & ses enfans en joie & en santé. Nous le laisserons assis à table prenant ce repas simple, &

& nous nous tranſporterons au château de Lady *Booby*. La paſſion que JOSEPH lui avoit inſpirée, ne s'étoit point éteinte par le congé qu'elle lui avoit donné. Le trait qui l'avoit percée étoit trop enfoncé dans ſon cœur pour pouvoir l'arracher facilement. Son image, qu'elle ne pouvoit en effacer, troubloit ſon repos, & ſe préſentoit à elle juſques dans ſon ſommeil. Des ſonges fâcheux la troublerent la nuit de ſon départ. Elle ſe reveilla en ſurſaut, & ſes yeux ſe fixerent d'abord ſur l'endroit où elle l'avoit vu le jour précédent; ce qui le repréſenta encore plus vivement à ſon eſprit. Ses froideurs, dont elle ſe ſouvenoit, n'eurent point la force de le rendre odieux: elle l'excuſa, en les attribuant à ſa timidité, à ſa jeuneſſe, à ſon reſpect, & à ſa religion.

La réflexion, loin de la ſoulager, ne fit qu'augmenter ſes peines; puiſqu'elle lui fit enviſager JOSEPH comme perdu pour toujours, par ſa propre faute. Elle l'avoit chaſſé de chez elle avec une eſpece d'opprobre, tandis que tout ſon crime n'étoit peut-être que ſa crainte & ſa modeſtie. Cependant l'orgueil, qui eſt la paſſion dominante chez la plupart des femmes, lui fit enviſager la baſſeſſe de ſes ſentimens. Les charmes de l'objet s'évanouirent tout d'un coup: le mépris ſuccéda à l'eſtime, & la haine ſembla prendre la place de l'amour. Une fois l'idée lui vint qu'il avoit du degoût pour

Digitized by Google

elle; mais ne pouvant la supporter, elle s'efforça de la détruire. Enfin le sel de la vengeance assaisonna sa passion : elle se le représenta dans la plus affreuse misere; & la seule imagination du plaisir qu'elle se promettoit en le voyant dans cet état, lui arracha un sourire amer, composé de joie, de mépris, & de colere.

Se croyant maîtresse absolue de toutes ses facultés, elle sonna; la fidele *Slipslop* ne se fit point attendre. Lady se leva, & s'étant mise aussitôt à sa toilette. « *Slipslop* dit-elle, suis-je obéie ? a-t-on chassé ce garçon ? J'ai déjà dit à Madame, répondit *Slipslop*, qu'il étoit parti hier au soir. Et comment a-t-il pris cela, demanda Lady ? D'une maniere qui a affecté de compassion & de tristesse toute la maison, répliqua *Slipslop*. On ne lui devoit que peu de chose, parce que le pauvre garçon donnoit la moitié de ses gages à son pere; desorte qu'ayant déposé sa livrée selon vos ordres, il ne lui restoit que sa chemise. Et à dire le vrai, Madame, c'étoit une figure bien touchante dans cet état. Le pauvre garçon étoit nud, & n'avoit pas dequoi ménager la décence. Il auroit fallu le voir mourir de froid, si un de ses camarades n'avoit eu pitié de lui, en lui prêtant un antique habit. Quand on lui a dit que vous aviez refusé le certificat de son service, il a soupiré du fond de son cœur, & nous a dit qu'il ne savoit pas quel

Digitized by Google

crime il avoit commis ; que vous étiez cependant une très-bonne maîtresse : il a ajouté qu'il prieroit Dieu pour vous toute sa vie, quoiqu'on l'eût mis mal dans votre esprit. Pour moi, continua-t-elle, je suis bien fâchée qu'il soit sorti ; car je crois bien sincérement qu'il n'y avoit pas dans l'hôtel un meilleur suppôt, ni un garçon plus fidele. Pourquoi m'avez-vous donc tant pressée de le renvoyer, demanda la dame ? Qui ? moi, Madame ? s'écria *Slipslop*. Vous êtes trop juste pour m'en accuser. N'ai-je pas fait mon possible pour vous en empêcher ? Mais j'ai vu que vous étiez en colere ; & ce n'est pas à nous autres domestiques supérieurs, à nous mêler des affaires de cette conséquence. Et qui est-ce donc qui m'a si fort irritée repartit Lady, si ce n'est vous-même avec vos contes, que je ne doute point que vous n'ayiez inventés ? JOSEPH peut vous remercier de son malheur, & moi d'avoir perdu un bon domestique fort mal à propos, un garçon qui peut-être valoit mieux que tous tant que vous êtes. Quelle bonté d'ame ! Donner la moitié de ses gages pour soulager la misere de son pere ! Que ne me l'avez-vous dit plutôt, sans me laisser renvoyer un si bon enfant, dépourvu de certificat ! Mais j'entrevois votre politique, en me portant des plaintes contre lui. Vous étiez jalouse de mes filles. Moi, jalouse ? interrompit *Slipslop*. Je m'estime trop pour vou-

Digitized by Google

loir d'un misérable laquais pour amant. Sans vanité les maîtres ne sont pas trop bons ».

La dame se mit en colere à ces mots, & chassa *Slipslop* de sa présence. Elle se retira en haussant les épaules, & répliquant entre ses dents. « Jalouse! vraiment c'est bien » moi qui suis jalouse. En tout cas je ne » suis pas la seule qui l'est ». Lady l'avoit bien entendue, cependant elle n'en fit pas semblant. Mais cela donna occasion à un combat intérieur, si ressemblant à celui que nous venons de dépeindre, que nous le passerons sous silence, crainte de tomber dans des redites inutiles. La pauvre Lady eut tout lieu de douter de sa victoire; & ce doute accablant lui fit prendre une résolution plus ordinaire que prudente, qui fut de se retirer à la campagne. Elle y envoya *Slipslop* dès le lendemain, ne pouvant se résoudre à la chasser. Le lecteur a été déjà instruit de l'arrivée de la suivante, de celle de *Ponce*, & des autres; c'est de l'arrivée de Lady dont il s'agit à présent.

Le lendemain, qui étoit un dimanche, Lady, au grand étonnement de toute la paroisse, alla à l'Eglise, où elle fut à peine entrée qu'elle apperçut JOSEPH. Quand l'office fut fini, Mr. ADAMS publia les bans de JOSEPH ANDREWS, & de FRANÇOISE GOODVILLE dite Fanny ou Fanchon, *tous deux de la paroisse &c.* Si Lady changea de couleur en entendant cette premiere publi-

Digitized by Google

cation, c'eſt ce que nous n'avons pu apprendre, parce que ſa place à l'égliſe étoit conſtruite de façon qu'on ne pouvoit le remarquer: mais il eſt certain qu'elle ſe leva un quart d'heure après, & ſe tournant du côté des femmes, elle les examina l'une après l'autre avec des yeux pleins de colere; ce qui leur fit craindre qu'elle ne fût irritée contre quelqu'une d'elles.

De retour au château, elle dit à *Slipſlop* qu'elle ne pouvoit s'imaginer pour quelle raiſon JOSEPH ſe trouvoit domicilié dans la paroiſſe. Pour la ſatisfaire là-deſſus, *Slipſlop* lui conta, autant qu'elle jugea convenable, tout ce qui s'étoit paſſé pendant le voyage, depuis la rencontre qu'elle avoit faite de lui & d'ADAMS, juſqu'à leur ſéparation. Elle l'inſtruiſit autant qu'il fallut ſur le ſujet de *Fanny*. Lady ordonna qu'on avertit Mr. ADAMS de venir lui parler, & elle lui fit ſavoir ſes volontés de la maniere que nous allons voir.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Entretien de Lady BOOBY *& de Monſieur* ADAMS.

DÈS que Mr. ADAMS parut devant Lady. « Je ſuis bien ſurpriſe, Monſieur, lui dit-elle, que, ſans vous ſouvenir de ce que vous devez à ma famille, vous preniez plaiſir à m'offenſer, en protégeant un garçon que j'ai chaſſé de chez moi pour ſa mauvaiſe conduite: d'ailleurs convient-il à un homme de votre caractere de courir le pays avec un fainéant & une petite payſane? Pour ce qui eſt de la fille, je n'en ai pas entendu dire de mal; au contraire, *Slipslop* m'a dit qu'elle ſervoit ici autrefois, & qu'on en étoit aſſez content; elle pourroit même être bonne à quelque choſe dans la ſuite. Mais pour ce qui eſt de les marier enſemble, c'eſt une extravagance, dont je vous avoue que je ne vous crois pas capable. C'eſt le vrai moyen de les perdre tous deux. Je vous proteſte, Madame, répondit le vicaire, que je n'ai jamais entendu dire le moindre mal de Mr. JOSEPH. Si j'avois ouï parler de lui déſavantageuſement, je l'aurois corrigé; car je ne ſouffre point que ceux qui ſont ſous ma direction, faſſent du mal ſans les en avertir. Pour la fille, j'ai auſſi bonne opinion

Digitized by Google

d'elle que votre grandeur. Elle eſt d'une humeur ſi douce, d'une vertu ſi pure, & d'un caractere ſi parfait, que nous ſommes tous enchantés d'elle; &, à l'égard de ſa beauté, quoique je ne faſſe pas grand cas d'un ſi foible avantage, je puis vous aſſurer que c'eſt la plus belle créature qu'on ait jamais vue dans cette paroiſſe. Vous êtes bien impertinent, Mr. le Vicaire, interrompit Lady, de me tenir des propos auſſi fades. Il convient bien à un Miniſtre de prendre garde à la beauté des filles. Vous êtes un juge excellent ſans doute. Un homme qui n'eſt jamais ſorti de cette paroiſſe, ſe connoître en beauté, quel ridicule! De la beauté, vraiment! une payſane être une beauté! Cette Vénus ſans doute peuplera la paroiſſe d'une race de beautés. Enfin ſachez, Mr. ADAMS, que nous n'avons déjà que trop de pauvres, & je ne veux point du tout permettre qu'on en augmente le nombre. Votre grandeur ſe fâche contre moi un peu ſans raiſon, répartit le Miniſtre. Il y a long-tems que ces deux jeunes gens deſirent la conſommation, mais je les en ai empêchés. Je puis dire avec vérité, que je ſuis l'unique qui auroit pu leur perſuader d'attendre la cérémonie. Mais je ſuis à préſent obligé de prêter mon miniſtere à Mr. JOSEPH, qui, du conſentement de *Fanny*, donné en ma préſence, a requis la publication des bans. Oh je n'en doute

Digitized by Google

point, répondit Lady, qu'elle ait consenti. On m'a dit qu'elle est folle des hommes. C'est là apparemment une de ses bonnes qualités, mais ils auront à requérir l'un & l'autre. Je vous défens de publier le second ban sans mon ordre. Madame, repartit ADAMS, je les surseoirai, si quelqu'un y met juridiquement opposition, & me la signifie; car cela est nécessaire pour que je puisse les refuser. Je vous en ai donné une raison suffisante, répliqua Lady. Ce JOSEPH est un misérable, & je ne veux point qu'il me couve un nid de gueux dans la paroisse. Avec la soumission & tout le respect que je vous dois, répondit Mr. ADAMS, votre grandeur me permettra de lui dire que le procureur, Mr. *La Mouche*, m'a dit que celui qui sert un an dans la paroisse, a droit de s'y établir. *La Mouche*, dit Lady, est un visionnaire & un faquin, de se mêler de ce qui me regarde. Je vous dis encore une fois, que je ne veux plus de ces embarras-là; ainsi je vous prie de ne point passer outre. Madame, repliqua ADAMS, je vous obéirai en tout ce qui est licite; mais la pauvreté des contractans n'a jamais été regardée comme un empêchement qui dût les priver du mariage. Les loix sont trop justes pour les maltraiter jusqu'à ce point. Les pauvres sont privés de la plupart des douceurs de la vie par leur pauvreté. Ce seroit être bien barbare, que de vouloir encore leur inter-

Digitized by Google

dire les innocens plaisirs d'un amour légitime, & de leur enlever les privileges dont la nature a gratifié les animaux mêmes. Puisque vous vous méconnoissez, s'écria la dame, jusqu'à me perdre le respect en me tenant des discours si libres, je n'ai plus qu'un mot à vous dire. Je vous défens de publier les bans, & si vous osez désobéir, je prierai le docteur votre maître de vous mettre dehors. Oui, Monsieur, voilà le parti que je prendrai, sans m'embarrasser ni de votre femme, ni de vos enfans. Alors vous pourrez aller demander votre pain, avec la Vénus dont vous faites tant de cas. Je ne sais, répartit Mr. ADAMS, ce que votre grandeur veut dire par les termes de *maître*, & de *mettre dehors*. Je sers un maître souverain qui ne m'abandonnera jamais pour avoir fait mon devoir; & si le docteur, c'est-à-dire Mr. notre recteur, juge à propos de changer de vicaire, j'espere que Dieu me pourvoira d'une autre place. Au pis aller nous avons des mains, nous travaillerons, & je ne doute point de la bénédiction du Ciel. Tandis que j'ai la conscience nette, je ne crains personne. Je ne sais à quoi j'ai pensé, dit Lady, quand je me suis abaissée jusqu'à vous parler. Je vois que vous êtes leur complice, ainsi vous n'avez qu'à vous en aller. Je vais ordonner qu'on ne vous laisse plus entrer au château, je ne veux point que ma porte soit ouverte à des

Digitized by Google

Miniſtres qui courent le pays avec des beautés. Madame, repartit ADAMS, vous pouvez vous épargner cette peine, je n'entre chez perſonne ſans leur aveu. Cependant je ſuis perſuadé, que quand vous aurez conſidéré cette affaire avec plus de ſang froid, vous louerez plutôt que vous ne blâmerez la conduite de votre très-humble ſerviteur. Enſuite, après bien des révérences, il lui dit adieu.

CHAPITRE III.

Entretien de Lady BOOBY *avec le procureur* LA MOUCHE.

APRÈS le dîner, Lady envoya chercher M. *La Mouche*, qu'elle gronda violemment, de ce qu'il ſe donnoit les airs de ſe mêler de ſes domeſtiques. Il le nia fortement, & il avoit raiſon; tout ſon crime étant d'avoir dit à M. ADAMS, que les domeſtiques avoient droit de s'établir dans les paroiſſes où ils avoient ſervi un an; ce qui eſt réellement ſelon les loix. „ Je ne prétens point, dit „ Lady, qu'aucun de ceux que je renvoie „ de mon ſervice, vienne s'établir ici. Si „ c'eſt-là tout ce que vous ſavez du droit, „ je ferai venir un autre procureur. Quand „ vous en feriez venir cent répondit *La*

Digitized by Google

„ *Mouche*, ils ne pourroient, Madame, „ non plus que moi, changer la nature „ des loix. Tout ce que nous pouvons en „ pareil cas, eſt de les éluder; & je ſaurai „ faire cela auſſi-bien qu'un autre, dès qu'il „ ſera queſtion de vous obéir. D'ailleurs „ votre grandeur a pu ſe tromper en pre- „ nant la choſe du mauvais côté. Il eſt vrai „ que j'ai dit qu'un homme qui avoit ſervi „ un an, s'étoit acquis un établiſſement. „ Or, il y a une diſtinction à faire entre „ un établiſſement de droit, & un établiſ- „ ſement de fait. L'établiſſement de droit „ eſt préférable à l'autre, c'eſt celui que „ j'ai ſoutenu. Admettons, s'il vous plaît, „ cet établiſſement de droit; il lui eſt inu- „ tile, s'il n'a l'autre auſſi pour lui. Or, „ il n'eſt point établi de fait, par conſé- „ quent il n'eſt pas habitant: s'il n'eſt pas „ habitant, il ne doit point être marié ici. „ M. ADAMS m'a dit votre volonté là- „ deſſus, & vos raiſons qui ſont très-vala- „ bles, c'eſt afin que nous n'ayons point „ une augmentation de pauvres: nous n'en „ avons déjà que trop, on devroit envoyer „ tout cela aux iſles. Si nous prouvons qu'il „ n'eſt pas établi de fait, la choſe change „ de face. Ce que j'ai dit à M. ADAMS, „ n'étoit donc qu'en ſuppoſant qu'il l'étoit: „ & s'il étoit ainſi, je craindrois..... Je „ n'ai que faire de vos droits & de vos faits, „ ni de toutes vos ſubtilités, interrompit-

Digitized by Google

„ la Dame, je n'entens rien à ce galima-
„ thias : vous êtes un impertinent de vous
„ donner les airs de décider dans cette
„ paroiſſe, on vous apprendra à vous taire
„ je vous le promets, & vous tiendrai pa-
„ role plutôt que vous ne le voudriez. Mais
„ pour la fille, je ſuis réſolue de la chaſ-
„ ſer d'ici. Qu'elle ſoit auſſi belle qu'elle
„ voudra, je ne prétens point que mes
„ terres leur paient contribution. Belle !
„ Oh vraiment votre grandeur veut ſe
„ divertir, répliqua *La Mouche.* M. ADAMS
„ m'a fait ſon portrait, reprit la Dame,
„ comme ſi elle étoit une Déeſſe ; mais vous,
„ qui avez vu le monde, dites-moi un peu
„ quelle eſpece c'eſt. La plus ſotte guenon
„ que j'aie vue, répartit le procureur : votre
„ grandeur ne l'a donc jamais regardée ?
„ Ah la vilaine ! la laide. N'importe, reprit
„ Lady ; vous ſavez, notre ami, que ces
„ laides ſont des enfans auſſi-bien que les
„ belles ; ainſi il faut abſolument empêcher
„ ce mariage. Vous avez raiſon, Madame :
„ car l'opération de la cérémonie juridi-
„ que des épouſailles, avec la lettre de
„ la loi, transformeroit le droit en fait.
„ Quand un homme eſt marié, il eſt éta-
„ bli de fait, & par conſéquent il ceſſe dès
„ ce moment-là d'être regardé comme un
„ ambulant, ou, ſelon l'idiome vulgaire,
„ comme un vagabond. Je verrai Mr.
ADAMS, & je me fais fort de le gagner.

Digitized by Google

„ La perte de ſon caſuel lui tient peut-être
„ au cœur. Je lèverai moi-même cet obſta-
„ cle, alors il n'aura plus d'objection à
„ nous faire. Non, il eſt impoſſible que
„ cela ſoit autrement : il faut que ce ſoit le
„ caſuel qui lui faſſe peine, & votre gran-
„ deur doit le lui pardonner : tout homme
„ qui a une profeſſion, eſt jaloux de ſes
„ honoraires. Pour cette affaire-ci, en cas
„ que votre grandeur veuille m'y em-
„ ployer, je ſuis aſſuré d'y réuſſir. Les
„ loix de ce royaume ont trop de ſageſſe,
„ pour ſe prêter en faveur d'un laquais,
„ contre une Dame qui a autant de ri-
„ cheſſes & de nobleſſe que vous. Nous
„ avons une carte ſure à jouer, c'eſt de
„ le mener devant le commiſſaire *Tête-de-*
„ *fer*, qui l'enverra en priſon ſur le champ,
„ en votre conſidération. Pour ce qui eſt
„ de ſa laidron, nous en ſerons délivrés
„ dès que le garçon ſera coffré. Faites
„ comme vous voudrez, Monſieur, répon-
„ dit Lady : cependant je voudrois être
„ débarraſſée d'elle, car *Slipſlop* m'a conté
„ de ſes tours. Je déteſte les coquines : &
„ quoique vous m'aſſuriez qu'elle eſt laide,
„ vous ſavez que ces créatures effrontées
„ trouvent ſouvent des hommes qui en veu-
„ lent. Ainſi, pour empêcher que nous
„ n'ayions une race de gueux à nourrir,
„ faites-la dénicher d'ici. Rien n'eſt plus
„ raiſonnable, reprit le procureur. Cepen-

Digitized by Google

„ dant je crains que les loix ne vous man-
„ quent au beſoin. Mais le commiſſaire y
„ ſuppléera de ſon mieux pour vous obli-
„ ger. C'eſt une bénédiction pour ce pays,
„ que cet homme-là. Il nous a ſoulagé de
„ bien des mendians, que les loix ne pou-
„ voient attaquer. Je connois des commiſ-
„ ſaires imbécilles, qui font tout autant de
„ façon pour mettre les gens en priſon,
„ & pour les y faire fouetter, que nos
„ juges en font pour les faire pendre. Mais
„ lui, il y en envoie quelquefois une dou-
„ zaine à la fois : il ſemble qu'il nage alors
„ dans la joie. Dès qu'ils y ſont entrés,
„ ils n'en ſortent que bien rarement ; la
„ diſette & les mauvais traitemens les ont
„ bientôt conſumés „. Une viſite interrom-
pit cette converſation. Lady s'en alla pour faire les honneurs de chez elle, & *La Mouche* fit ſa révérence, en promettant un bon ſuccès.

Ce *La Mouche* étoit de ces gens qui s'érigent en procureurs, de ces avocats ſans étude, & ſans connoiſſance du droit, qui, au mépris de *Thémis*, ſe mêlent de tout, font naître des procès, brouillent les familles, & prêtent leur inique miniſtere à l'oppreſſion & à la chicane. Ce ſont des peſtes publiques, qui aviliſſent la robe qu'ils portent, & la font déteſter, en la faiſant ſervir à de ſi indignes uſages. La paſſion dont Lady étoit prévenue contre JOSEPH, la fit donc con-

Digitized by Google

deſcendre, ou plutôt ſe rabaiſſer juſqu'à complotter avec un miſérable procureur, à qui elle n'auroit pas daigné parler ſans cela. Sa jalouſie lui fit lâcher auſſi pluſieurs mots, qui confirmerent les ſoupçons que *Slipslop*, à qui ce procureur faiſoit l'amour, lui avoit donnés des raiſons qui portoient Lady à perſécuter avec tant d'opiniâtreté la pauvre petite *Fanny*. Ce qui fit que ce fourbe inſigne débita tant de fauſſetés d'elle, que le lecteur s'en ſcandaliſeroit avec raiſon, s'il n'étoit inſtruit de cette particularité.

CHAPITRE IV.

Arrivée de M. BOOBY & de PAMÉLA ſon Epouſe.

LADY paſſa la nuit dans des inquiétudes mortelles; ſon cœur étoit alternativement déchiré par l'amour, la haine, la jalouſie, & la vengeance, ſans qu'aucune de ces différentes paſſions pût vaincre l'autre.

Le mardi étant un jour de fête, elle fut à l'égliſe, où elle eut la mortification inattendue d'ouïr M. le Vicaire publier à haute voix le ſecond ban. Par bonheur il ne prêcha point ce jour-là; deſorte qu'elle eut la

Digitized by Google

facilité de s'en retourner tout de ſuite au château, exhaler un venin qu'elle avoit retenu près de cinq minutes, par un effort preſque ſurnaturel. Elle paſſa bruſquement au travers de l'auditoire, qui n'étoit alors compoſé que de Mr. ADAMS, ſon clerc, ſa femme, & JOSEPH qui portoit ſon livre. En entrant dans ſon appartement, *Slipslop* l'aborda, en criant, Ah Madame! « *La* » *Mouche* a fait arrêter JOSEPH & *Fanny*, » pour les mener devant le commiſſaire. » Toute la paroiſſe eſt en allarmes; ils di- » ſent qu'on va les faire pendre; ce n'eſt » que pleurs par-tout. Apparemment qu'ils » l'ont mérité, répondit froidement Lady. » Pourquoi me rompez-vous la tête au ſujet » de ces miſérables? Mais Madame, reprit » *Slipslop*, n'eſt-ce pas dommage qu'un ſi » beau jeune homme ſoit expoſé à mourir » d'une mort virulente? J'eſpere que les » juges auront de la commiſération pour » ſa jeuneſſe. Pour *Fanny*, il n'importe ce » qu'elle devienne; car ſi JOSEPH a fait du » mal, c'eſt elle qui l'a interverti: les » hommes ne ſont de grandes méchance- » tés, que quand ils ſont métempſycoſés » par ces créatures, qui ſont la dégradation » de notre ſexe ». Après un moment de réflexion, Lady fut auſſi frappée de cette nouvelle que *Slipslop*: car quoiqu'elle eût tout fait pour ſe délivrer de *Fanny*, elle penſoit tout autrement à l'égard de JOSEPH.

Digitized by Google

Elle étoit absorbée dans les réflexions les plus tristes, quand elle fut tirée de cet état, par le bruit d'un équipage qui entra dans l'avant-cour du château. Alors un laquais vint lui annoncer son neveu, M. *Booby*, avec PAMELA son épouse. Elle ordonna aussitôt qu'on les fît entrer dans son appartement, & en les attendant elle composa son visage le mieux qu'elle put, étant un peu moins embarrassée que de coutume, parce qu'elle voyoit les nôces de JOSEPH reculées, & qu'elle se flatoit qu'en gagnant du tems, *La Mouche* viendroit à bout de les rompre tout-à-fait.

Cependant Lady crut que son laquais s'étoit trompé, en lui annonçant monsieur & madame *Booby*, car elle ignoroit encore le mariage. Mais quelle fut sa surprise ! quand son neveu lui présente sa femme, en lui disant : ma tante, voici mon épouse, l'aimable PAMELA, dont vous avez sans doute entendu parler. Lady, toute fiere qu'elle étoit, la reçut avec beaucoup de politesse, & lui témoigna même de l'amitié. Peut-être que PAMELA fut redevable de cette bonne réception aux sentimens de Lady pour JOSEPH. C'étoit une conduite conséquente. Au milieu de leur entretien, un laquais vint dire quelque chose à l'oreille de M. *Booby*, qui demanda alors à sa tante la permission de s'absenter quelques momens, & à l'instant il sortit.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Cauſe & effets de la ſortie de M. BOOBY.

MONSIEUR BOOBY & ſa charmante femme s'étoient à peine aſſis, qu'un de leurs laquais demanda à ceux de la maiſon des nouvelles de M. JOSEPH, de qui, diſoit-il, madame eſt fort en peine; car elle n'a point entendu parler de lui depuis ſon départ de chez Lady. On ne tarda guere à lui conter l'avanture qui venoit de lui arriver. Celui-ci alla auſſitôt en avertir ſon maître, qui partit ſur le champ, bien réſolu de rendre un frere à PAMELA, avant même qu'elle eût appris ſa diſgrace.

Le commiſſaire, qui ne demeuroit qu'à un mille du château, étoit connu de M. *Booby*, dont les terres étoient contiguës à celles de cette eſpece de magiſtrat. Il alla droit chez lui, où il arriva dans le moment que le commiſſaire mettoit la derniere main à l'œuvre. M. *Booby* s'étant fait annoncer, on lui répondit que le commiſſaire étoit occupé à ſigner la condamnation d'un homme & d'une femme qu'il alloit faire écrouer dans les priſons, & que dès qu'il auroit fini il ſe rendroit auprès de lui. Cette réponſe fit comprendre à M. *Booby* qu'il étoit tems d'agir: il entra donc ſans façon

Digitized by Google

dans la salle où se tenoit ce ridicule tribunal, & après les premiers complimens, il demanda de quel crime ces deux jeunes personnes étoient coupables ; car c'étoit réellement JOSEPH & *Fanny* qu'il alloit envoyer en prison. Ce n'est qu'une bagatelle, répondit le commissaire ; aussi je ne les ai condamnés qu'à un mois de prison avec la correction ordinaire tous les jours. Mais encore, qu'ont-ils fait pour mériter ce châtiment, demanda M. *Booby* ? Une petite friponnerie, répondit le commissaire, comme qui diroit un larcin ; le fouet les corrigera. *Fanny*, qui s'étoit consolée de tout, dans l'idée de jouïr, dans la prison même, de la compagnie de son cher amant, pensa s'évanouïr aux paroles que le commissaire venoit de prononcer. Hélas ! où auroit-il trouvé un bourreau assez cruel pour exécuter la sentence. „ J'ignore en- „ core, reprit M. *Booby*, dequoi il est ques- „ tion : le fait, s'il vous plaît, c'est cela „ que je voudrois savoir. Lisez monsieur, „ lisez, il est écrit sur ce papier, " dit le commissaire, en lui présentant un papier griffonné de sa propre main, car son Clerc étoit absent. M. *Booby* lut ce qui suit.

Digitized by Google

Dépoſition de THOMAS MANCEAU, *laboureur, faite devant moi, un des commiſſaires du roi pour la province de* Sommerſet.

„ LE dépoſant dit. Et en premier lieu ledit *Thomas Manceau* fait ſerment pour lui-même, diſant que le 20 octobre il a vu & apperçu JOSEPH ANDREWS & *Françoiſe Goodville*, qui ſe promenoient dans un certain verger de pommiers, du domaine & appartenance de *Robert la Mouche*; que ladite *Françoiſe Goodville* s'eſt avancée du côté d'un noiſettier, en foulant l'herbe ſous ſes piés, au grand dommage dudit *Robert la Mouche*; ce que voyant ledit JOSEPH ANDREWS, il a quitté le ſentier battu pour la ſuivre, & a tiré de plus un couteau de ſa poche, avec lequel il a coupé une baguette du noiſettier, qu'il a donnée ſur le champ à *Françoiſe Goodville*, ce qui a été agréé d'elle: ainſi elle eſt la receleuſe, & complice dudit larcin. De plus, ledit *Robert la Mouche* dit avoir ſaiſi dans les mains de ladite *Françoiſe Goodville* une baguette, qu'il croit être ſienne, & à lui appartenante, &c.

„ Ah ciel! s'écria M. *Booby*, quoi, monſieur, vous écrouerez deux jeunes gens dans une priſon pour être fouettés, parce qu'en ſe promenant ils ont coupé une ba-

Digitized by Google

guette de noiſettier. Je prétends leur faire grace encore, répondit le commiſſaire; car ſi j'avois écrit à la place d'une baguette, que c'étoit un jeune arbre, ils ſeroient pendus tous deux. Ecoutez, s'il vous plaît, ajouta-t-il, en tirant M. *Booby* à l'écart; je ne ſuis pas accoutumé à cette ſévérité; mais madame votre tante, Lady *Booby*, veut les chaſſer de ſa paroiſſe; ainſi j'ai fait avertir le chaſſe-gueux par *la Mouche*, que c'eſt ma volonté qu'il les laiſſe s'évader, en les conduiſant en priſon à la ville. Ils étoient prêts à s'épouſer. Lady n'a pas eu d'autre moyen pour les empêcher. J'aurai ſoin de ſatisfaire ma tante, repliqua *Booby*. JOSEPH n'eſt pas fait pour être à charge à ſa paroiſſe, ni à perſonne. Si vous voulez m'obliger vous les remettrez entre mes mains, au lieu de les envoyer en priſon. Oui-dà, répondit le commiſſaire, de tout mon cœur: je ſuis prêt à faire tout ce que vous voudrez. " Nos deux criminels furent donc remis entre les mains de leur protecteur, l'ordre du commiſſaire fut déchiré, le chaſſe-gueux renvoyé, le procureur condamné à ſe taire, & les priſonniers rendirent graces à leur libérateur, avec une joie plus aiſée à comprendre qu'à décrire. JOSEPH connoiſſoit M. *Booby*, mais non pour ſon beau-frere, ignorant le mariage de ſa ſœur. Il fut donc bien ſurpris de voir entrer chez le commiſſaire, un laquais chargé d'un porte-

Digitized by Google

manteau, & d'entendre ce gentilhomme demander une chambre où il pût ſe retirer avec JOSEPH. Le commiſſaire ayant fait ouvrir une ſalle, M. *Booby* y entra, en diſant à JOSEPH de le ſuivre. On tira du porte-manteau un habit & du linge, & on dit à JOSEPH de s'habiller, & que ces vêtemens étoient pour lui. Auſſitôt il retourna auprès du commiſſaire, laiſſant JOSEPH dans un étonnement inconcevable. Le commiſſaire s'entretenoit avec *Fanny*, qui étoit entrée chez lui. Son chapeau de paille baiſſé ſur ſes yeux, pour cacher ſon viſage & ſes pleurs, l'avoit empêché de voir des charmes qui euſſent rendu l'arrivée de M. *Booby* inutile, du moins pour elle, ſi ce commiſſaire eût pu l'enviſager. Il ne l'eut pas plutôt regardée, qu'il fit mille imprécations contre lui-même, d'avoir jamais conçu la penſée de la mettre en priſon pour y être fouettée. Il y eût volontiers envoyé ſa propre femme à ſa place, ſi à ce prix la charmante *Fanny* eût conſenti d'occuper la ſienne. Ses yeux étant charmés, ſon cœur conçut des deſirs, & ſa tête des projets. Il profita donc de quelques inſtans que M. *Booby* le laiſſa libre avec elle, pour dire à cette fille, combien il étoit mortifié de l'avoir traitée ſi durement avant de la connoître; ajoutant que puiſque Lady *Booby* ne la vouloit pas ſouffrir dans ſa paroiſſe, il lui offroit une place chez lui, où elle pour-

Digitized by Google

roit vivre en repos ſous ſa protection..... *Fanny* le remercia très-reſpectueuſement, & lui dit que ſi JOSEPH y conſentoit, elle accepteroit ſon offre : elle ajouta que Lady leur en vouloit ſans ſujet, & qu'elle croyoit que mademoiſelle *Slipslop* étoit la cauſe de cette perſécution.

Le retour de M. *Booby* interrompit cet entretien, & le commiſſaire plutôt par jalouſie que par reſpect, envoya *Fanny* à la cuiſine; ce que M. *Booby* permit, afin d'éviter une explication qu'il n'eût pu éviter, s'il ſe fût oppoſé à ſa retraite. Après quelques momens d'entretien ſur diverſes choſes aſſez indifférentes, JOSEPH ſe préſenta à eux avec une épée, un habit bleu bordé d'or & une veſte d'écarlate galonnée. Le commiſſaire fut fort ſurpris de cette métamorphoſe, & encore plus lorſqu'il vit M. *Booby* faire monter JOSEPH & *Fanny* dans ſon caroſſe. On prit congé de lui, & on ſe rendit au château.

Ils n'avoient fait que très-peu de chemin, quand M. *Booby*, voyant un homme empreſſé à courir dans les champs, demanda à JOSEPH s'il le connoiſſoit. „ Je n'ai jamais vu, dit-il, faire de pareilles enjambées. Monſieur, s'écria JOSEPH, c'eſt notre bon vicaire ADAMS. Hélas oui, ajouta *Fanny* ! Le bon homme croit que nous ſommes encore dans la peine. Dieu le béniſſe, reprit JOSEPH, il n'a pas ſon ſemblable dans

Digitized by Google

l'univers. Eſt-il donc ſi honnête homme ; demanda M. *Booby* ? appelez-le, JOSEPH, nous le ramenerons avec nous. „ Le cocher arrêta ſes chevaux, & JOSEPH appela M. ADAMS, qui reconnoiſſant ſa voix, s'avança près du caroſſe. M. *Booby*, qui ſe contraignit pour ne point rire, tant ſa figure étoit comique, le pria de prendre place dans la voiture. Il s'en défendit longtems, peut-être par le ſouvenir du caroſſe de M. *Pierre Ponce ;* cependant il fallut céder aux preſſantes ſollicitations de M. *Booby*. Ce fut alors que ce gentilhomme inſtruiſit JOSEPH de ſon mariage avec PAMELA ; ce qu'il avoit déjà appris du laquais qui l'avoit aidé à s'habiller. M. *Booby* peignit ſon bonheur dans la poſſeſſion d'une ſi charmante épouſe, & ajouta que tous ceux qui lui appartenoient, lui étoient chers. JOSEPH lui témoigna ſa reconnoiſſance, le plus vivement qu'il lui fut poſſible. Mais M. ADAMS l'interrompit par un cri de joie. Il venoit de s'appercevoir de l'habit magnifique de JOSEPH : ce qui lui fit verſer des larmes, & claquer de ſes doigts, comme un extravagant.

Quand ils furent arrivés au château, M. *Booby* leur dit le reſte dans le veſtibule, juſqu'à ce qu'il eût le tems de prévenir Lady, qu'il trouva s'entretenant avec PAMELA. Il lui dit, qu'il avoit à l'entretenir en particulier : ils paſſerent donc l'un & l'autre-

Digitized by Google

l'autre dans un cabinet, où il lui parla en ces termes. „ Madame, lui dit-il, j'ai réſolu d'avouer & de conſidérer tous les parens de la vertueuſe & charmante perſonne que j'ai eu le bonheur d'épouſer, comme mes parens propres. J'aurai à ceux-ci des obligations infinies, s'ils veulent bien en faire autant. Son frere JOSEPH, il eſt vrai, a été votre domeſtique, mais il eſt aujourd'hui mon beau-frere; & j'ai la conſolation de voir que ni ſon caractere, ni ſa figure, n'ont rien qui doive me faire rougir, en lui donnant ce nom. Il eſt là-bas vêtu en cavalier, & ſur le pié que je prétends qu'il paroiſſe dans le monde. Vous me comblerez de joie, ſi vous voulez bien l'admettre à votre table, où mon épouſe le verra avec plaiſir, quoiqu'elle n'oſe le témoigner. "

Ce coup de fortune paſſoit l'eſpérance de Lady: elle fut ſi tranſportée de joie, qu'elle répondit avec un peu d'imprudence: „ Mon cher neveu, il eſt facile de me perſuader de faire tout ce qui peut flatter JOSEPH ANDREWS. Qu'eſt-ce que je dis? ajouta-t-elle, en s'interrompant, je ſuis folle. Je veux dire, que je ſuis prête à faire tout ce qui peut vous faire plaiſir. Puiſqu'il a l'honneur d'être votre beau-frere, je ne refuſe point de le reconnoître & de le recevoir ſur ce pié-là. " M. *Booby* la remercia de ſa complaiſance & de ſa politeſſe. „ Mais,

Digitized by Google

madame, reprit-il, j'ai encore une grace à vous demander. Il y a une jeune perſonne avec lui..... Mon neveu, s'écria Lady ſans vouloir l'entendre, il ne faut point abuſer de ma facilité. Quoi! parce que je veux bien recevoir votre beau-frere à ma table, vous voudriez encore que je mangeaſſe avec toutes les petites gredines du pays. Vous ne la connoiſſez point, ma chere tante, repartit M. *Booby* : c'eſt la plus aimable fille que vous ayez jamais vue. Sa figure a été formée par les graces. Sa vertu, ſa douceur, ſon air noble..... Je ne m'embarraſſe point de ſa figure, ni de ſon air, interrompit Lady. Cela eſt inutile, je ne la ſouffrirai point à ma table. La priere que vous me faites, mon neveu, eſt une injure. "

M. *Booby*, qui ſavoit qu'elle étoit ferme dans ſes réſolutions, lui fit des excuſes, & promit de ne lui en plus parler. Lady & lui ſe ſéparerent, elle pour aller rejoindre PAMELA, & lui pour dire à JOSEPH le ſuccès de ſa négociation. „ Je vais vous „ mener auprès de votre ſœur, lui dit-il; „ mais pour *Fanny*, je ne puis rien obte- „ nir. " JOSEPH le pria de permettre qu'il ne vît ſa ſœur qu'en particulier, afin de revenir auprès de ſa chere maîtreſſe. Mais M. *Booby*, qui ſavoit le plaiſir que PAMELA reſſentiroit à la vue de ſon frere, ne voulut point y conſentir. „ Vous êtes aſſuré, lui

Digitized by Google

dit-il, que votre *Fanny* eſt en ſureté & en bonne main ; vous ne vous en éloignez que pour peu de tems, ou plutôt vous ne vous en éloignez point, puiſque vous la rejoindrez quand il vous plaira. Cependant je me flate que vous reſterez ſans ennui auprès d'une ſœur qu'il y a ſi longtems que vous n'avez vue, & qui vous aime ſi tendrement. „ JOSEPH, qui aimoit véritablement ſa ſœur, céda aux remontrances de M. *Booby*, & après avoir mis *Fanny*, (qui étoit charmée de n'être point forcée de paroître devant Lady) entre les mains de M. ADAMS, il ſuivit M. *Booby* à l'appartement où étoient les dames, tandis que *Fanny* avec le miniſtre prit le chemin de ſon preſbytere.

CHAPITRE VI.

JOSEPH ANDREWS *couche au château. Dialogue entre Lady* BOOBY *&* SLIPSLOP *ſa ſuivante.*

L'ENTREVUE de PAMELA & de JOSEPH ſe paſſa en témoignages réciproques de tendreſſe & de joie, accompagnées de larmes, que M. *Booby* vit avec plaiſir couler de leurs yeux, & ſa tante avec dépit. Ces innocentes careſſes augmenterent ſa paſſion,

Digitized by Google

déjà réveillée par l'air galant que JOSEPH avoit sous son nouvel ajustement. Sa force, sa grace, & tous ses charmes lui parurent dans un nouveau degré. Afin de juger de son esprit, dont elle ignoroit la vivacité, faute de s'être assez abaissée pour l'entretenir familiérement, elle se joignit à M. *Booby* son neveu, & à PAMELA, pour le prier de leur conter ses avantures; ce qu'il fit de très-bonne grace. Elle en fut peu contente par rapport aux traits qui pouvoient concerner *Fanny*, dont M. *Booby* lui vantoit la beauté & les agrémens; ce qui l'aigrissoit encore contre cette charmante fille. „ Je m'étonne, madame, dit-elle, en s'adressant à PAMELA, que mon neveu, qui prétend vous avoir épousée par inclination, s'avise de vous entretenir de la beauté d'une autre. Pour moi, j'avoue que j'aurois de la peine à le soutenir, si la chose me regardoit; j'en serois jalouse. Vous avez raison, madame, répondit PAMELA, mais il faut avoir de l'indulgence pour M. *Booby*: ses yeux sont sujets à se méprendre à l'égard de notre sexe, il y trouve quelquefois plus de charmes qu'il n'y en a. " A ces mots, les dames fixerent leur vue sur une grande glace qui étoit devant elles, & Lady continua, en disant que les hommes étoient fort sujets à se tromper sur la beauté. Puis, sans regarder que leurs propres visages, elle s'exhalerent en complimens réciproques.

Digitized by Google

Quand l'heure de se coucher fut venue, Lady dit à JOSEPH, qu'elle lui avoit fait préparer un lit. (Le lecteur aura la bonté de se souvenir que désormais nous ajouterons le titre *Monsieur* en parlant de JOSEPH, puisqu'il peut à présent y prétendre avec autant de raison que bien d'autres, en vertu d'un droit inconteſtable, consistant dans son habillement.) M. JOSEPH s'excusa de son mieux, sans oser cependant refuser de coucher au château, quoiqu'il eût bien mieux aimé aller rejoindre *Fanny* chez M. ADAMS. Mais Lady persista à le vouloir retenir, sous prétexte qu'il ne trouveroit point dans le village une maison qui fût propre à loger un homme du rang auquel il étoit destiné. PAMELA & son mari se mirent de la partie, & il fallut abandonner l'espérance de revoir *Fanny* jusqu'au lendemain. Cependant cette tendre amante l'attendit jusqu'à minuit, avec M. ADAMS & sa famille, qui eurent la complaisance de veiller avec elle. A la fin elle se coucha, non pour dormir, mais pour rêver à celui qui causoit toutes ses peines & tous ses plaisirs.

M. JOSEPH se leva de bonne heure pour l'aller trouver. Elle entendit sa voix, & s'étant habillée à la hâte, elle descendit dans la salle où il étoit. Ils passerent deux heures ensemble avec un plaisir inexprimable ; & avec la permission de M. ADAMS, ils fixe-

Digitized by Google

rent leurs nôces au lundi ſuivant. Après avoir pris cette réſolution, M. JOSEPH retourna au château, ſelon ſa parole, pour y déjeuner avec ſa ſœur.

Il eſt tems de retourner à Lady, pour inſtruire le lecteur de ce qui ſe paſſa chez elle le ſoir, lorſqu'elle ſe fut retirée dans ſa chambre. Que penſez-vous, *Slipslop*, demanda-t-elle en entrant dans ſa chambre, de cette merveille que mon neveu a épouſée? *Slipslop*, qui ne ſavoit ſur quel ton elle devoit répondre, ne répliqua que par un *plaît-il*, *madame*. Je vous demande, répéta Lady, ce que vous penſez de cette petite poupée, qu'on veut que je nomme ma niece? *Slipslop*, inſtruite autant qu'il falloit par l'épithete & par le ton, ſe mit à déchirer PAMELA. Elle la défigura ſi bien, que ſon mari même ne l'auroit pas reconnue. Lady l'aida dans ce pieux ouvrage, & conclut ſon panégyrique par ces mots. Vous lui rendez juſtice, *Slipslop*: cependant toute laide qu'elle eſt, c'eſt une ange en comparaiſon de *Fanny*. *Slipslop* quitta alors PAMELA pour mettre en pieces *Fanny*, ce qu'elle fit d'une façon barbare; & elle conclut en priant madame de lui dire, ſi elle avoit jamais vu aucun de ces gens de la lie du peuple, qui ne ſe reſſentît de ſa baſſe origine. „ J'ai vu une ſeule exception, dit Lady. Vous devinez qui je veux dire. Non en vérité, répondit la ſuivante.

Digitized by Google

C'eſt un jeune homme, reprit ſa maîtreſſe..... Vous avez aujourd'hui l'eſprit étrangement bouché. Oh! que vous avez bien raiſon, répondit *Slipslop*, il y a une modification à cet *apopthème*, & une exception à cet axiome, actuellement dans le château. N'eſt-il pas vrai, reprit Lady? Il a un air ſi noble, qu'un prince pourroit l'avouer pour ſon fils. Ses manieres feroient honte en vérité à nos gens de cour. Il n'emprunte de ſa naiſſance qu'une complaiſance parfaite, qui le fait céder en tout à ſes ſupérieurs, ſans cependant aucune trace de ſervile ſoumiſſion. Toutes ſes actions n'expriment que le reſpect & la reconnoiſſance, & n'inſpirent que l'amour.... Enfin ſa vertu, ſa piété à l'égard de ſes parens, la ſincérité qui regne dans ſes paroles, ſa fidele amitié, ſon courage, la bonté de ſon cœur..... Ah, *Slipslop*, que n'eſt-il gentilhomme, pour le bonheur de quelque dame douée d'un égal mérite! C'eſt bien dommage en vérité, répondit *Slipslop*. Il eſt certain, continua Lady, qu'une femme qui penſeroit à lui, deviendroit mépriſable, malgré toutes les qualités du corps & de l'eſprit que nous venons de remarquer. Pour moi je me déteſterois ſi j'étois capable d'une telle ſottiſe. Sans doute, madame, dit la ſuivante. Et pourquoi *ſans doute*, s'il vous plaît? Je vois que vous êtes l'écho de chaque perſonne qui vous parle. Ne me

Digitized by Google

rite-t-il pas mieux la tendreſſe & l'attachement d'une femme ſenſée qu'un noble campagnard, qu'un libertin de la cour, ou qu'un ridicule petit-maître ? Cependant c'eſt toujours à quelqu'une de ces trois eſpeces que nous ſommes forcées de nous ſacrifier, pour éviter la critique du monde & la colere de nos parens. Il faut nous donner à l'objet de notre mépris, & mépriſer ceux qui méritent notre eſtime. Coutume, bienſéance, honneur, tyrans impitoyables ! vous voulez qu'on s'immole, & qu'on préfere la naiſſance, le bien, le rang, au mérite, & aux dons les plus précieux de la nature. En vérité, s'écria *Slipslop*, qui voyoit de quel côté venoit le vent, ſi j'avois été grande dame, je me ſerois moquée de la coutume. Voyez-vous, madame, pour votre rang, qui n'eſt pas peu de choſe, je ne voudrois pas me gêner comme vous faites. Je ne parle point de moi, répondit Lady : je ſuppoſois le cas qu'une fille de condition eût du goût pour ce jeune homme-là, faute d'avoir vu le monde. Quoi ? moi ? Tu ne me ſoupçonnes pas aſſurément..... Non, madame, certainement, dit la ſuivante. Quoi, *non*, reprit Lady, & à propos de quoi répondez-vous avant qu'on ait achevé de parler ? Il faut avouer qu'il eſt charmant. Mais non, *Slipslop*, mon tems eſt paſſé ; les hommes ne me touchent plus ; j'ai perdu un mari qui..... Tu le ſais, à

quoi bon le rappeler, puiſque mon unique reſſource eſt dans l'oubli? Allons *Slipslop*, conte-moi quelqu'une de tes ſornettes pour me diſtraire, conte-moi quelque choſe de M. ANDREWS. Hé bien, dit la ſuivante, M. JOSEPH ANDREWS eſt le plus bel homme que j'aie vu de ma vie; & ſi j'étois ducheſſe, il ne reſteroit pas longtems comme il eſt. Vous direz tout ce qu'il vous plaira de la coutume & de la bienſéance; mais je ſais bien moi, que de tous les jeunes ſeigneurs qui venoient chez vous à *Londres*, il n'y en a pas un ſeul que je vouluſſe mettre en comparaiſon avec M. JOSEPH. Ce ne ſont que des freluquets; j'aimerois mieux, Dieu me pardonne, être la femme de notre M. ADAMS, que d'aucun de ces colifichets. Je m'embarraſſerois bien de ce que le monde diroit de moi, ſi j'étois dans les bras d'un homme que j'aimerois. Il y a des gens qui critiquent les autres, parce qu'ils poſſedent un bien que ces mêmes gens *appètent*. Deſorte donc, dit Lady, que ſi tu étois femme de condition, tu n'héſiterois pas d'épouſer M. JOSEPH ANDREWS? Pas un inſtant, répondit *Slipslop*, s'il vouloit de moi. Bête, animal, s'écria la dame, s'il vouloit d'une femme de condition! Eſt-ce que la choſe eſt douteuſe? Je ne le croirois pas, répondit la ſuivante, ſi *Fanny* étoit plus éloignée de lui. Pour moi, ſi j'étois à votre place, ayant tant ſoit peu de goût

Digitized by Google

pour M. JOSEPH ANDREWS, je la ferois chaſſer de la paroiſſe. *La Mouche* feroit bientôt cette affaire-là, ſi vous vouliez lui en parler.

Ce que *Slipſlop* venoit de dire, déconcerta ſa maîtreſſe. Elle craignoit que *La Mouche* ne l'eût trahie, ou qu'elle ne ſe fût trahie elle-même. Après quelques momens de ſilence, s'étant un peu remiſe, elle parla en ces termes. » Je ſuis étonnée, *Slipſlop*, de la liberté que vous vous donnez, en parlant comme vous venez de faire. Prétendez-vous inſinuer que c'eſt moi qui ai ſuſcité *La Mouche* contre cette fille, par rapport à JOSEPH? Ah! Madame, s'écria la ſuivante effrayée, me ſoupçonnez-vous d'inventer des impertinences comme celles-là? Je ne vous crois pas aſſez hardie pour oſer le faire, répliqua Lady. Ma conduite a été trop réguliere, pour que la malice même y trouve à mordre. Je ne me ſuis jamais comportée de façon à donner priſe à la médiſance, & je n'ai pas ſuivi l'exemple de pluſieurs femmes que vous connoiſſez, en prenant des libertés indécentes! même avec mon époux. Mais le cher homme qui n'eſt plus dans ce monde (ici elle ſanglotta), s'il étoit encore vivant, (ce mot entraîna quelques larmes) ne pourroit me reprocher une ſeule action tendre, ou même paſſionnée à à ſon égard, pendant tout le tems que nous avons vécu enſemble. Il ne m'a jamais em-

Digitized by Google

braſſée, que je ne lui aie bien témoigné qu'il me faiſoit de la peine. Je ſuis ſure quepour cet effet il n'a jamais cru que je l'aimois. Depuis ſa mort, tu le ſais toi-même, quoiqu'il y ait ſix ſemaines (un jour ſeulement de moins), je n'ai reçu aucune viſite juſqu'au moment que mon fou de neveu s'eſt aviſé de me venir voir avec ſa poupée. Juſques là je m'étois bornée à un certain nombre d'amis choiſis. Cependant tant de circonſpection ne me garantit peut-être pas d'un ſoupçon offenſant. On peut me croire livrée à une paſſion que je mépriſe, & pour qui? pour un jeune-homme de la lie du peuple, pour un garçon qui a porté ma livrée. Je n'entens rien dans tout ceci, Madame, je vous aſſure, interrompit *Slipslop*. Je vous crois, reprit la Dame; cette façon délicate de penſer n'exiſte que dans un cœur pétri d'une matiere plus noble que le tien. Tues une créature d'une eſpéce inférieure. La race d'ANDREWS & la tienne ſont de niveau: tues un inſecte organiſé ſous la forme d'une femme. Je vous aſſure, Madame, repliqua la ſuivante, piquée de ce diſcours, que je ne ſuis non plus inſecte, qu'organiſée, ou du moins que je ne le ſuis pas plus qu'une autre. Vous parlez vraiment comme ſi les domeſtiques étoient faits de toute autre choſe que les gens de qualité. Mais, Madame, les domeſtiques ſont Chrétiens auſſi-bien que leurs maîtres, ils ſont

Digitized by Google

comme eux faits de chair & de sang, & Mr. ANDREWS en est une bonne preuve. N'est-il pas aussi beau qu'un mylord? Par conséquent son sang est aussi bon. Pour moi je crois que mes *corpuscules* ne sont pas plus grossiers que ceux des autres: & si Mr. ANDREWS étoit mon amant, je ne rougirois point de dire publiquement qu'il est gentilhomme; car tous ceux qui l'ont vu dans son bel habit, disent qu'il a l'air d'un duc. Lui grossier! Non, je ne puis souffrir d'entendre parler si mal de lui, puisqu'il ne parle jamais mal des autres. Sa grossiereté ne gît assurément pas dans son humeur, car il est doux & très-poli; ni dans sa peau, car elle est unie comme une glace, & blanche comme celle d'un poulet. Si j'étois Mademoiselle ANDREWS, avec mille écus de rente, je ne voudrois pas changer avec une reine. Une femme qui ne se contenteroit pas d'un amant tel que lui, mériteroit de n'en avoir aucun de toute sa vie, puisqu'il a tout ce qu'il faut pour rendre une femme heureuse. Ah, que ne suis-je une grande Dame, pour l'élever si haut que personne n'osât lui reprocher sa naissance!" En achevant ces mots, elle prit les bougies, & demanda à Lady, si elle avoit affaire d'elle. Non, répondit la Dame, qui étoit au lit dès le commencement de cet entretien. Va te coucher, tu es la plus plaisante fille du monde avec tes folles imaginations.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Réflexions judicieuſes, qu'on défie de trouver dans les Romans François. Conſeils ſalutaires que Mr. BOOBY donne à ſon beau-frere. Avanture de FANNY avec un Petit-Maître.

UNE habitude contractée depuis longtems a tant de pouvoir ſur l'homme, qu'il n'y a preſque rien d'extraordinaire qu'on ne puiſſe croire, quand c'eſt un effet de cette habitude. Un avare, qui s'eſt accoutumé à voler le public, qui parvient enfin juſqu'au point de ſe filouter lui-même, & de voler ce qu'il met dans un endroit pour le cacher dans un autre, & prend plaiſir à cette extravagante occupation, eſt une choſe poſſible, & même probable. De-même ceux qui ſont faits à tromper le public par un extérieur d'honnête-homme, à force d'en impoſer aux autres, ſe perſuadent à la fin qu'ils poſſedent toutes les qualités dont ils faſcinent les yeux des autres. Pour appliquer cette obſervation, il eſt bon de ſavoir, que la paſſion qu'on nomme amour, donne de l'exercice à tous les talens & à toutes les facultés du beau-ſexe: & que les Dames, quand elles aiment, ſont tant ſoit peu inclinées à la fourberie. Et pouvons-nous nous

Digitized by Google

en plaindre, ſi nous réfléchiſſons que cette charmante partie de la création eſt dès ſa naiſſance inſtruite dans le grand art de feindre ? Dès que la petite fille commence à bégayer, on lui défend la familiarité avec les enfans de l'autre ſexe. Enſuite on commence à lui dire, que le garçon eſt un animal dangereux, dont il faut ſe garder, que bien loin de jouer avec lui, ou de le careſſer, il faut qu'elle le chaſſe d'auprès d'elle, s'il s'aviſe de l'approcher de trop près. Quand elle eſt devenue grande, on lui inſinue adroitement, que ſi elle a aucune liaiſon d'amitié avec lui, les autres filles la regarderont comme une infame, & la chaſſeront de leur ſociété. Ces premieres impreſſions, fortifiées par leur gouvernante & par leurs compagnes, leur inſpirent tant d'horreur pour ce monſtre, qu'à quinze ans elles l'évitent comme un fléau, en ſe targuant d'une antipathie vertueuſe, qu'elles jurent de conſerver toute leur vie. Elles le croient alors, & ſe flattent de la chimérique eſpérance de paſſer leurs jours ſans tomber entre les pattes du monſtre, à l'exemple de quelque vieille Veſtale leur tante où leur couſine. Mais quand elles ont paſſé le troiſieme luſtre, & qu'elles commencent à conſidérer l'avenir, elles penſent avec chagrin que vu le grand nombre de ces monſtres qui les environnent, qui fourmillent dans le monde, & qui ſe préſentent ſans ceſſe à elles

Digitized by Google

ſous différentes figures & ſous des noms divers, il leur ſera comme impoſſible de s'en garantir. Lorſque le dit monſtre ſe met à leur pourſuite (ce qui n'arrive gueres qu'après qu'elles ont paſſé la ſeconde année climatérique) elles voient alors la témérité de leurs projets, & ſongent à d'autres voies pour ſe garantir du danger. Elles prennent alors le parti de ſe rendre aimables à ſes yeux, & de lui plaire, afin de lui ôter par ce moyen l'envie de leur nuire. Elles y réuſſiſſent, mais en s'apprivoiſant avec lui, elles perdent l'idée de ſa férocité, & ſe haſardent à lui parler; le trouvant tout autre qu'on le leur avoit dépeint, elles ſe plaiſent à faire des épreuves de ſa douceur, de ſa tendreſſe, & de ſa complaiſance, juſqu'à ce qu'elles paſſent, par une foibleſſe attachée à la nature humaine, d'un excès à un autre, avec la même promtitude qu'un oiſeau vole de branche en branche. Enfin l'amour prend la place que la crainte occupoit auparavant. Mais comme l'enfant qu'on éleve dans la frayeur de ces riens, qu'on nomme ſpectres, retient juſqu'à la mort une eſpece de crainte de ces êtres imaginaires, malgré la conviction de leur impoſſibilité; de-même les filles, quoique convaincues par leur propre expérience que l'animal eſt fort traitable, ne laiſſent pas de le traiter toujours comme un animal à fuir, & de l'éviter, pour ſe garantir de la critique de leurs compa-

Digitized by Google

gnes, qu'elles entendent déclamer contre lui; desorte que plus elles l'aiment, plus elles crient haut, afin d'éblouir le public, & de lui persuader qu'elles ont une entiere aversion pour lui. En voulant ainsi tromper les autres, elles parviennent à la fin à se tromper elles-mêmes, & croient souvent qu'elles haïssent à la mort celui qu'elles aiment avec la plus vive passion. Lady *Booby* étoit dans ce cas. Au commencement elle avoit aimé JOSEPH sans le savoir; & dans la suite, s'étant apperçue de son amour, elle crut l'aimer bien moins qu'elle ne l'aimoit en effet. Depuis l'arrivée de PAMÉLA chez elle (ce qui l'avoit fait paroître à ses yeux sous une figure honnête), elle avoit conçu, sans le savoir, un dessein, que l'amour lui eût encore déguisé longtems, si un songe ne lui eût dévoilé le mystere.

Dès qu'elle fut en état d'être vue, elle fit appeler son neveu, & lui ayant fait de grands complimens sur son choix. „ Vous voyez, continua-t-elle, par la complaisance que j'ai eue pour vous, en admettant JOSEPH à ma table, que je regarde les ANDREWS, non seulement comme vos parens, mais presque comme les miens, puisque vous vous êtes allié avec eux. Vous avez raison de vouloir les élever le plus que vous pourrez. Ainsi vous devriez dissuader JOSEPH de son mariage; parce que cela ne

Digitized by Google

peut qu'étendre la baſſeſſe & la pauvreté de ſa famille. Au lieu qu'en lui achetant quelque emploi honorable, vous le mettrez en état de profiter des dons que la nature lui a prodigués, pour ſe procurer quelque parti avantageux. "

Mr. *Booby* goûta cet avis, & à ſon retour dans l'appartement de PAMÉLA, où il trouva JOSEPH, il lui parla en ces termes. „ La tendreſſe, mon cher JOSEPH, que je reſſens pour PAMÉLA mon épouſe, s'étend à ſon frere, & à toute ſa famille, que je conſidere autant que s'ils étoient mes égaux. Je crois que vous en êtes convaincu. Pardonnez donc à mon amitié, qui m'oblige à vous parler ſur un ſujet qui peut vous faire quelque peine: mais votre propre intérêt le demande; & ſi mon amitié vous eſt chere, je vous conjure, ou plutôt j'exige que vous rompiez vos engagemens avec une fille qui ne vous convient point, étant mon beau-frere. Je prévois la répugnance que vous aurez à m'accorder cette preuve d'amitié, mais par la ſuite vous me remercierez de ma ſévérité. J'avoue que votre maîtreſſe eſt charmante, mais la beauté toute nue ne ſuffit pas pour faire un mariage heureux. Je vous aſſure, Monſieur, répondit JOSEPH, que c'eſt la moindre des perfections de cette aimable fille; car je ne connois aucune vertu dont elle ne ſoit douée. Pour ſes vertus, reprit Mr. *Booby*, vous ne pouvez en être

Digitized by Google

le juge; mais vous trouverez parmi les femmes d'un plus haut rang dequoi vous en consoler. Je me propose de vous mettre en état de les connoître, à moins que votre obstination ne vous porte à vous engager malgré moi dans un mariage qui me déplairoit beaucoup, & qui chagrineroit extrêmement vos parens, en leur ôtant la douce espérance de vous voir faire une figure avantageuse dans le monde. Je ne puis croire, repliqua JOSEPH, que mes parens soient en droit de sacrifier mon bonheur à leur ambition. D'ailleurs que diroit-on de moi, si l'élévation de ma sœur me rempliſſoit d'un orgueil assez sauvage pour me faire mépriser mes égaux? Non, Monsieur, ajouta-t-il, je ne romprois pas avec ma chere *Fanny*, quand même je serois en état de l'élever aussi haut que vous avez fait ma sœur. Votre sœur & moi, répondit Mr. *Booby*, nous vous sommes obligés de la comparaison. Cependant votre *Fanny* ne doit pas assurément être comparée à PAMÉLA, ne possédant ni ses charmes, ni son esprit. Mais puisque vous me rappelez ce que j'ai fait en faveur de PAMÉLA, sachez que mon rang & ma fortune m'ont laissé la liberté de faire un choix. Ç'auroit été une foiblesse de me refuser cette satisfaction; mais c'est une extravagance dans un homme de votre sorte, de vouloir pareillement vous satisfaire. Ma fortune me laisse la même liberté, repliqua JOSEPH.

Digitized by Google

J'adore *Fanny*, ellle m'aime; j'ai des bras & des forces pour cultiver la terre, afin de la ſoutenir ſelon l'état où elle eſt née, & dont elle eſt contente. Ah! mon cher frere, s'écria PAMÉLA, vous avez tort, & Monſieur a raiſon. Papa & maman ſeront bien fâchés de voir que vous voulez abaiſſer notre famille, après ce que mon cher maître a fait pour l'élever. Vous feriez bien mieux d'implorer la grace divine contre votre paſſion, que de la nourrir au préjudice de votre gloire; & .... Vous badinez ma ſœur, dit JOSEPH en l'interrompant. Que prétendez-vous dire avec votre grace divine, & ma gloire? *Fanny* eſt notre égale apparemment. Elle étoit autrefois la mienne, répondit grâvement ſa ſœur; mais je ne ſuis plus PAMÉLA ANDREWS: je ſuis la femme d'un gentilhomme, & comme telle, d'un rang bien audeſſus du ſien. J'eſpere, avec l'aſſiſtance de la grace, me préſerver de l'orgueil, & ne jamais me méconnoître. " On vint alors les avertir que le déjeuné étoit prêt. Ainſi finit la converſation, ſans qu'aucun d'eux en fut ſatisfait.

Pendant ce tems-là *Fanny* étoit à ſe promener dans une avenue du château, où elle attendoit JOSEPH, qui lui avoit promis de l'y joindre, dès qu'il pourroit ſe dérober de la compagnie. Elle avoit vécu aux dépens d'ADAMS depuis ſon retour au village, étant ſans argent; ce qui l'embarraſſoit extrême-

Digitized by Google

ment, & la jetta dans une triſte rêverie; dont elle fut tirée par un jeune-homme à cheval, qui lui demanda ſi c'étoit-là le château de *Booby*. Il le ſavoit bien, mais il fit ſemblant d'en douter, pour avoir occaſion de lui parler, afin de voir ſi ſon viſage répondoit à la délicateſſe de ſa taille. Il en fut ſi frappé, dès qu'elle eut levé les yeux ſur lui, qu'il ſe jetta à bas de ſon cheval, en proteſtant qu'il n'avoit jamais rien vu de ſi beau, & qu'il vouloit l'embraſſer. Elle le pria de ne la pas inſulter, & lui accorda cependant avec politeſſe la légere faveur qu'il avoit demandée; mais voyant qu'il vouloit quelque choſe de plus, elle le repouſſa ſi rudement, qu'il lâcha priſe quoiqu'il la tînt dans ſes bras. Ce jeune homme, qui n'étoit rien moins qu'un *Hercule*, tout hors d'haleine d'avoir luté contr'elle, remonta à cheval, & ayant laiſſé ordre à ſon valet de chambre de reſter avec elle, pour lui offrir de l'entretenir à *Londres*, & de lui donner un équipage ſi elle vouloit ſe donner à lui, il lui ſouhaita le bon jour, & s'avança vers le château.

Son agent, habile négociateur de *Cythere*, employa tout ſon art ſans pouvoir réuſſir. A la fin le miniſtre abandonna les intérets de ſon maître pour les ſiens, & lui propoſa de l'épouſer. « Quoique je ſois valet de » chambre, lui dit-il, j'ai du bien, je vous » l'offre, il ne tient qu'à vous d'en être la

Digitized by Google

» maîtreſſe ſans bleſſer votre vertu. Car je » ſuis prêt à vous épouſer, ſi vous voulez » m'accepter pour époux ». Elle répondit que non-ſeulement lui, mais ſon maître, ou le plus riche ſeigneur du royaume, l'en prieroient envain. Voyant que la flaterie étoit inutile, ce malheureux, échauffé par la vue de tant de charmes, l'attaqua autrement, mais avec bien plus d'inſolence & de vigueur que ſon maître. Dans le fond la beauté de cette fille auroit tenté le plus auſtere des anciens philoſophes, ou le dévot le moins ſuſpect de notre ſiecle. *Fanny* ſe défendant courageuſement étoit preſqu'épuiſée, quand le bon génie des vertueux amans envoya ſon héros, ſon cher JOSEPH, à ſon ſecours. A la vue d'un combat où il étoit ſi intéreſſé, plus promt que l'éclair, il s'élance ſur le raviſſeur, dans le tems qu'il lui arrachoit ſon fichu, & il lui aſſène un coup de poing à l'endroit du cou où un nœud coulant auroit été fort bien placé; ce qui le fit chanceler. Cependant ce miſérable quitta *Fanny* pour ſe venger; mais avant que de porter ſon coup, il en reçut un ſecond, qui auroit été peut-être le dernier qu'il auroit reçu de ſa vie, s'il s'étoit adreſſé, ſelon l'intention de JOSEPH, au milieu de la poitrine; mais le valet de chambre en voulant le parer, leva la main de ſon ennemi; deſorte que le coup étant ſeulement appliqué ſur le viſage, ne lui fit

Digitized by Google

sauter que trois dents. Résolu de ne point ménager son antagoniste, & irrité par la douleur, l'intrépide valet de chambre adressa un coup formidable à JOSEPH, qui le para, & qui en même tems riposta avec tant de bonheur, qu'il coucha son ennemi sans mouvement sur le champ de bataille. Ce coup décida la victoire, cependant JOSEPH saignoit beaucoup du nez.

Fanny voyant son sang couler, appela le ciel & la terre à son secours; mais JOSEPH arrêta ses cris, en l'assurant qu'il n'étoit point blessé. Elle se jetta tout de suite à genoux, pour remercier le ciel, non-seulement de ce qu'il avoit fait JOSEPH l'instrument de sa délivrance, mais aussi de ce que la victoire qu'il venoit de remporter ne lui coûtoit pas plus cher. Elle alloit lui essuyer le visage, quand elle vit le ravisseur qui se levoit de terre. JOSEPH se tournant vers lui: « As-tu ton » compte? lui dit-il. Oui, répondit l'autre, » car je crois que je me suis battu contre le » diable: si j'avois su que cette fille eût un » si bon champion, je me serois bien gardé » de l'attaquer ».

Quand le combat fut fini par la retraite du vaincu, *Fanny* pria instamment JOSEPH de retourner avec elle chez M. ADAMS, pour ne la plus quitter. Cette proposition lui étoit trop agréable pour qu'il la refusât, supposé qu'il eût été dans ce moment-là maître de sa langue. Le lecteur doit se souvenir que

Digitized by Google

le raviſſeur avoit arraché le fichu de *Fanny*, deſorte que ſa gorge étant à découvert, charma tous les ſens de ſon amant & le rendit immobile. Il a proteſté depuis devant pluſieurs perſonnes, que cet original ſurpaſſoit toutes les ſtatues qu'il avoit jamais vues, étant en effet plus propre à charmer un ſculpteur, qu'à lui inſpirer le deſſein de l'imiter. Cette fille modeſte, que le plus ardent été n'avoit jamais forcée de découvrir ſa gorge, (ce qui occaſionnoit peut-être la blancheur éblouiſſante de cette partie de ſa peau) étoit reſtée fort long-tems la gorge nue en préſence de ſon amant. La crainte dont elle avoit été ſaiſie à la vue d'un ſang ſi précieux qu'elle voyoit couler, l'avoit empêchée de faire réflexion ſur elle-même; juſqu'à ce que le voyant immobile devant elle, & les yeux fixés ſur ſon ſein, elle ſe ſouvint que ſon fichu n'y étoit plus. Un rouge vif, effet de ſa pudeur, ſe répandit à l'inſtant ſur ſon front, & gagna même ſa gorge qu'elle couvrit auſſi-tôt. JOSEPH voyant qu'elle ſouffroit, ſe priva d'un ſi cher objet, en détournant les yeux, de peur d'augmenter ſon trouble. Jugez, lecteur, ſi ſa paſſion étoit digne d'être appelée un véritable amour.

Fanny guérie de ſa honte, & JOSEPH du chagrin de l'avoir cauſée, ils ſe mirent l'un & l'autre en marche vers le Presbytere, & pendant le chemin elle renouvella la priere

Digitized by Google

qu'elle lui avoit déjà faite ; ce qui lui fut accordé avec une joie parfaite, par celui qui y gagnoit plus qu'elle.

CHAPITRE VIII.

Dialogue entre Monſieur & Madame ADAMS, JOSEPH & FANNY.

DANS l'inſtant qu'ils frapperent à la porte du presbytere, le miniſtre & ſa femme venoient de finir un aſſez long entretien, dont nos deux amans étoient le ſujet. Madame ADAMS avoit l'intérêt de ſes enfans ſi fort à cœur, qu'elle croyoit licites & même louables toutes les manieres de leur faire du bien. Elle eſpéroit depuis pluſieurs années, que ſa fille aînée auroit un jour l'honneur de ſuccéder à la charge que Mademoiſelle *Slipslop* occupoit, & de faire, par la protection de Lady *Booby*, ſon ſecond fils commis à la viſite des caves. Des eſpérances ſi flatteuſes lui tenoient au cœur, & elle enrageoit de voir la droiture inflexible de ſon ſcrupuleux mari ſur le point de les détruire, en irritant Lady par l'appui qu'il donnoit à *Fanny*. " Tout honnête-homme, lui diſoit-elle, doit avoir ſoin de ſa famille, préférablement à toute autre conſidération. Vous avez ſix enfans à pourvoir ; voilà de l'ouvrage

l'ouvrage autant qu'il vous en faut, ſans vous embrouiller la tête des affaires d'autrui. Vous ne ceſſez de nous rebattre les oreilles, quand vous êtes dans votre chaire, de la ſoumiſſion qu'il faut avoir pour les ſupérieurs; ne devriez-vous pas rougir de nous donner un exemple du contraire? Si Lady a tort, tans pis pour elle, ſon péché ne nous nuira ni dans ce monde, ni dans l'autre. *Fanny* a été élevée chez elle; qui d'elle ou de vous doit mieux la connoître? Si elle s'étoit bien conduite tandis qu'elle étoit au château, Lady ne la haïroit pas tant. Vous êtes porté pour elle, parce qu'elle eſt jolie. Mais les jolies filles ſouvent ne valent rien; celui qui les a faites, a fait auſſi les laides: & quand une femme a de la vertu, peu importe de quelle figure elle eſt. Ainſi, pour peu que vous ſoyiez ſage, vous ferez ce que Lady vous demande, en refuſant de publier le troiſieme ban „.

Tous ces argumens furent perdus. Le miniſtre, qui perſiſtoit dans la réſolution de faire ſon devoir ſans s'embarraſſer des conſéquences, alloit lui répondre, ſi elle l'eût permis. Mais cette femme, qui croyoit ſon mari aſſez privilégié, de ce qu'il pouvoit parler pendant deux heures conſécutives tous les dimanches ſans qu'elle osât le contredire, vouloit qu'il ne parlât chez lui que quand elle ſeroit laſſe de parler. Selon

Digitized by Google

les apparences, elle auroit poursuivi son sermon, si JOSEPH & *Fanny* ne fussent alors entrés dans la salle, où la table étoit mise, avec un plat de choux au lard pour le déjeuné. Madame ADAMS les salua froidement. Des gens plus rafinés y auroient fait attention : mais son air chagrin ne fut remarqué de personne ; car la cordialité de son mari attiroit les respects, la reconnoissance, & toute l'attention de nos deux amans. M. ADAMS les pria de se mettre à table, puis il descendit à sa cave, pour tirer un broc d'une liqueur très-rafraîchissante, qu'il appeloit de la biere, quoique ce ne fût qu'une eau colorée. On lui en avoit la même obligation que si ç'eût été d'excellente biere, puisque c'étoit la meilleure boisson qu'il eût. JOSEPH lui rendit compte de la conversation qu'il venoit d'avoir avec M. *Boobi* & sa sœur PAMÉLA, touchant *Fanni* ; ensuite il lui conta l'avanture du valet de chambre, en ajoutant qu'il ne pouvoit qu'appréhender quelque suite fâcheuse pour elle, s'il ne lui étoit pas uni au plutôt. " Permettez-moi, Monsieur, ajouta-t-il, d'aller chercher une dispense du troisieme ban, j'emprunterai l'argent nécessaire pour l'obtenir. Vous savez comme je pense à ce sujet, répondit M. ADAMS : dans quelques jours une dispense vous sera inutile. Mais, mon cher JOSEPH, je crains que votre impatience n'ait plus de part à votre dessein, que vos

Digitized by Google

prétendues appréhenſions. Comme ce deſſein tire ſon origine de l'un ou de l'autre, il faut que je vous faſſe l'analyſe de tous les deux, chacun ſelon ſon rang. Pour le premier motif, nommément l'impatience, ſachez, mon cher fils, que ſi vous ne prenez cette vierge pour épouſe, que dans la vue de ſatisfaire votre appétit charnel, vous péchez grièvement. Le mariage fut inſtitué pour un uſage plus noble, comme vous l'apprendrez par un ſermon que j'ai compoſé pour le jour que vous devez être uni avec elle. Je vous aime tant, que ſi vous êtes ſage, je vous ferai préſent du ſermon, où je démontre que ne l'on doit avoir aucun égard au ſang ou à la chair dans ces occaſions. Je prens mon texte dans l'évangile de *Saint Mathieu* V, 28, où l'on trouve ces mots, *ſi un homme regarde une femme pour la convoiter*, &c. En vérité tous ces appétits & toutes ces convoitiſes doivent être déracinés, ou au moins réprimés, avant que le vaſe mérite d'être conſacré. Se marier avec des vues ſi criminelles, eſt une proſtitution d'une cérémonie toute ſainte & toute chrétienne; proſtitution qui attire toujours la colere céleſte ſur ceux qui s'en rendent coupables. Si l'empreſſement que vous témoignez vient de l'impatience, vous devez donc la réprimer. Pour votre crainte, dont je fais mon ſecond point, elle eſt criminelle auſſi, parce qu'elle eſt une preuve

Digitized by Google

que vous n'avez point la confiance qu'un chrétien doit avoir en celui qui veille sans cesse sur nous, & qui conduit tout ce qui nous regarde à une bonne fin, tant que nous sommes soumis à ses volontés. Il nous protégera contre nos ennemis, & fera avorter tous leurs desseins, si nous mettons notre confiance en lui: peut-être même qu'il changera leur cœur. Au lieu de prendre des précautions, ou de recourir à des moyens illicites pour nous garantir d'un malheur, nous devons plutôt nous mettre en prieres, bien surs d'obtenir ce qui nous est le plus utile. Si un accident nous arrive, il ne faut point se livrer au désespoir, mais nous soumettre aux décrets de la providence; & ne jamais nous attacher à rien dans ce monde assez fortement, pour ne le pouvoir quitter sans regret. Vous êtes jeune & sans expérience, je suis plus âgé & j'ai beaucoup vu. Toutes les passions poussées à l'excès sont des crimes; l'amour même, s'il n'est subordonné au devoir, nous le fait oublier. Si *Abraham* avoit aimé *Isaac* jusqu'à refuser de le sacrifier, ne le blâmerions-nous pas? Je sais, mon cher JOSEPH, que vous êtes doué d'excellentes qualités, c'est pourquoi je vous aime; mais votre ame est commise à mes soins, il faut que j'en réponde. Ainsi je ne puis en conscience vous voir faire une faute, sans vous en avertir. Vous vous abandonnez trop à votre passion; desorte

Digitized by Google

que si Dieu vous ôtoit *Fanny*, je crains fort que vous ne pussiez la lui céder de bonne volonté. Cependant, croyez-moi, un chrétien ne doit jamais s'attacher tellement à quoique ce soit, ni à aucun objet quel qu'il puisse être, que si la providence l'en prive, il ne puisse se la voir enlever sans murmure, sans plainte, sans chagrin; parce qu'il doit se conformer en tout à la volonté du Seigneur, sans ressentir la moindre altération dans son ame „.

M. ADAMS fut interrompu au milieu de son discours, par un voisin qui vint lui dire, que son second fils étoit noyé. A cette nouvelle M. ADAMS garda un morne silence pendant quelques instans, puis il se mit à faire des hurlemens épouvantables. JOSEPH, touché de cet accident, se mit à lui dire la plupart des choses qu'il avoit retenues du sermon qu'il venoit de lui faire. Le vicaire étoit ennemi des passions, & ne prêchoit jamais sans exagérer la facilité qu'on trouve à les vaincre, par les secours de la grace & de la raison. Mais il n'entendoit plus alors la voix de l'évangile, & il trahissoit sa propre morale. " Mon fils, mon fils, s'écria-t-il, en interrompant JOSEPH, n'entreprenez point ce qui est impossible. Si c'étoit quelqu'autre de mes enfans, je le supporterois patiemment; mais celui-ci, l'unique consolation de ma vieillesse, mon bijou,

Digitized by Google

l'eſpoir de mes cheveux gris!..... Pauvre enfant, on t'arrache à la vie avant que tu en aies joui! Ah! le cher ange, le meilleur naturel, le caractere le plus doux, aimable enfant, qui ne m'a jamais offenſé! Ce matin, je lui ai donné la premiere leçon de *Quæ genus*, &c. Voilà ſon livre: hélas! mon fils, tu n'en as plus beſoin. Il eût été un homme ſavant, une lumiere de l'égliſe. Tant d'eſprit & tant de bonté ne ſe ſont jamais rencontrés dans un enfant ſi jeune..... Ah qu'il étoit beau! s'écria la mere qui revenoit d'un évanouiſſement entre les bras de *Fanni*. Mon pauvre cher *Jannot*, je ne te reverrai plus! Ah jamais, je ne dois le revoir mon aimable *Jannot*, ajouta le pere! Pardonnez-moi, interrompit JOSEPH, vous le reverrez; mais dans une meilleure place, où vous ne vous ſéparerez plus „.

Le miniſtre n'entendit point ce que JOSEPH diſoit, ou du moins il n'y fit pas attention, puiſqu'il continua ſes gémiſſemens plus fort qu'auparavant. A la fin il demanda où étoit le corps de ce cher enfant. Je veux le voir, dit-il, en s'avançant vers la porte; mais à peine l'eut-il ouverte, qu'il vit ſon fils courir vers lui en bonne ſanté, quoique fort mouillé. Celui qui avoit donné une allarme ſi fâcheuſe, étoit apparemment de ces gens qui ſe plaiſent à porter de mauvaiſes nouvelles. Ayant vu l'enfant tomber dans la riviere, il eut plus d'empreſſement pour

Digitized by Google

en informer ſon pere, que pour le ſecourir. Il fut tiré de l'eau par ce même porte-balle *Irlandois* qui avoit payé pour M. ADAMS chez l'hôte peu charitable. La joie du pauvre miniſtre devint auſſi extravagante, que ſon chagrin l'avoit été quelques inſtans auparavant. Il embraſſa mille fois ce cher enfant, danſant & ſautant comme un inſenſé, & le tenant entre ſes bras. Mais dès qu'il reconnut l'*Irlandois*, il lâcha ſon fils pour l'aller accabler de careſſes, ſur-tout quand il eut appris le nouveau ſervice qu'il venoit de lui rendre. Que ces embraſſemens étoient ſinceres & délicieux! Ils ne reſſembloient pas à ces démonſtrations d'amitié & de bienveillance que ſe donnent réciproquement des gens de cour, qui voudroient s'étouffer en s'embraſſant, s'il étoit poſſible: ce n'étoient pas non plus de ces careſſes politiques & intéreſſées, que l'on fait à quelqu'un dont on attend des bienfaits ou des ſervices. Tels ne ſont pas aſſurément les complimens qu'un cadet fait à ſon aîné ſur la naiſſance d'un fils. ADAMS & le pauvre *Irlandois* s'embraſſerent avec une joie vive & pure, inconnue aux cœurs corrompus du ſiecle.

Quand tout fut calme, ADAMS tira JOSEPH à l'écart, pour finir ſon exhortation. « Non, JOSEPH, lui dit-il, il faut te rendre maître de tes paſſions, ſi tu veux être heureux. Il eſt plus facile, à ce que je vois,

Digitized by Google

interrompit le judicieux JOSEPH, de conſeiller que de pratiquer. Vous n'avez point paru être le maître de vous-même, ſoit à la nouvelle de la mort de votre fils, ſoit quand vous avez été enſuite détrompé. Mon garçon, reprit ADAMS en hauſſant le ton, il ne t'appartient point d'enſeigner mes cheveux gris. Tu ignores ce que c'eſt que la tendreſſe paternelle, attens que tu ſois pere pour en juger. Nul homme n'eſt obligé de faire l'impoſſible; & la mort d'un enfant eſt un de ces grands malheurs, où il eſt permis de s'affliger ſans modération. Et ſi j'aime ma maîtreſſe, reprit JOSEPH, autant que vous aimez votre fils, ſa perte doit m'affliger également. Cet amour-là eſt frivole, repartit ADAMS, il tient de la chair. Il eſt permis d'aimer ſa femme, répondit JOSEPH, & de l'aimer de toute ſon ame. Un homme doit aimer ſa femme ſans doute, repliqua le miniſtre, mais il doit l'aimer avec prudence & modération. Je pécherai donc indubitablement, répartit JOSEPH; car je l'aimerai ſûrement avec une paſſion qui ne s'accordera jamais avec la modération. Vous parlez comme un enfant, & même comme un imbécille, dit ADAMS..... Non, c'eſt vous-même qui parlez comme un ſot, interrompit Madame ADAMS, qui écoutoit à la porte. Aſſurément, mon ami, vous ne voudriez pas nous faire accroire qu'un homme puiſſe trop aimer ſa femme. Si je croyois

Digitized by Google

que vous euſſiez fait un ſermon là-deſſus, je le chercherois par toute la maiſon pour le jetter au feu. Pour moi, ſi je n'avois été perſuadée que vous m'aimiez autant que vous pouviez, je vous aurois haï & mépriſé. Voilà une belle doctrine vraiment que vous prêchez-là ? Eſt-ce qu'une femme n'eſt pas en droit d'exiger de ſon mari tout autant d'amour qu'il eſt capable d'en avoir ? Ce n'eſt qu'un malheureux pêcheur, s'il refuſe de le lui prouver. Ne promet-il pas de l'aimer, de la chérir, & de la conſoler, avec je ne ſais quoi encore de plus ? Je m'en ſouviens encore, comme ſi j'avois été mariée hier au ſoir, & je ne veux jamais l'oublier. Ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, ajouta-t-elle, eſt que vous prêchez contre votre propre pratique ? car vous m'avez toujours chérie & aimée tant que vous avez pu. Pourquoi mettre de la méchanceté dans la tête de ce jeune-homme ? Ne le croyez pas, M. JOSEPH, aimez votre femme de toute votre ame & de tout votre corps „. Un coup violent dont la porte retentit en ce moment, ſuſpendit ce flux de paroles, & annonça la ſcene qui ſuit.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Visite rendue par Lady BOOBY *& sa compagnie à M.* ADAMS.

MYLORD *Fanfreluche*, en arrivant au château, avoit conté devant Lady *Booby*, qu'il avoit rencontré une charmante fille dans l'avenue, & avoit vanté tellement sa beauté, que Lady, qui reconnut *Fanny* au portrait que Mylord en fit, le soupçonna d'en être devenu amoureux; ce qui lui fit imaginer le dessein de lui procurer l'occasion de la revoir, dans l'espérance que les beaux habits & les présens de Mylord pourroient lui faire abandonner JOSEPH. Pour réussir elle proposa une partie de promenade avant que de se mettre à table, & elle conduisit insensiblement la compagnie du côté de la maison d'ADAMS. Voulez-vous, leur dit-elle, que je vous fasse voir un ménage des plus bizarres, un vieux fou de ministre, qui avec quatre ou cinq cent francs de revenu, fait vivre une femme & six enfans? Je vous assure aussi, ajouta-t-elle en riant, que dans toute la paroisse il n'y a pas une famille aussi déguenillée. On accepta la proposition, & Mylord avec sa canne frappa à la porte, comme nous venons de dire, dans le moment que madame ADAMS cha-

Digitized by Google

pitroit ſon mari. Toute la famille d'ADAMS fut effrayée de ce coup; mais le miniſtre, ſans s'étonner, courut ouvrir la porte, & Lady avec ſa ſuite entra dans la maiſon, où elle fut reçue de madame ADAMS avec une centaine de révérences, & de ſon mari avec autant de courbettes. Il dit à Lady, qu'il étoit confus de l'honneur qu'elle lui faiſoit. „ Vous m'avez ſurpris bien en déſordre, „ ajouta la femme; mais votre grandeur „ voudra bien me pardonner, puiſque je „ ne m'attendois pas à l'honneur que je re- „ çois. „ Le miniſtre, quoiqu'en bonnet de nuit, s'amuſa moins à faire des excuſes, que les honneurs de chez lui. Il préſenta ſon fauteuil de bois à Lady, & des tabourets de même étoffe aux autres, en leur diſant qu'il étoit charmé de les voir dans ſa pauvre chaumiere: *Non mea renitet in domo lacumar*, s'écria-t-il, en s'adreſſant au Mylord, qui lui demanda ſi c'étoit du *Gallois* qu'il parloit; il ajouta que pour lui il n'y entendoit rien. Le bon homme le regarda, & ne répliqua point.

Mylord *Fanfreluche* étoit un jeune homme, haut de quatre piés & demi, portant ſes cheveux, ou plutôt un faux tour, que nous n'oſerions nommer perruque, de peur de l'offenſer. Il avoit le viſage pâle, le corps fluet, les épaules rondes & étroites, la jambe mince & tant ſoit peu de travers, & ſa démarche reſſembloit un peu à celle

Digitized by Google

d'une Pie. Pour les agrémens de ſon eſprit, ils étoient proportionnés à ceux de ſon corps. Il n'étoit pas ſans ſcience ; il prononçoit quelques mots *François*, & chantoit exécrablement quelques chanſons *Italiennes*. Il avoit trop vécu dans le monde pour être timide, & trop fréquenté la cour pour être fier. Loin d'être avare, il étoit prodigue, mais nullement libéral : il dépenſoit beaucoup, & ne donnoit jamais rien. Il aimoit les femmes à l'excès, & ſa paſſion ſe trouvoit ſatisfaite, dès qu'elles perdoient leur réputation ; ſes amis diſoient cependant qu'il ne les mettoit que rarement dans le cas de mériter qu'on ſoupçonnât leur chaſteté. Il étoit ennemi des querelles, puiſque ſa colere s'appaiſoit, dès que celui qui l'avoit cauſée parloit plus haut que lui.

Voilà la négative de ſon caractere, en voici l'affirmative. En poſſeſſion d'un bien immenſe, l'appas d'une charge de peu d'importance l'avoit rendu l'eſclave d'un certain homme qui exigeoit de lui des ſoumiſſions baſſes, une obéiſſance aveugle, & un reſpect qui alloit juſqu'à ſouffrir ſes caprices & ſes mépris, ſans oſer ſourciller. Pour ce patron, il ſacrifioit ſon honneur, ſa probité, & ſa patrie. Du reſte, la bonne opinion qu'il avoit de lui-même, le rendoit l'impitoyable cenſeur de tout le genre-humain. Tel étoit le petit animal bipede, qui ſuivit en

Digitized by Google

ſautant Lady *Booby* dans la maiſon du pauvre miniſtre.

ADAMS & ſa compagne s'éloignerent du feu, pour y placer les étrangers : mais Lady, au lieu d'être ſenſible à ſes politeſſes, ſe tourna vers M. *Booby*, en diſant, *quale beſtia, qual' animale*! Puis voyant *Fanny* à côté de JOSEPH, elle demanda à Mylord, s'il ne la trouvoit pas jolie. „ Foi de ſeigneur, répondit-il, c'eſt la même que j'ai rencontré. Je ne vous croyois pas de ſi bon goût, répartit Lady. Ah! ah! reprit Mylord, c'eſt parce que je ne vous trouve point belle. Quelle folie! répliqua Lady; j'ai été toute ma vie l'objet de votre averſion. Averſion! répartit le petit maître, de l'averſion d'un viſage comme celui-là! Ma chere Lady, croyez-moi, il faut être autre que vous n'êtes, pour parler d'averſion; allez, connoiſſez-vous mieux. Et puis avec un éclat de rire il ſe tourna du côté de *Fanny*. "

Madame ADAMS, qui ſe tuoit de faire des civilités à cette illuſtre compagnie, les engagea à s'aſſeoir à la fin, & voyant ſon fils tenir ſon coin auprès du feu pour achever de ſe ſécher, elle le gronda pour le faire retirer. Ce que Lady ne voulut point permettre; au contraire, elle fit force complimens au miniſtre ſur la beauté de cet enfant, lui diſant que c'étoit ſon portrait. Et lui voyant un livre à la main. „ Sait-il

Digitized by Google

lire déjà, demanda-t-elle ? Oui, madame, répondit ADAMS, il ſait même un peu de *latin*, il commence *Quæ genus*. „ A quoi ſert votre *qui genius*, repartit-elle ? Je veux l'entendre lire. *Lege*, Jannot, *lege*, dit ADAMS. L'enfant ne répondit rien, mais voyant que ſon pere lui faiſoit un ſigne, il lui dit qu'il ne ſavoit pas ce que ces mots vouloient dire. Comment donc, dit le pere, que veut dire *lege* ? Dans l'impératif *legito*, n'eſt-ce pas ? Oui mon pere, repartit *Jannot*; Et quoi encore, demanda le pere ? *Le..... le..... legè*, répondit l'enfant. Fort bien, dit ADAMS, & que veut dire *lego* ? Je n'en ſais rien, répartit *Jannot*. Quoi vous n'en ſavez rien, dit le Miniſtre tout en colere ! Votre *latin* eſt donc reſté dans la riviere ? Comment dites-vous *lire* en *latin* ? En *latin*, mon pere, répondit le fils ? C'eſt..... c'eſt, *le..... lego*. Et que veut dire *lego*, demanda le miniſtre ? Ça veut dire *lire*, répondit l'enfant. Voilà un joli garçon : ah mon fils que tu deviendras ſavant, ſi tu veux t'en donner la peine, dit ADAMS ! Je vous aſſure, Madame, ajouta-t-il, cet enfant qui n'a que neuf ans, a déja paſſé ſon *propria quæ manibus*. Allons *Jannot*, liſez pour ſa Grandeur. Lady l'en pria derechef, pour amuſer ADAMS tandis que Mylord entretenoit *Fanny*. Ainſi *Jannot* lut ce que le lecteur lira avec lui dans l'autre Chapitre."

Digitized by Google

CHAPITRE X.

Hiſtoire de deux Amis, pour ſervir de leçon à ceux qui entreprennent de mettre la paix dans le ménage d'autrui.

LEONARD & *Païil*.... (liſez *Paul*; c'eſt une diphtongue, dit ADAMS. "Laiſſez lire l'enfant ſans l'interrompre, s'écria Lady, vous m'impatientez." Alors *Jannot* continua.) *Léonard* & *Paul* étoient amis depuis leur enfance, & ſi attachés l'un à l'autre, qu'une longue abſence, pendant laquelle ils ne s'écrivirent aucune lettre, ne diminua point leur attachement mutuel. Au bout de quinze ans que *Léonard* avoit paſſés dans les *Indes Orientales*, & *Paul* dans le ſervice du Roi & de ſa Patrie, ils ſe réjoignirent avec une joie réciproque, quoique dans un état bien différent. *Léonard* étoit riche de deux millions, & *Paul* n'étoit encore que Lieutenant d'Infanterie, & ſans un ſou.

Le régiment où étoit *Paul*, fut envoyé en quartier d'hiver aux environs d'un château que *Léonard* venoit d'acheter, & où il s'étoit établi depuis peu. Celui-ci, à qui on avoit donné la charge de commiſſaire général, en allant à la ville pour aſſiſter à l'aſſemblée qui ſe fait tous les quarante jours

Digitized by Google

dans chaque province, y rencontra son ancien ami, que quelques affaires du régiment forçoient d'avoir recours au commissaire. *Paul* ne reconnut point son cher *Léonard*, tant il étoit changé depuis un tems si considérable. Mais *Léonard*, dès l'instant qu'il le vit, se sentit si ému, qu'il se leva avec précipitation pour aller l'embrasser. *Paul* fut surpris de se voir accablé de caresses par un inconnu; mais peu de mots suffirent pour éclaircir ce mystere, & pour lui faire partager la joie de *Léonard*. Ce qui répandit un sentiment de tendresse dans l'ame de tous les spectateurs.

Léonard engagea *Paul* à venir le voir dans son château. *Paul* ayant obtenu de son colonel la permission de s'absenter durant un mois, ils partirent ensemble l'un & l'autre, & *Paul* se trouva en peu d'heures chez *Léonard*. S'il étoit possible que quelque chose pût augmenter la satisfaction de *Paul*, il la trouva en arrivant. Dès qu'il vit l'épouse de son ami, il la reconnut, pour l'avoir vue dans une garnison, où elle faisoit l'ornement & la joie de toute la ville. Elle étoit fort jolie, & bonne par excellence, mais toujours femme, c'est-à-dire, un ange fragile. „ (Vous lisez faux, „ mon fils, dit ADAMS; le bon sens n'y „ est point. Il y a comme cela dans le „ livre, répondit *Jannot*, & il conti- „ nua. “) Car quoique sa figure fût an-

Digitized by Google

gélique, ſon ame n'étoit que celle d'une femme, dont ſon opiniâtreté invincible étoit une preuve convainquante.

Deux ou trois jours ſe paſſerent, ſans que rien parût; mais l'humeur de la dame ayant trop de peine à ſe contraindre, elle éclata peu-à-peu. Le mari, qui ne ſe gênoit point pour *Paul*, y répondoit avec tant de vivacité, que leurs querelles étoient auſſi fréquentes que leurs converſations, & pourſuivies avec autant de chaleur, que s'il ſe fût agi de leur fortune, quoique le plus ſouvent ce ne fût que des vétilles. Souvent même la bagatelle ſervoit de prétexte pour les aigrir. „ Si vous m'aimiez, lui diſoit-„ elle, vous ne me chicaneriez point pour „ une bagatelle. " Le mari rétorquoit l'argument, qui étoit autant pour lui que pour elle, en ajoutant peut-être, qu'étant le chef on devoit lui céder. Pendant ces diſputes, *Paul* gardoit le ſilence, ſans ſe déclarer ni pour l'un, ni pour l'autre, pas même des yeux; juſqu'à ce qu'un jour qu'elle les avoit quittés dans une fureur épouvantable, le mari lui parla en ces termes: „ Que ferai-je, mon cher *Paul*, de cette femme? Je l'adore, & je n'ai aucune plainte à faire d'elle? Que ne puis-je lui ôter cette opiniâtreté, qui lui fait ſoutenir tout ce qu'elle avance, en dépit de la raiſon & du bon ſens! Car on a beau lui démontrer qu'elle a tort, quoiqu'elle

Digitized by Google

en soit convaincue dans le fond, elle mourroit plutôt que d'en convenir. Ma patience est à bout, que dois-je faire ? Conseillez-moi, je vous en conjure.

„ Si vous voulez que je vous parle en ami, répondit *Paul*, je ne puis que vous blâmer. Pourquoi, vous qui condamnez son obstination, vous rendez-vous aussi opiniâtre qu'elle, dans des disputes où il ne s'agit de rien d'essentiel ? Qu'importe de quelle couleur étoit la veste que vous portiez le jour que vous l'avez épousée ? Voilà pourtant le fond de votre querelle d'aujourd'hui. Si vous l'aimez si tendrement, que ne la laissez-vous dans une erreur qui ne vous porte aucun préjudice, plutôt que de la chagriner & de vous nuire à vous-même ? Pour moi, si jamais je prends une femme, je ferai un accord avec elle, que celui de nous deux qui sera persuadé de son bon droit dans des disputes de cette nature, sera obligé de céder. Ainsi chacun prévenu pour son opinion, s'empressera de s'avouer vaincu. Vous avez raison, mon cher ami, dit *Léonard*, & je suivrai votre conseil. "

Ils se quitterent bientôt après, & *Léonard* fut chez sa femme lui faire des excuses, lui disant que son ami lui avoit fait voir son tort. Elle se recria sur les vertus de *Paul*, en quoi le mari la seconda, & tous deux conclurent, que c'étoit le plus sage & le

Digitized by Google

plus vertueux des hommes. Au ſouper elle ne put s'empêcher de le regarder tendrement, en lui diſant, voulez-vous de ce pâté de bécaſſes ? C'eſt un pâté de perdreaux, ma mie, dit le mari. „ Je demande à votre ami, s'il veut goûter de ce pâté de bécaſſes, répliqua la femme ; je dois ſavoir apparemment de quoi le pâté eſt fait, puiſqu'il eſt de ma façon. Si le pâté eſt de votre façon, repartit le mari, le gibier qui eſt dedans eſt de ma chaſſe, & je puis vous aſſurer que je n'ai point encore vu de bécaſſes cette année. Qu'importe cependant, quoique j'aie raiſon je vous cede, & les perdreaux ſeront des bécaſſes. " Cela m'eſt fort indifférent, reprit madame *Léonard* : mais je vois clair, & ne puis ſouffrir qu'on m'en impoſe. Vous voulez avoir raiſon ; mais votre ami ſait de quoi il eſt queſtion, puiſqu'il en a mangé. *Paul* ne dit mot, & la diſpute ne finit que quand le ſommeil les accabla bien avant dans la nuit. "

Le lendemain la femme rencontra *Paul* par haſard, & ſachant qu'il avoit parlé pour elle la veille, elle lui tint ce diſcours. „ Avez-vous jamais vu, monſieur, un homme auſſi déraiſonnable que mon mari ? Il eſt fort honnête homme, j'en conviens, mais ſi entêté qu'il n'y a qu'une femme comme moi qui puiſſe le ſupporter. Cependant il met ſouvent ma douceur & ma complaiſance à des épreuves bien rudes.

Digitized by Google

Hé bien, madame, répondit *Paul*, puiſque vous me l'ordonnez, il faut que je vous diſe la vérité au riſque de vous déplaire. La diſpute n'en valoit pas la peine, j'en conviens, mais c'étoient des perdreaux très-aſſurément. « Je vous plains, monſieur, d'avoir perdu le goût, repartit-elle. » Un mari, reprit *Paul*, a droit d'eſpérer quelque..... ſuppoſez même que vous ayez raiſon. « Voilà qui eſt pitoyable, s'écria-t-elle. Pitoyable, tant qu'il vous plaira, continua *Paul*; mais, madame, c'eſt une vérité. Une femme d'eſprit, telle que vous, en cédant s'aſſure une victoire bien plus flateuſe, puiſqu'elle fait voir que ſon génie eſt infiniment ſupérieur à celui de ſon époux. Mais, mon cher monſieur, dit-elle, pourquoi me ſoumettrai-je quand j'ai raiſon? Parce que par-là, répondit *Paul*, vous lui donnerez une preuve de votre tendreſſe & de votre compaſſion; car y a-t-il rien qui excite plus la pitié, que de voir une perſonne aimée dans l'erreur? Oui, répliqua la femme; mais ne ſuis-je pas obligée de l'en tirer? Avez vous vu, demanda l'ami, que vos diſputes ſe ſoient terminées par le faire convenir de ſon tort? Plus nous ſommes dans l'erreur, plus nous ſommes honteux de l'avouer. J'ai toujours remarqué que dans les querelles celui qui a tort fait le plus de bruit. » J'avoue qu'il y a une apparence de vérité dans ce que

Digitized by Google

vous venez de dire, répartit madame *Léonard*, & je suis résolue de suivre vos conseils. «

Léonard entra comme elle achevoit de parler, & *Paul* se retira. Le mari s'approcha gaiement de sa femme. « Je suis fâché, ma „ mie, de la sottise que je fis hier au soir ; „ Je dois cet aveu à votre complaisance, „ lui répondit-elle, car je suis fâchée de „ m'être emportée pour si peu de chose. „ D'ailleurs j'avoue mon tort. „ Ceci fut suivi d'une petite contestation d'amitié; après quoi elle lui dit que *Paul* avoit décidé contre elle, ce qui donna occasion à tous les deux de faire l'éloge de leur ami commun.

Paul couloit chez son cher *Léonard* des jours tranquilles, les disputes étant devenues, graces à ses sages conseils, moins fréquentes & moins aigres entre le mari & la femme. Mais le diable, qui ne peut souffrir de nous voir heureux, se mêla de brouiller encore le ménage. *Paul* étoit toujours le conseiller de l'un & de l'autre : c'étoit lui qui décidoit de tout, & il n'oublioit jamais le dogme de la soumission, quoiqu'en particulier il donnât le tort aux absens ; ce qui étoit le contraire de ce qu'il faisoit au commencement.

Un jour qu'il étoit absent, une dispute s'étant élevée, ils convinrent de s'en rapporter à ce qu'il en décideroit. Le mari parut persuadé qu'il seroit pour lui ; mais

Digitized by Google

la femme lui dit, qu'il pourroit bien ſe tromper, puis que ſon ami étoit convaincu qu'elle avoit preſque toujours raiſon, & que s'il ſavoit tout... " Je ne veux rien „ ſavoir, répondit le mari: mais ſi je vous „ diſois ce que je ſais moi, vous ne croi- „ riez pas que mon ami vous fût ſi fort „ dévoué. Puiſque vous m'y forcez, reprit- „ elle, je vous en convaincrai. Souvenez- „ vous de la diſpute que nous eûmes au „ ſujet de l'école de mon fils; j'ai cédé „ par compaſſion pour vous, quoique „ j'euſſe raiſon, & que *Paul* lui-même me „ l'ait dit. „ Je ne doute point de la vérité de ce que vous m'avancez, répondit le mari; mais à mon tour je puis vous aſſu- rer qu'il me dit au ſujet de cette même diſpute, que j'avois bien fait, & que lui étant à ma place il auroit agi de même. Ils continuerent à ſe raconter réciproquement tout ce qu'il leur avoit dit en particulier ſur la promeſſe d'un ſecret inviolable. A la fin ſe croyant mutuellement, ils ſe récrierent ſur la trahiſon de *Paul*, & conclurent qu'il avoit été l'auteur de toutes leurs querelles. Enſuite chacun ſe blâma des fautes paſſées, & ils s'efforcerent réciproquement de ſe donner des preuves d'une complaiſance achevée, tandis que *Paul* devint l'objet de leur exécration. Cependant la femme, qui craignoit les ſuites de cette tracaſſerie, engagea ſon mari à diſſimuler juſqu'au dé-

Digitized by Google

part de *Paul* pour se rendre à sa garnison, qui étoit fixé au lendemain, & ensuite de ne le plus fréquenter.

Le procédé de *Léonard* paroîtra peu sensé. Cependant sa femme lui fit promettre de suivre ce qu'elle lui avoit conseillé; mais la froideur tant du mari que de la femme fut bientôt remarquée par *Paul*, qui tirant son ami à part le pressa si fort, qu'il lui dit de quoi il étoit question. L'autre lui conta tout ce qui s'étoit passé, & l'assura de la pureté de ses intentions. *Léonard* lui reprocha un secret gardé mal-à-propos, & *Paul* à son tour le railla sur ce qu'il ne cachoit rien à sa femme. La conversation s'aigrit de part & d'autre; le mari alla jusqu'à lui reprocher qu'il brouilloit son ménage, & qu'il l'avoit mis sur le point de se séparer d'avec sa femme, si leur mutuelle confiance n'avoit éclairci le mystere. *Paul* répondit....

Ici l'enfant fut interrompu par un événement, que vous allez apprendre dans un autre chapitre.

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

Galanterie de Mylord FANFRELUCHE. *Jalousie & courage de* JOSEPH.

MONSIEUR JOSEPH ANDREWS souffroit impatiemment d'entendre Mylord *Fanfreluche* offrir de l'argent, des présens, & des revenus à *Fanny*, moyenant une condition qu'il exprimoit assez naturellement. La compagnie, à qui il n'osoit manquer de respect, le retint tant que notre petit-maître se contenta de jouer de la langue. Mais ses mains se mettant de la partie, il perdit patience, & par un tour que pratiquent les luteurs, il le jetta de l'autre côté de la cuisine. Les Dames en furent effrayées. Mylord s'étant relevé, alloit mettre l'épée à la main; quand Mr. ADAMS se mit entre deux, & s'exposa sans crainte à la rage du petit seigneur, dont les menaces ne faisoient trembler que les Dames. JOSEPH, qui ne la craignoit en aucune façon, pria Mr. ADAMS de se retirer, tandis que Mr. *Booby* conseilloit au Mylord courroucé de remettre son épée dans le fourreau, en lui promettant une satisfaction convenable. Content de sa parole Mylord tira un miroir de poche, & rajusta ses cheveux, en menaçant JOSEPH, qui ne demandoit

Digitized by Google

mandoit pas mieux que de ſe voir en raſe campagne avec lui; ce qu'il lui dit très-ouvertement. En même tems il vola auprès de *Fanny*, qui étoit évanouïe entre les bras de Madame ADAMS, & il la rappela à la vie. " Madame, lui dit-il, j'au-„ rois aſſommé un de mes pareils qui „ m'eût donné autant de ſujet de le mal-„ traiter. Et quel ſujet, demanda Lady, „ pouviez-vous avoir? Mylord avoit in-„ ſulté cette fille, Madame, répondit-il. „ Il l'a peut-être embraſſée, repliqua Lady? „ Eſt-ce là une raiſon pour qu'un jeune-„ homme comme vous ſe croie autoriſé à „ lui manquer de reſpect? JOSEPH, vous „ devenez trop inſolent. Madame inter-„ rompit Mr. *Booby*, j'ai tout vu; je ne „ puis juſtifier Mr. ANDREWS, qui n'a „ que faire de ſe mêler de ce qui regarde „ cette fille. Et moi je le juſtifie, repartit „ Mr. ADAMS. C'eſt un brave garçon. Il „ convient à tous les hommes d'être les „ ſoutiens de l'innocence: & celui qui „ refuſe de venger une fille qu'il eſt ſur le „ point d'épouſer, n'eſt qu'un lâche & un „ coquin. Monſieur, lui dit Mr. *Booby*, „ Mr. ANDREWS n'eſt pas un parti ſor-„ table pour une fille comme elle. Non „ aſſurément, ajouta Lady; & vous Mr. „ ADAMS, vous ſortez de votre caractere, „ en protégeant de pareilles folies; vous „ feriez beaucoup mieux d'avoir ſoin de

Digitized by Google

„ votre femme & de vos enfans. Ah! „ que votre grandeur lui a bien dit ſon „ fait, s'écria Madame ADAMS! Il m'é- „ tourdit tous les jours de ſes ſottiſes, „ diſant que tous ſes paroiſſiens ſont ſes „ enfans. Je ne ſais ce qu'il veut dire; „ mais s'il n'étoit auſſi honnête-homme „ qu'il l'eſt, je ſoupçonnerois quelque „ choſe. Je ſais lire l'Évangile, oui, & „ l'interpréter encore, tout auſſi-bien que „ lui; mais je n'ai jamais appris que les „ Miniſtres ſoient obligés de nourrir les „ enfans d'autrui. D'ailleurs, il n'eſt qu'un „ pauvre vicaire, & votre grandeur ſait „ bien qu'il n'a pas plus qu'il ne faut pour „ moi & pour les miens. Vous parlez de „ bon ſens, lui répondit Lady, qui ne lui „ avoit pas encore adreſſé un ſeul mot, „ & Mr. ADAMS ſe perd, en favoriſant „ un mariage que mon neveu déſap- „ prouve, & qui ne convient en aucune „ façon à Mr. JOSEPH, ayant l'honneur „ d'être à préſent notre allié „.

Tandis que Lady s'entretenoit avec la femme du Miniſtre, mylord ſautoit çà & là, & ſecouoit la tête de colère ou de douleur. PAMÉLA gronda *Fanny* de ſon excès d'ambition, qui la portoit, diſoit-elle, à rechercher ſon frere, qui étoit trop au-deſſus d'elle. Cette pauvre fille ne répondoit que par un torrent de larmes. Ce que voyant JOSEPH, il la prit par le bras, en

Digitized by Google

disant tout haut qu'il ne reconnoîtroit pour parent ni allié qui que ce fût qui seroit ennemi de celle qu'il aimoit plus que lui-même. Il sortit aussi-tôt avec elle, sans que mylord ni Mr. *Booby* fissent le moindre effort pour le retenir. Lady *Booby*, avec toute sa compagnie, sortit presque en même-tems, la cloche du château avant déjà sonné pour le dîner.

ADAMS se voyant débarrassé de l'illustre compagnie, parut triste & rêveur: ce que sa femme ayant remarqué, elle lui dit qu'il étoit bien tems de rêver, quand il avoit ruiné sa famille par son sot entêtement. " Ou peut-être, ajouta-t-elle, est-ce pour „ la perte de vos deux enfans, JOSEPH & „ *Fanny*, que vous vous attristez. „ Alors la fille s'en mêla, & lui dit: " En vérité, „ mon cher pere, vous avez tort d'amener des étrangers ici, pour nous arracher „ le morceau de la bouche. Vous les avez „ nourris depuis votre retour, & peut-être „ les garderez-vous encore un mois. Etes-„ vous obligé de nourrir *Fanny*, parce que „ JOSEPH dit qu'elle est jolie? car pour „ moi je ne sais ce qu'on trouve de si rare „ en elle. Si on nourrissoit les filles pour „ leur beauté, elle feroit assurément aussi „ mauvaise chere que ses voisines. Pour „ Mr. JOSEPH, je sais bien qu'il est hon-„ nête garçon, & qu'il payera ses dettes „ tôt ou tard. Mais pour elle, que ne

Digitized by Google

„ retourne-t-elle chez ſon maître, d'où elle „ s'eſt enfuie? Si j'avois un million je ne „ donnerois pas une obole à une fille „ comme elle, quand je la verrois prête à „ mourir de faim. Et moi je l'aſſiſterois, „ dit *Jannot*. Voyez-vous, mon cher pere, „ plutôt que de voir *Fanny* mourir de faim, „ je lui donnerois mon dîné „.

ADAMS charmé de voir les bonnes diſpoſitions de ſon fils, lui recommanda de les cultiver, & de regarder tous ſes voiſins comme ſes freres. " Oui, mon pere, répon„ dit l'enfant, j'aime *Fanny* plus que mes „ ſœurs, parce qu'elle eſt bien plus jolie. „ Tien, voilà pour ton impertinence, dit „ l'aînée en lui donnant un ſoufflet, que „ ſon pere lui auroit rendu, ſi le retour „ de Mr. JOSEPH accompagné de *Fanny* „ & de l'*Irlandois* n'eût ſuſpendu ſa co„ lere. Femme, dit-il, apprêtez-nous notre „ réfection. J'ai autre choſe à faire, répon„ dit la femme. Vous manquez à votre„ devoir en me répondant de la ſorte, „ lui dit ADAMS, car il eſt écrit que le „ mari eſt le chef de la femme, & qu'elle „ doit lui être obéiſſante. Fi donc, s'écria „ la femme: perdez-vous l'eſprit, de blaſ„ phêmer ainſi la Sainte Ecriture en la „ citant hors de l'Egliſe? Mr. JOSEPH l'in„ terrompit, en diſant à Mr. ADAMS, „ que loin de vouloir donner de l'embar„ ras à Madame ADAMS, il venoit la prier

Digitized by Google

„ avec toute la famille aux *Armes du Roi*, „ où il avoit donné ordre de préparer un „ dîner. Madame ADAMS à ces mots reprit „ toute sa gaieté, & accepta très-gracieu- „ sement l'invitation; son mari suivit son „ exemple; & ils se mirent tous en marche „ vers les *Armes du Roi*, sans que per- „ sonne s'embarrassât de garder la maison, „ pas même *Jannot*, à qui JOSEPH donna „ un scheling, en reconnoissance de la „ bonne volonté qu'il avoit témoignée „ pour *Fanny* „.

CHAPITRE XII.

Découverte qui commence à éclaircir cette Histoire.

LE Porte-balle *Irlandois*, depuis son arrivée, s'étoit soigneusement informé de tout ce qui regardoit la famille de Mr. *Booby*. On lui avoit appris que le Chevalier étoit mort, & que c'étoit le même qui avoit acheté *Fanny* à l'âge de trois ou quatre ans, d'une femme qui voyageoit. Après le dîner, il dit à cette belle fille qu'il croyoit pouvoir lui donner connoissance de ses parens. Toute la compagnie parut surprise de l'entendre parler de la sorte, & elle-même fut plus étonnée que tous les autres.

Digitized by Google

On fit silence, & le vieil *Irlandois* leur parla de la sorte. " Je gagne aujourd'hui „ mon pain à la sueur de mon corps, mais „ autrefois je me suis vu plus heureux, „ étant vivandier & tambour dans un de » nos régimens. Ensuite j'ai passé en *An-* „ *gleterre*, avec un de nos officiers qui y » alloit faire des recrues. En allant de *Bris-* » *tol* à *Frome*, où nous espérions faire des » hommes parmi les pauvres ouvriers, qui » y meurent de faim depuis que nos manu- » factures de laine sont tombées, nous » rencontrâmes une femme âgée d'envi- » ron trente ans, assez passable pour un » soldat. Elle lia conversation avec nos » Dames; car notre détachement, qui con- » sistoit dans un officier, un sergent, moi » tambour, & deux fusiliers, avoient cha- » cun leur compagne, à l'exception de mon » maître. Nous marchâmes long-tems en- » semble, & voyant qu'elle m'étoit échue » de plein droit, je lui contai militaire- » ment mon martyre, dont elle eut pitié, » & depuis ce jour-là nous vécûmes comme » mari & femme, jusqu'à celui de sa mort „.

Vous vous mariâtes par dispense sans doute, interrompit Mr. ADAMS? car je ne vois pas qu'il soit possible de publier les bans de vous autres, qui changez si souvent de demeure. " Non Monsieur, répliqua l'*Ir-* „ *landois*; nous nous donnâmes une dis- „ pense, pour aller coucher ensemble sans

Digitized by Google

„ cérémonie. Oui, oui, j'entends, répli-
„ qua le Miniſtre, *ex neceſſitate*. Une diſ-
„ penſe eſt permiſe, quoique l'autre façon
„ ſoit plus louable & plus reguliere „. L'*Irlandois* pourſuivit ſon hiſtoire. " Cette femme me ſuivit de garniſon en garniſon, juſqu'à ce qu'à *Galloway* elle tomba malade d'une fievre, dont elle mourut en peu de jours. Quand elle ſe vit à l'extrémité, elle m'appela, & me dit qu'elle ne pouvoit mourir en paix, ſans me découvrir un ſecret, qui étoit le ſeul de ſes péchés qui lui peſoit ſur la conſcience. J'étois autrefois, dit-elle, dans une troupe de *Bohémiens*, qui alloient voler les enfans de village en village; je ne me ſuis jamais rendue coupable de ce crime qu'une ſeule fois, & je m'en repens du fond de mon cœur; puiſqu'il eſt poſſible que j'aie pu cauſer la mort du pere & de la mere de cette enfant, peut-être de tous les deux; car je ne puis vous faire concevoir combien elle étoit belle à l'âge de dix-huit mois, qu'elle pouvoit avoir quand je l'enlevai. Elle reſta avec nous deux ans, & je la vendis trois guinées au Lord *Booby* dans la province de *Sommerſet*. C'eſt de vous Monſieur, dit-il en s'adreſſant à Mr. ADAMS, que je me flatte d'apprendre ſi je ſuis au bout de mon voyage; car je ne ſuis venu juſqu'ici, que pour donner un état à cette fille, en la rendant à ſes parens.

Il n'y a point d'autre chevalier de ce

Digitized by Google

nom, répondit ADAMS, c'eſt le défunt ſeigneur de ce village. Mais vous avez oublié de nous dire le nom du pere & de la mere de cette fille. Ils demeurent, reprit l'*Irlandois*, à trente milles du château. Elle m'a dit que je les trouverois, en demandant le nom d'une autre de leurs filles, puiſqu'elle doit être l'unique dans le royaume qui porte un nom ſi barroque; c'eſt PALMA ou PAMELA, je ne puis dire lequel. „ *Fanny* tomba évanouïe à ce nom fatal qui renverſoit ſes plus cheres eſpérances. JOSEPH devint immobile, *Jannot* ſe mit à jetter les hauts cris ſans ſavoir pourquoi, tandis que le bon Miniſtre à genoux rendoit ſes actions de graces, de ce que cette découverte s'étoit faite avant que le crime d'inceſte ſe fût commis entre ſes chers enfans. L'*Irlandois* étoit tout étourdi de voir la conſternation que ſon récit avoit cauſée. Mais la jeune ADAMS le tira de peine, en lui contant leur hiſtoire, pendant que ſa mere étoit occupée à ſoulager la pauvre *Fanny*: cependant il eſt tems d'aller voir ce qui ſe paſſe au château.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII.

Combat entre l'amour & l'orgueil. Suite de la découverte.

LADY ne s'étoit miſe à table que pour en faire les honneurs. Elle étoit trop tourmentée par ſa paſſion pour pouvoir manger. Quand le repas fut achevé elle dit tout bas à PAMELA. « Je me trouve incommodée ; » ma chere niece voudroit-elle bien ſe charger d'entretenir mylord & mon neveu, » pendant que je me repoſerai ? En achevant ces mots elle ſe retira dans ſa chambre, où elle ſe jetta ſur ſon lit dans une eſpece d'agonie. „ L'amour, la rage & le déſeſpoir la déchiroient tour à tour. " Il „ faut, dit-elle, que je révèle ce fatal ſecret, je ne puis plus le garder, ſon poids „ m'accable ; en le révélant, je trouverai „ peut-être quelque ſecours „.

Slipslop s'avança près du lit, pour lui demander la cauſe de ſon accablement ; mais au lieu de lui en faire confidence, comme elle ſe l'étoit propoſé, elle ſe mit à faire le panégyrique de JOSEPH, qu'elle acheva par une lamentation des plus touchantes, ſur ce qu'il prodiguoit tant de tendreſſe & tant de ſentimens héroïques pour un objet auſſi mépriſable qu'étoit *Fanny* à

Digitized by Google

ſes yeux. *Slipslop* répondit en exagérant tout ce que Lady avoit avancé, & conclut ſon diſcours par ces mots. " Ah Ciel! „ Pourquoi JOSEPH n'eſt-il point gentil„ homme, ou que ne puis-je voir votre „ grandeur entre les bras de quelqu'un qui „ lui reſſemble!„ Lady ſe leva avec précipitation, & faiſant quelques tours dans ſa chambre: " Ah! s'écria-t-elle, qu'il eſt fait pour rendre une femme heureuſe! Oui Madame, répondit *Slipslop*, votre grandeur ſera la femme du monde la plus heureuſe avec lui. Foin de la coutume & du qu'en dira-t-on! Me priverai-je de manger ſelon mon appétit, dans la crainte qu'on ne m'appelle gourmande? Si j'avois envie d'un homme, je l'épouſerai à la barbe de tous les parens du monde. Vous n'avez ni *Tutélaire* ni gouvernante pour contraindre vos affections. D'ailleurs il n'eſt plus laquais; c'eſt le beaufrere de Monſieur votre neveu, & pourquoi voudriez-vous vous gêner plus qu'il n'a fait? Ne pouvez-vous pas épouſer le frere, par la même raiſon qu'il s'eſt marié avec la ſœur? Pour moi, ſi c'étoit un crime que tant d'*atrocité*, je me garderois bien de vous le conſeiller. Mais ma chere *Slipslop*, interrompit Lady, ſuppoſons que je puiſſe m'abaiſſer juſqu'à lui. Cette maudite *Fanny*! ah que je la déteſte auſſi bien que ſon imbécille amant! C'eſt un petit monſtre, répondit *Slipslop*; elle fait cepen-

Digitized by Google

dant la mijorée, mais laiſſez-moi faire, votre grandeur en ſera bientôt débarraſſée. Vous avez entendu dire que JOSEPH s'eſt battu avec le valet de chambre de mylord par rapport à elle: ſon maître veut qu'il l'enlève ce ſoir, & moi j'y prêterai la main. Nous en parlions enſemble lui & moi, dans le tems que vous m'avez appelée. Retournes-y vitement, repartit Lady; car *Fanfreluche* eſt ſur le point de s'en aller. Fais tout ce que tu pourras pour que le valet de chambre réuſſiſſe: pour moi je vais joindre la compagnie, mais aie ſoin de me venir avertir dès que le coup ſera fait „.

Slipslop ſe retira, & Lady ſe mit à l'analyſe de ſon propre cœur, dès qu'elle ſe vit ſeule.

„ O Ciel, s'écria-t-elle, juſqu'où m'entraîne ma paſſion! J'oſe donc l'avouer à moi-même, & je veux épouſer JOSEPH. Ah! ſi je l'épouſe, de quel front oſerai-je regarder mes parens, après les avoir déſhonorés par une alliance auſſi honteuſe? Mais ne puis-je pas les fuir? Ne puis-je pas me dérober à leurs yeux, avec celui dont j'attens mon parfait bonheur? Oui, je puis paſſer mes jours dans quelque déſert affreux, que ſa préſence embellira: là, je coulerai d'heureux jours dans la contemplation de tous ſes charmes, & dans la jouiſſance des divins plaiſirs que l'amour prodigue aux vrais amans..... Mais pour

Digitized by Google

qui veux-je m'enſevelir ainſi ? A qui prétens-je ſacrifier les reſtes de ma jeuneſſe, mon bien, mon rang, ma famille..... Déteſtable paſſion !..... N'eſt-il pas beau, bien fait, jeune, aimable, tendre, fidele ? Ouï, il eſt tendre & fidele. Mais hélas ! ce n'eſt pas pour moi ; c'eſt pour une vile créature, que je rougis de nommer ma rivale. Cependant il la préfere à une femme telle que moi. Ah ! maudit ſoit un corps ſi beau, où loge une ame ſi baſſe ! puis-je aimer encore ce monſtre ? Non, je m'arracherai plutôt le cœur que de ne pas détruire une déteſtable image, qui s'y eſt gravée en caracteres de feu. Ingrat JOSEPH, tu éprouveras les redoutables effets de ma vengeance, tu implo-reras en vain ma pitié ! Ma rivale triomphante te verra expirer, & ne jouira point du bien qu'elle m'enlève. Inſenſée ! quel bien ? Eſt-ce un bien pour toi de ſacrifier ainſi tout ce que tu as de plus précieux, à une paſſion qui te flétrira ? Ah ! goûtons plutôt les joies de la vertu & de l'honneur. Le vice & la foibleſſe traînent à leur ſuite trop de chagrins & de malheurs. Juſqu'à quel point me ſuis-je laiſſée ſéduire, faute d'avoir appelé la raiſon à mon ſecours ? Elle me dévoile enfin l'abîme où j'allois me précipiter. Que le Ciel ſoit loué ! L'honneur remporte enfin la victoire, & je mépriſe un bien, dont je ne puis jouïr ſans baſſeſſe, que je ne pourrois peut-être me

Digitized by Google

procurer que par un enchaînement de crimes affreux."

En ce moment, *Slipslop* vint l'interrompre, en criant : „ Ah! Madame, je vous apporte une étrange nouvelle : notre laquais *La Fleur* revient du cabaret, où Mr. ADAMS avec toute la clique ont dîné : il dit qu'il y a un étranger avec eux, qui leur a fait voir comme JOSEPH & *Fanny* sont frere & sœur. Cela ne se peut, repartit la dame. Je ne saurois vous dire les *particules*, repliqua *Slipslop*, cependant *La Fleur* dit que cela est bien vrai. "

Cette surprenante nouvelle renversa en un instant toutes les généreuses résolutions que l'honneur venoit d'inspirer à Lady. A mesure que l'espérance renaissoit dans son cœur, la raison reculoit dans son esprit. Oubliant donc tout son soliloque, elle ordonna qu'on eût à lui envoyer *La Fleur*. En même tems elle descendit dans la salle où étoit Mr. *Booby* avec PAMÉLA, à qui elle annonça cette nouvelle. PAMÉLA lui dit qu'elle ne pouvoit y ajouter foi, n'ayant jamais entendu dire ni à son pere ni à sa mere, qu'ils eussent perdu aucun enfant, ni même qu'ils en eussent eu d'autres que JOSEPH & elle. Lady se fâcha contre son incrédulité, en déclamant contre ceux qui, ayant fait leur fortune, désavouoient leurs parens, parce qu'ils étoient pauvres. PAMÉLA ne répondit rien. Mr. *Booby* prit alors la parole, & dit que frere

Digitized by Google

fille étoit vraiment la sœur de sa femme, elle la reconnoîtroit avec joie, aussi-bien que lui. „ Ainsi je vous prie de l'envoyer chercher, „ ajouta-t-il, avec l'étranger, afin que nous „ les examinions ensemble.

L'*Irlandois* parut, ainsi que *Fanny* & JOSEPH; car celui-ci ne voulut point la perdre de vue. Le ministre, autant par curiosité, qui étoit sa passion dominante, que par devoir, les avoit suivis, en les exhortant à rendre graces au ciel d'un événement qui les plongeoit dans le désespoir.

L'étranger repéta au château ce qu'il avoit dit au cabaret. Toute la compagnie parut convaincue de ce récit, à l'exception de PAMÉLA, qui ne pouvoit s'imaginer qu'il fût même vraisemblable, parce qu'elle n'avoit jamais entendu son pere ni sa mere parler d'un troisieme enfant. Lady, qui se trouvoit très intéressée dans le dénouement de cette affaire, trembloit que PAMÉLA n'eût raison; & JOSEPH se réjouissoit de l'obstination avec laquelle sa sœur désavouoit pour telle sa chere *Fanny*.

Mr. *Booby* les pria tous de suspendre leur jugement, en attendant l'arrivée du vieux ANDREWS & de sa femme, qu'il attendoit le lendemain, les ayant invités l'un & l'autre de venir le reprendre dans son équipage, pour retourner ensemble chez lui. „ Alors, „ dit-il, nous apprendrons la vérité. Cepen„ dant, je vous avoue que je panche à croire

Digitized by Google

„ le récit du bon *Irlandois*, parce qu'il me „ paroit rempli de circonſtances extrême- „ ment vraiſemblables. D'ailleurs, quel inté- „ rêt a-t-il de vouloir nous tromper ?

Lady *Booby*, quoique peu accoutumée à voir de telles gens chez elle, les admit à ſa table, dont elle fit les honneurs avec une grace infinie. Il y avoit Mr. *Booby*, PAMÉLA, mylord *Fanfreluche*, JOSEPH, *Fanny* & Mr. ADAMS. Pour l'*Irlandois*, elle le recommanda aux domeſtiques, & l'envoya manger avec eux. Cette compagnie, à l'exception des deux amans, qui gardoient un morne ſilence, paſſa la ſoirée avec beaucoup de gaieté : car Mr. *Booby* avoit engagé JOSEPH à faire des excuſes à mylord, qui fit briller ſon eſprit aux dépens d'ADAMS, en le raillant ſur ſa parure. Le miniſtre lui rendit le change avec beaucoup plus de ſel, & tous ceux qui étoient préſens en rirent beaucoup. PAMÉLA fit la guerre à JOSEPH, de ce qu'il paroiſſoit ſi peu ſenſible à la joie de retrouver une ſœur. „ Si vous l'aimiez, lui „ dit-elle, d'un amour dégagé des ſens, „ vous ſeriez charmé de découvrir une liai- „ ſon de ſang entre vous deux. " ADAMS ſaiſit cette occaſion pour faire l'éloge de l'amour *Platonique*, d'où par un ſaut naturel il paſſa aux joies du Paradis, en aſſurant qu'il n'y avoit point de vrais plaiſirs ſur la terre ; ce qu'il ne put perſuader à Mr. [illegible], ni à ſa femme.

Digitized by Google

Ces heureux époux firent remarquer qu'il étoit tems de se retirer, car les autres ne témoignoient aucune envie de se coucher. On se retira cependant pour s'aller reposer dans les lits préparés dans le château; ADAMS même fut prié d'y coucher, parce que le tems étoit orageux.

CHAPITRE XIV.

Avantures nocturnes. Dangers que court Mr. ADAMS.

VERS les trois heures du matin, c'est-à-dire une heure après qu'on se fut retiré, mylord *Fanfreluche*, que l'image de *Fanchon* empêchoit de dormir, s'étoit avisé d'une chose, par laquelle il espéroit parvenir à ses fins. Il avoit ordonné à un de ses domestiques de remarquer la chambre où elle couchoit. Quand celui-ci se fut acquité de sa commission, mylord se glissa sans bruit, à ce qu'il croyoit, dans la chambre qu'on venoit de lui indiquer. En entrant, il respira une odeur qui auroit dû le détromper, s'il avoit été moins prévenu: il chercha le lit à tâtons, & l'ayant trouvé, il dit en imitant la voix de JOSEPH: „ *Fanchon*, mon ange, je viens de découvrir la fourberie du porte-balle; je ne suis plus ton frere, mais ton amant, & je ne veux plus attendre un bon-

Digitized by Google

heur qui m'eſt dû depuis ſi longtems. Vous avez des preuves de ma conſtance & de ma probité, qui ne vous permettent point de douter que je ne vous épouſe. Ainſi, ſi vous m'aimez réellement, vous ne me refuſerez pas de m'admettre dans votre lit." En achevant ces mots, il mit bas ſa robe de chambre, & ſe mit dans le lit, où il embraſſa tendrement l'objet de ſon ardeur téméraire, qui, au-lieu de le repouſſer, lui rendit le change. Jugez de ſa joie dans cet heureux inſtant. Hélas! que la fortune ſe joue des foibles mortels! *Slipslop*, car c'étoit elle, reconnut dans le moment celui qu'elle avoit pris pour JOSEPH. Mais mylord, quoique convaincu qu'il s'étoit trompé, ne pouvoit découvrir qui étoit cette fauſſe *Fanny*. Il avoit ſi peu fixé les yeux ſur cette créature depuis qu'il étoit dans le château, qu'il ne l'auroit pas reconnue à l'aide d'une bougie. Il fit un effort pour s'échapper du lit; mais l'autre n'avoit pas envie de le laiſſer aller, bien réſolue de ſe récompenſer des plaiſirs qu'elle s'étoit promis ſi mal à propos, en rendant cet accident utile à ſon honneur. Elle avoit effectivement beſoin d'effacer quelques ſoupçons auxquels elle avoit donné lieu. Ainſi elle crut l'imprudent avanturier propre à un ſacrifice, capable de rétablir l'opinion que ſa maîtreſſe commençoit à perdre de ſa chaſteté incorruptible. Elle le ſaiſit donc par ſa chemiſe comme il

Digitized by Google

ſortoit du lit, & ſe mit à crier à pleine tête. „ Comment, malheureux, tu oſes attaquer „ ma vertu ? Que ſais-je ſi tu ne m'as pas „ perdue tandis que je dormois ? Au meur„ tre! à l'aſſaſſin! au voleur! je ſuis rui„ née! " Mr. ADAMS, qui étoit éveillé dans ſon lit, où il rêvoit, courut au ſecours ſans s'embarraſſer de ſa nudité. En approchant du lit, ſa main ſe rencontra par haſard ſur l'épaule de mylord, qu'il prit à la délicateſſe de ſa peau, & à ſa petite taille, pour la fille qui venoit de crier au ſecours, & le laiſſa aller, pour ſe jetter ſur l'homme qu'il croyoit dans le lit. *Slipslop*, ſans le connoître, lui donna un violent ſoufflet. Il ripoſta par une gourmade, dont heureuſement la peſanteur ne tomba que ſur le traverſin. Mais ſon coup manqué, ADAMS tomba tout au travers du lit, où cette Amazone le ſouffleta & l'égratigna à ſon aiſe. „ Je ſuis „ une fille, dit-elle à la fin. " Tu es plutôt un diable, répondit le miniſtre, en lui adreſſant un coup de poing qui lui fit jetter les plus hauts cris.

Lady qui ne dormoit point, & qui ne s'effrayoit pas facilement, entendit tout ce vacarme. S'étant levée, elle entra dans la chambre. *Slipslop* voyant ſa maîtreſſe avec une bougie à la main, s'écria encore une fois, *Au ſecours ! à moi !* ADAMS voyant la lumiere lâcha priſe, & en ſe retournant vit Lady, qui s'étant apperçue qu'il étoit en

Digitized by Google

chemise, lui avoit tourné le dos pour lui dire toutes les injures qu'il sembloit mériter. Le ministre ayant alors reconnu *Slipslop*, & honteux de sa situation en la présence d'une dame qu'il respectoit, se fourra sous les couvertes, malgré tous les efforts que fit la suivante pour l'en empêcher. Puis, montrant sa tête ornée d'un bonnet jadis blanc, il protesta de son innocence, & supplia *Slipslop* de lui pardonner les coups qu'il lui avoit donnés sans la connoître. Car, dit-il, je vous jure, Mademoiselle, que je vous ai prise pour une magicienne. Tandis qu'il parloit, Lady voyant quelque chose de brillant à ses piés, le ramassa, & vit avec surprise des boutons de manche de diamant, & un peu plus loin, la manche d'une chemise garnie d'une dentelle, qu'elle reconnut pour être celle que mylord avoit portée la veille. „ Je ne comprens rien à tout ceci, „ dit-elle. Pour moi, répondit *Slipslop*, je „ n'en sais rien; il peut être entré ici une „ douzaine d'hommes sans que j'en aie con- „ nu aucun. Mais à qui peuvent appartenir „ cette chemise & ces boutons? A celui „ que j'ai laissé échapper, dit ADAMS. Si „ je ne l'avois pas pris pour une fille, je l'au- „ rois arrêté, eût-il été un *Hercule*: mais, „ à vrai dire, je crois qu'il n'est qu'un „ *Hylas*. "

Il rendit compte à Lady de tout ce qui étoit arrivé, depuis que les cris de Made-

Digitized by Google

moiſelle *Slipslop* l'avoient attiré dans ſa chambre, & juſqu'à ce que la Dame elle-même fût venue. Lady ne put s'empêcher d'en rire de bon cœur, en contemplant les figures d'ADAMS & de ſa ſuivante, couchés aux deux extrémités du lit. Elle pria le bon miniſtre de ſe retirer, & ordonna à *Slipslop* de la ſuivre dès qu'elle ſeroit habillée. Puis elle s'en retourna dans ſon appartement.

M. ADAMS la voyant partie, renouvella ſes excuſes à la femme de chambre, qui étoit ſi bonne qu'elle lui pardonna ſur le champ, & même fit mine de lui témoigner qu'elle lui vouloit du bien. Mais il prit congé d'elle auſſi-tôt, & ſortit, dans l'intention de rentrer au plutôt dans ſa chambre, qui étoit à la droite. Au lieu de s'y rendre, il prit à gauche, & s'en alla à tâtons coucher ſans bruit à côté de *Fanny*, qui dormoit d'un profond ſommeil malgré ſes inquiétudes; tant elle étoit fatiguée de la nuit précédente, où elle avoit veillé, & de l'émotion que les avantures du jour lui avoient cauſées. ADAMS avoit coutume d'entrer avec précaution dans un lit, & de coucher fort près du bord; parce que ſa femme, très-jalouſe de la diſcipline conjugale, l'avoit dreſſé à cette phyloſophique façon de ſe coucher. Le lecteur ne doit donc pas s'étonner s'il ne réveilla point *Fanny*, qui dor-

Digitized by Google

moit encore, malgré le bruit qu'on venoit de faire dans la chambre prochaine.

Le bon-homme dormoit avec une égale tranquillité, quand JOSEPH, qui venoit voir *Fanny*, selon la parole qu'ils s'étoient donnée, frappa à la porte. Entrez, dit ADAMS, qui que vous soyez; car il s'éveilloit au moindre bruit. JOSEPH crut s'être trompé de porte; mais ayant reconnu la voix, il entra, & vit des hardes de femme à côté du lit. *Fanny*, qui ouvrit les yeux au même moment, mit par hasard sa main sur le visage du vicaire. « Ah ciel! s'écria-t-elle, » où suis-je? Grand Dieu! Et où suis-je » moi-même, dit le ministre aussi effrayé » qu'elle? » Tandis que *Fanny* crioit & qu'ADAMS confus se levoit, JOSEPH ouvroit des yeux surpris, & restoit immobile. Les peintres & sculpteurs qui ont représenté l'étonnement d'après nature, n'eurent jamais un pareil modele.

" Par quel enchantement se trouve-t-elle
„ dans ma chambre, demande le ministre
„ interdit? Par quelle avanture vous trou-
„ vez-vous dans la sienne, demanda l'amant
„ stupéfait? Je n'en sais rien, répondit
„ ADAMS; mais, comme je suis chrétien, je
„ ne l'ai point touchée; j'ignorois même
„ qu'il y eût quelqu'un dans le lit. O que
„ ceux qui nient l'existence de la magie sont
„ aveugles! Je vois clairement qu'il y a à
„ présent autant de magiciens dans le

Digitized by Google

„ monde, qu'il y en avoit du tems de *Saül*. „ On m'a ôté mes habits par enchantement, „ pour mettre ceux de *Fanny* à la place. " Il soutint toujours qu'il étoit dans la chambre qu'on lui avoit donnée la veille pour y coucher; ce que *Fanny* nia fortement. „ Vous voulez faire accroire cela à JOSEPH, „ lui dit-elle, pour cacher votre méchan- „ ceté. Comment, s'écria JOSEPH, a-t-il „ eu l'impudence de..... Je ne puis, „ répondit *Fanny*, l'accuser d'autre chose „ que de s'être glissé dans mon lit. Mais „ n'est-ce pas assez? " JOSEPH estimoit & aimoit trop Mr. ADAMS, pour le condamner sur des apparences. Ainsi, apprenant de la bouche de *Fanny* elle-même que ce ne pouvoit être qu'un quiproquo, il se calma, & dit au ministre, qui venoit de lui apprendre l'avanture de *Slipslop* avec mylord. „ Je „ parie qu'en sortant de sa chambre vous „ avez pris à gauche, au lieu de tourner à „ droite. Cela est vrai, il faut que vous „ l'ayiez deviné, dit le ministre. " Il fit mille excuses à *Fanny*, en assurant JOSEPH que son innocence n'avoit rien risqué. Ensuite il se retira dans la chambre où étoient ses hardes, accompagné de JOSEPH, qui le suivit pour le laisser en liberté. Il y retrouva ses habits, ce qui fut pour lui une preuve convainquante de sa mépriſe. Cela ne l'empêcha pas de soutenir que la religion exigeoit qu'on crût l'existence des sorciers.

Digitized by Google

CHAPITRE XV.

Arrivée du vieux ANDREWS avec sa femme, & d'une autre personne qu'on n'attendoit point, avec le dénouement de l'histoire du Porte-balle.

LORSQUE *Fanny* fut habillée, JOSEPH l'alla voir, & après une très-longue conversation, ils conclurent, qu'en cas qu'il fût prouvé qu'ils étoient frere & sœur, ils ne se marieroient jamais, afin de finir leurs jours ensemble dans l'union & l'amitié fraternelle.

La compagnie étant assemblée au déjeuné, la gaieté se répandit jusqu'à JOSEPH, & *Fanny* parut plus tranquille que le jour précédent. Ce que Lady *Booby* ayant remarqué, elle tira la manche & les boutons de sa poche, & demanda en riant, à qui ils appartenoient. Mylord les réclama sans hésiter, disant qu'il étoit *somnambule;* car loin de rougir de son avanture, il vouloit insinuer que la belle *Slipslop* avoit agréé son hommage.

Le déjeuné étoit à peine desservi, qu'on annonça ANDREWS & sa femme, qui furent reçus de Lady avec beaucoup de bonté. Elle attendoit leur décision en trem-

Digitized by Google

blant. JOSEPH & *Fanny* éprouvoient les agitations d'*Oedipe*, sur le point de voir son sort éclairci par *Phorbas*.

Mr. *Booby* entama la matiere, en disant à son beau-pere, qu'il y avoit plus de ses enfans dans la salle qu'il ne croyoit. „ Voici „ la fille qui fut enlevée par des *Bohémiens*, „ ajouta-t-il, en présentant au vieil- „ lard *Fanny* qu'il tenoit par la main. " Je vous assure Monsieur, répondit celui-ci avec surprise, que je n'ai jamais eu d'autres enfans que JOSEPH & PAMÉLA. Ces mots comblerent les deux amans de joie, & Lady de tristesse. Aussi-tôt elle fit appeler l'*Irlandois*, qui répéta son récit. Quand il eut achevé, la vieille bonne femme ANDREWS prit *Fanny* dans ses bras. C'est ma fille, s'écria-t-elle, oui, c'est ma fille. On fut fort surpris d'entendre cette femme avouer une fille, dont son mari ignoroit la naissance. Les deux amans se crurent perdus, & le vieillard ne savoit que penser, quand sa femme lui parla de la sorte. „ Vous pouvez vous ressouvenir, mon cher mari, que j'étois enceinte dans le tems que le régiment où vous étiez sergent fut envoyé à *Gibraltar :* j'accouchai pendant votre absence, qui dura trois ans, &, à ce que je crois, de cette fille que vous voyez, & que je dois reconnoître, puisque je l'allaitois encore quand elle me fut enlevée, quoiqu'elle eût déjà dix-huit mois. Deux *Bohémiennes*, dont l'une portoit un enfant

enfant entre ſes bras, me vinrent un jour offrir de me dire ma bonne avanture. Je leur demandai ſi vous reviendriez ſain & ſauf. Comme elles me répondirent qu'oui, je laiſſai mon enfant dans le berceau pour leur aller tirer à boire; mais elles ſe ſauverent pendant que j'étois à la cave. J'eus peur qu'elles ne m'euſſent volée, & je fis une recherche exacte de tout ce que j'avois, ſans penſer à l'enfant que je croyois endormi. A la fin j'entendis pleurer, je levai les rideaux du berceau croyant prendre ma fille. Ah que je fus ſurpriſe de trouver à ſa place un garçon qui paroiſſoit prêt à rendre l'ame, au-lieu que ma fille étoit ſaine & robuſte! Je courus après elles, en m'arrachant les cheveux & faiſant des hurlemens épouvantables; mais ce fut inutilement, car juſqu'à ce jour je n'en ai point entendu parler. Quand je revins chez moi, le pauvre JOSEPH (car c'étoit lui) me regarda d'un air ſi touchant, que je ne pus me réſoudre à lui faire aucun mal malgré la rage dont j'étois poſſédée. Un voiſin, que mes cris avoient attiré, me conſeilla d'en avoir ſoin, diſant que Dieu me récompenſeroit un jour de cette charité, en me rendant ma fille. Je levai l'enfant, & lui offris mon ſein, qu'il prit; & dans la ſuite je me ſentis la même tendreſſe pour lui, que j'avois eue pour celle que j'avois miſe au monde. Les vivres étoient fort chers, j'avois deux enfans à

Digitized by Google

nourrir de mon ouvrage ; mais cela ne suffisant point, je demandai la contribution de la paroisse. Loin de me l'accorder, on m'enleva avec mes enfans par l'ordre des commissaires, & je fus menée au village où nous demeurons, qui est, comme vous savez, éloigné de l'autre de quinze milles. JOSEPH (car c'est le nom que je lui ai donné, & Dieu sait s'il a jamais été baptisé) me parut âgé de cinq ans dans le tems que vous revintes d'*Espagne*. Quand je vous présentai ce petit garçon, il est bien venu, me dites-vous, sans vous mettre en peine de son âge. Voyant que vous ne soupçonniez rien, j'ai gardé le secret jusqu'ici, crainte que vous ne l'eussiez pris en haine. Voilà la vérité du fait, de quoi je prêterois serment entre les mains d'un commissaire s'il en étoit besoin. "

Le porte-balle, qui avoit écouté la vieille ANDREWS très attentivement, lui demanda si son fils supposé n'avoit pas quelque marque sur la poitrine. „ Oui, répon-„ dit-elle, il a la plus belle fraise qu'on puisse „ voir. " La compagnie demanda à la voir, & JOSEPH s'étant déboutonné l'exposa à leurs yeux. Hé bien, ma femme, dit le vieillard, qui étoit charmé de se voir déchargé d'un enfant, vous avez prouvé la supposition d'un garçon ; mais je ne vois pas que la fille soit aussi sûrement la nôtre. Le ministre pria l'*Irlandois* de répéter encore

une fois toutes les circonstances de cet échange, dont le seing de JOSEPH étoit une preuve convaincante. Le mot de fraise ayant été répété plusieurs fois, notre distrait se frappa le front quatre ou cinq fois, en disant, oui je me rappelle quelqu'idée confuse, cette fraise, un enfant perdu, ... mais je ne puis la démêler. Alors un valet vint appeler ADAMS, avant que sa mémoire fût venue à son secours.

Pendant son absence, le porte-balle assura JOSEPH, qu'il n'avoit pas lieu de se chagriner de la perte de ses parens supposés, puisque sa naissance étoit bien audessus de la leur. Vous êtes gentilhomme, lui dit-il: on vous enleva de chez votre pere; les *Bohémiens* vous garderent pendant un an; mais votre tempérament n'étant pas assez fort pour soutenir leur maniere de vivre, ils vous troquerent contre cette fille plus robuste, & moins accoutumée à la délicatesse. J'ignore le nom de votre famille; ma femme, si elle l'a su, ne s'en souvenoit point. Elle m'a cependant assez dépeint la maison, la figure de votre pere, la distance de ce pays-ci à celui qu'il habite. Ainsi j'espere que la Providence nous guidera dans notre recherche; car je ne vous quitterai point que vous ne soyez reconnu.

La fortune, dont souvent le caprice nous écrase totalement, ou nous élève au haut de sa roue, sans nous persécuter ou nous

Digitized by Google

favoriſer à demi, leur épargna la peine de parcourir la province, en leur préſentant d'elle-même un homme qu'ils auroient peut-être cherché inutilement ſans ſon ſecours. Le lecteur peut ſe reſſouvenir, que Mr. *Wilſon* avoit promis de rendre une viſite à Mr. ADAMS. Il arriva chez lui, & ayant appris que ſon ami étoit au château, il s'y rendit, & le fit demander, comme nous venons de le voir. ADAMS lui rendit compte de ce qui l'avoit obligé de coucher hors de chez lui, & venant enfin à parler de cet enfant marqué d'une fraiſe: Ah cher ami, s'écria Mr. *Wilſon* avec tranſport, au nom de Dieu faites-moi entrer, ou je me meurs! Le miniſtre le conduiſit. *Wilſon* entra dans la ſalle, où, ſans regarder la compagnie, il courut à JOSEPH tout tremblant, & d'une voix mal-aſſurée il le pria inſtamment de lui montrer ſa poitrine, pendant que le miniſtre en frappant des mains, crioit, *Hic eſt quem quæris, inventus eſt. Wilſon* ayant vu le ſein ſur la poitrine de JOSEPH, l'enleva de terre avec des démonſtrations d'une joie inexprimable, & s'écria tout en larmes: Mon fils, mon cher fils, que la Providence diſpoſe de moi! je meurs content, puiſque je t'ai retrouvé. JOSEPH, quoique très ému, ne s'abandonna pas à des tranſports ſi violens. Mais quand on eut comparé les circonſtances des deux enlèvemens, & que ſon état fut reconnu, il ſe jetta aux piés de ſon

Digitized by Google

pere, pour embraſſer ſes genoux & lui demander ſa bénédiction. M. *Wilſon* le releva, & ils s'embraſſerent avec tant de tendreſſe d'un côté & tant de reſpect de l'autre, que tous les ſpectateurs en furent attendris juſqu'aux larmes. Lady *Booby* fut l'unique mécontente; elle ne put ſoutenir, en préſence de tant de monde, un évènement qui détruiſoit toutes ſes eſpérances: & ſa retraite précipitée donna lieu à des conjectures peu avantageuſes.

CHAPITRE XVI.

Concluſion de cette hiſtoire.

Fanny ayant témoigné à ſes parens ſa joie de les avoir retrouvés, les aſſura d'une tendreſſe reſpectueuſe. La vieille ANDREWS l'embraſſa tendrement, en lui diſant cependant qu'elle ne pouvoit l'aimer plus qu'elle n'avoit fait JOSEPH. Pour le pere, il ſoutint ſon ſang froid; car dès qu'il eut fait la cérémonie de la reconnoiſſance en la baiſant ſur la joue, & en la béniſſant ſelon l'uſage d'*Angleterre*, il ſe plaignit amèrement de ce qu'il n'avoit point encore fumé ſa pipe.

Mr. *Booby*, qui ignoroit ce qui ſe paſſoit dans le cœur de ſa tante, crut qu'elle

Digitized by Google

s'étoit retirée avec tant de précipitation par un orgueilleux mépris de la famille à laquelle il s'étoit allié, & pour cette raison il voulut partir à l'instant du château.

Il félicita Mr. *Wilson* & son fils, puis, après avoir embrassé *Fanny* en la traitant de sœur, il la présenta en cette qualité à PAMÉLA sa chere épouse, qui l'embrassa avec l'humilité qui lui étoit naturelle.

Mr. *Booby* fit ensuite annoncer son départ à sa tante, qui lui envoya souhaiter un bon voyage, & lui fit dire qu'elle étoit trop incommodée pour recevoir ses adieux. Il pria Mr. *Wilson* de lui faire l'honneur de venir avec lui. PAMÉLA, *Fanny* & JOSEPH se joignirent à Mr. *Booby*, qui l'engagea enfin d'accepter son invitation, en lui promettant d'envoyer un exprès pour apprendre cette heureuse nouvelle à Madame *Wilson*. Car ce tendre époux ne pouvoit jouir d'aucun bien, sans le partager avec elle; & comme il savoit que rien ne manquoit au bonheur de sa chere *Henriette*, que de retrouver ce fils qu'elle pleuroit depuis tant d'années, il étoit fort empressé à lui faire part de la découverte qu'il venoit d'en faire.

On mit le vieillard & sa femme, avec leurs deux filles, dans le carosse. Mr. *Booby*, Mr. *Wilson*, Mr. JOSEPH, Mr. ADAMS & l'*Irlandois* les escortèrent à cheval, & sans perdre de tems ils s'éloignerent du château.

Digitized by Google

Pendant le chemin, JOSEPH fit confidence de son amour à son pere, sans lui déguiser son dessein à l'égard de *Fanny*. Mr. *Wilson* laissa appercevoir de la répugnance pour ce mariage, qui lui paroissoit très-désavantageux pour son fils. Cependant voyant qu'il y étoit résolu, il dit que si elle possédoit réellement toutes les vertus qu'on disoit, elles réparoient l'inégalité de sa naissance, & pouvoient lui être comptées comme une dot réelle; mais il exigea de son fils, qu'il ne se marieroit qu'après avoir consulté sa mere. JOSEPH y consentit avec respect, voyant que son pere le vouloit positivement. ADAMS se réjouissoit de ce retardement, parce qu'en gagnant quelques jours, il avoit tout le tems de publier le troisieme ban, & par conséquent de marier ses deux paroissiens sans dispense.

La joie qu'il en eut, (car ces cérémonies lui paroissoient d'une conséquence infinie) fit qu'en se secouant sur son cheval, il lui donna de l'éperon. L'animal étoit fier, & peu accoutumé à souffrir ces sortes d'insultes, sur-tout d'un aussi mauvais écuyer qu'ADAMS. Pour s'en venger, il se mit à courir & à badiner, jusqu'à ce qu'il se fût délivré d'un fardeau qu'il mépriſoit. JOSEPH donna dès deux pour l'aller secourir. *Fanny* le plaignoit, & les autres rioient, tandis que le cheval couroit vers son écurie, & que le

Digitized by Google

cavalier secouoit la boue dont il étoit tout couvert.

Un homme à cheval qui venoit à leur rencontre, fit arrêter le cheval par son valet, qui le mena par la bride pour le rendre à son cavalier. ADAMS, en remerciant le maître, le reconnut pour le commissaire chez qui on l'avoit conduit avec *Fanny*. Celui-ci s'étant fait connoître à son tour, lui dit que l'homme qui les avoit accusés, avoit été pris le lendemain, & qu'il étoit actuellement écroué dans la prison de *Salisbury*, comme coupable de plusieurs vols.

Les complimens étant achevés entre le ministre & le commissaire, ADAMS remonta à cheval, presque fâché contre JOSEPH, de ce qu'il avoit offert de changer avec lui, parce que le sien étoit plus docile. Son bonheur plus que son adresse, quoiqu'il se vantât d'être le meilleur écuyer du royaume, l'ayant garanti d'une seconde chute, il arriva avec les autres chez Mr. *Booby*, qui les traita selon l'ancienne regle de l'hospitalité *Angloise*, dont on voit encore les vestiges dans un petit nombre de familles, confinées dans des châteaux aux extrêmités de l'*Angleterre*. Ils passerent le reste de la journée avec toute la satisfaction possible, JOSEPH & *Fanny* passerent deux heures tête à tête, à leur grand contentement.

Le lendemain matin, M. *Wilson* proposa

Digitized by Google

d'aller conduire ſon fils chez lui. JOSEPH auroit été charmé de voir ſa mere, mais la penſée de quitter *Fanny* lui étoit inſupportable. Enfin M. *Booby* le tira d'affaire, en propoſant d'envoyer chercher madame *Wilſon*. PAMELA, qui ſouhaitoit fort de la connoître, demanda cette grace à M. *Wilſon* avec tant d'empreſſement, qu'il laiſſa partir le caroſſe à vuide, pour l'aller prendre.

Le ſamedi, madame *Wilſon* augmenta les agrémens de cette heureuſe compagnie, ou plutôt ſa préſence couronna leur bonheur. Car après des tranſports de joie & de tendreſſe, que la vue de ſon cher fils fit éclater, cette complaiſante mere voulut bien donner ſon conſentement au mariage de nos deux amans.

Le dimanche, M. ADAMS joignit leurs mains avec la permiſſion du vicaire du lieu, qui monta à cheval & fit vingt milles, pour officier dans la paroiſſe de *Booby* à ſa place, après avoir promis ſolemnellement à ſon confrere de publier le dernier ban.

JOSEPH prévint le ſoleil qui devoit éclairer ce jour tant attendu. Il étoit vêtu d'un habit de drap uni, dont M. *Booby* lui avoit fait préſent; car il avoit refuſé un magnifique habit, auſſi bien que *Fanny*, qui n'accepta de ſa ſœur qu'une robe de ſatin blanc, une jupe de même, & une garniture unie, ſur laquelle elle mit au lieu de coëffe un

Digitized by Google

chapeau de paille doublé d'un taffetas couleur de roſe. Dans cet habillement elle ſortit de ſa chambre, ornée de tous les charmes de la beauté & de la jeuneſſe. Les roſes de ſon teint étoient plus animées qu'à l'ordinaire, par une aimable pudeur qui la rendoit adorable. Elle fut reçue à la porte du château par JOSEPH, qui la mena en triomphe à l'égliſe, où M. ADAMS les attendoit pour faire la cérémonie. La modeſtie de *Fanny*, la joie de JOSEPH, & la piété du miniſtre parurent dans tout leur éclat. Ce dernier réprimanda à haute voix M. *Booby* & ſon épouſe, de ce qu'ils rioient dans un endroit auſſi reſpectable, & dans une occaſion auſſi ſolemnelle. Il avoit pour maxime, qu'étant le miniſtre du très-haut, il ne pouvoit rien relâcher de ce qui lui étoit dû pendant l'exercice de ſes fonctions. C'eſt pourquoi il ne toléroit rien, quand une fois il avoit endoſſé le ſurplis. Mais cette ſévérité diſparoiſſoit, dès qu'il ne s'agiſſoit que de ſa perſonne, & que ſon miniſtere n'y étoit point intéreſſé.

Après la cérémonie, JOSEPH ramena ſa nouvelle épouſe chez M. *Booby*, ſuivi de toute la compagnie à pié, l'égliſe étant fort près de la maiſon. Ils trouverent la table miſe, & bientôt on ſervit un repas ſuperbe, où M. ADAMS fut l'admiration de tous les conviés, quoique chacun fît ſon devoir, à l'exception de ceux pour qui la

Digitized by Google

fête ſe faiſoit. Leur imagination ſe repaiſſoit avec trop de vivacité, pour que les mets leur paruſſent dignes d'attention.

Toute la journée ſe paſſa dans une gaieté innocente; la liberté qu'on ſe donne quelquefois avec ſi peu de ménagement pour la pudeur dans des occaſions ſemblables, ne s'étendit que juſqu'où M. ADAMS le voulut bien permettre. Car tel eſt le pouvoir de la vertu : ceux qui n'auroient peut-être pas aſſez reſpecté les femmes pour ſe gêner là-deſſus, malgré la politeſſe dont ils ſe piquoient à l'égard du beau ſexe, furent forcés de ſe tenir dans les bornes de la modeſtie, par la préſence d'un homme vertueux. L'heure de ſe coucher étant venue, *Fanny* fut conduite par ſa mere, ſa belle mere, & ſa ſœur dans la chambre où elle devoit paſſer la nuit. On l'eut bientôt déshabillée.

Il ne fallut qu'un inſtant à JOSEPH, pour ſe mettre auprès d'elle. Les dames fermerent les rideaux; & l'amour le plus pur & le plus parfait, unique témoin de cette ſcene, ne fait confidence de ce qui s'y paſſa, qu'à ceux qui ſe rendent dignes de la renouveller.

Le troiſieme jour, monſieur & madame *Wilſon* amenerent leurs enfans chez eux. Le généreux *Booby* fit préſent de quinze mille écus à *Fanny*, dont ſon mari en employa douze mille à l'achat d'une terre con-

Digitized by Google

tiguë à celle de ſon pere. Là, il jouït aujourd'hui des douceurs de cette heureuſe médiocrité, tant vantée par les ſages dans tous les ſiecles. Et pour ſurcroît de bonheur, ſon pere, avec qui je ſuis en commerce de lettres, me mande que ſon aimable *Fanny* eſt ſur le point de mettre au monde le premier fruit d'un vertueux amour.

M. *Booby* ne crut point avoir aſſez fait, qu'ADAMS n'eût reçu la récompenſe de ſes peines & de ſon zele. Il avoit à ſa nomination un bénéfice de mille écus de rente, il le lui donna. Le bon miniſtre ne pouvoit ſe réſoudre à quitter ſes chers enfans; mais à la fin il accepta le bénéfice, à condition d'y nommer un vicaire.

Le porte-balle *Irlandois*, outre nombre de préſens qu'il reçut, fut récompenſé de ſes ſoins par une petite charge, dans l'exercice de laquelle il s'eſt attiré l'amitié de tout le voiſinage.

Lady *Booby* ayant appris le mariage partit pour *Londres*, où un capitaine de dragons effaça bientôt JOSEPH de ſon cœur & de ſa mémoire.

Nos heureux époux, JOSEPH & *Fanny*, toujours contens, toujours charmés l'un de l'autre, ne reſſentent aucun de ces dégoûts qui ſuivent ordinairement la poſſeſſion d'un objet longtems deſiré. JOSEPH eſt tou-

Digitized by Google

jours amant tendre & passionné. Le voisinage de son pere ne contribue pas peu à leur bonheur. *Fanny* & lui se sont abandonnés à ses sages conseils, & son heureuse union avec *Henriette* leur a inspiré le même dessein d'une tranquille retraite.

FIN.

Digitized by Google

TABLE

DES CHAPITRES

Du Tome II.

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE I. *Eloge sérieux des Romans.* pag. 1

CHAP. II. *Scène nocturne, & différentes avantures de M.* ADAMS *& de ses Compagnons de voyage.* 9

CHAP. III. *Les Confessions de M.* WILSON. 25

CHAP. IV. *Maniere de vivre de M.* WILSON, *avec la tragique avanture du Chien, & plusieurs autres matieres importantes.* 65

CHAP. V. *Dispute entre* ADAMS *&* JOSEPH *au sujet des Ecoles. Découverte agréable qu'ils font.* 72

CHAP. VI. *Réflexions morales de* JOSEPH *sur la Charité. Avanture de la Chasse.* 79

CHAP. VII. *Mauvaises plaisanteries d'un Mylord & de sa compagnie.* 92

CHAP. VIII. *Entretien de M.* ADAMS *avec un Prêtre Romain sur la vanité des Richesses.* 105

Digitized by Google

CHAP. IX. *Qui contient des Avantures ſanglantes.* 111
CHAP. X. *Dialogue entre un Poëte & un Comédien.* 117
CHAP. XI. *M.* ADAMS *exhorte* JOSEPH *à ſupporter patiemment ſon affliction.* 124
CHAP. XII. *Autres Avantures qui ſurprendront le Lecteur.* 130
CHAP. XIII. *Dialogue entre M.* ABRAHAM ADAMS *&* PIERRE PONCE. 137

LIVRE QUATRIEME.

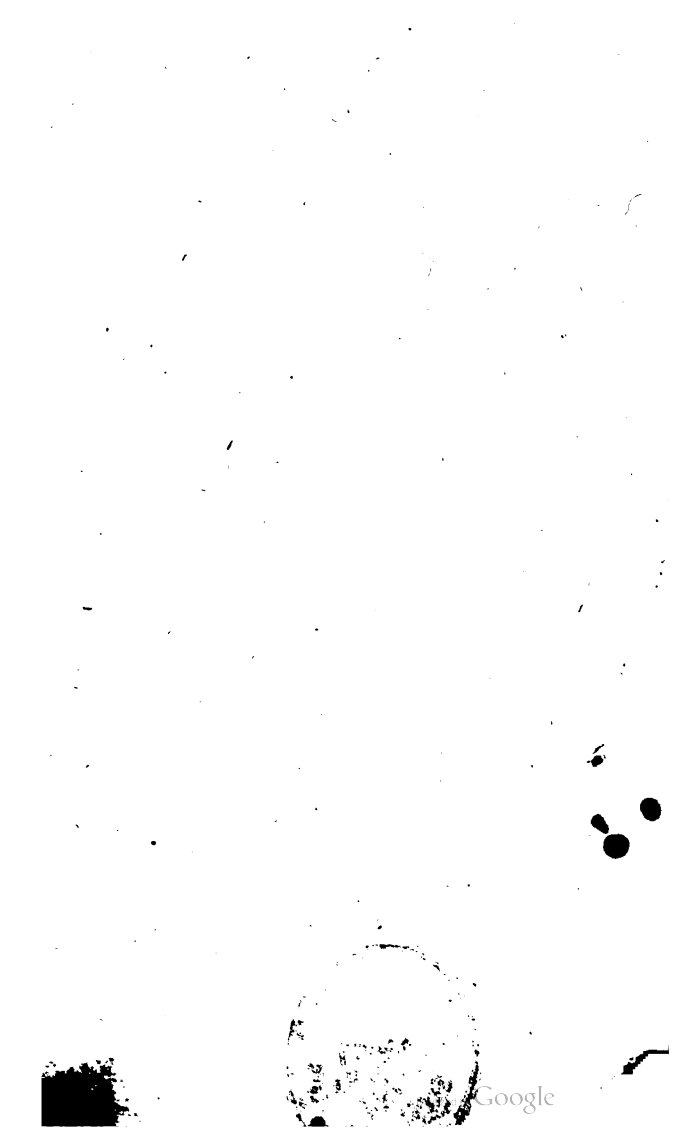
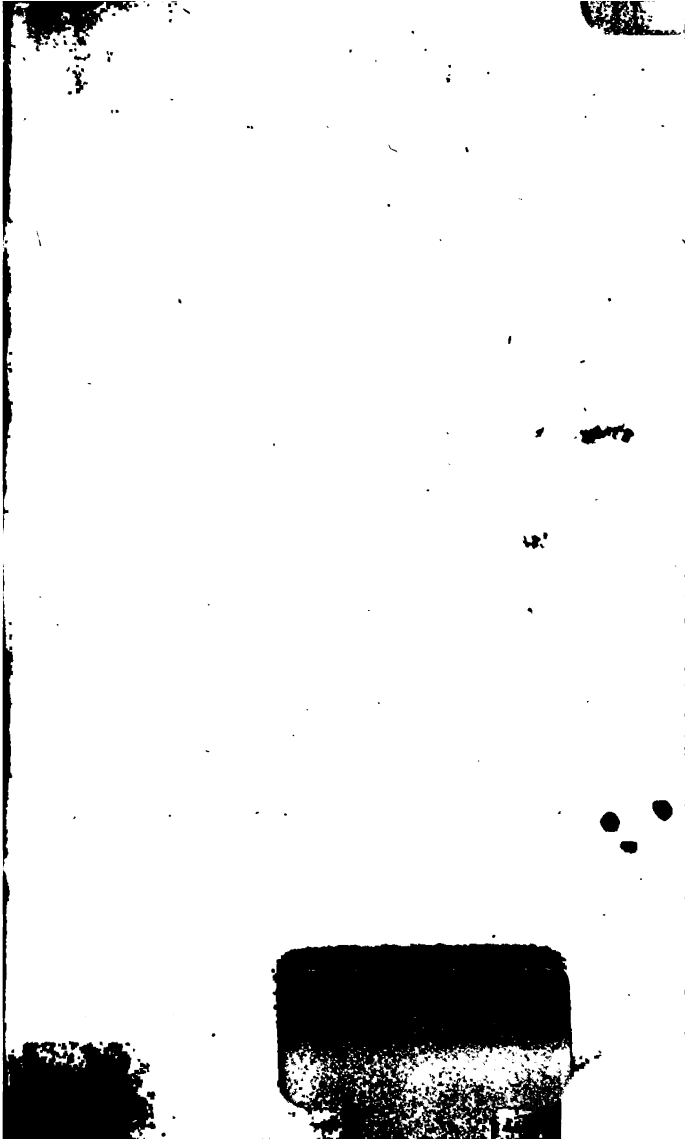
CHAPITRE I. *Arrivée de Lady* BOOBY *au château de* Booby, *& celle des autres Voyageurs au village du même nom.* 143
CHAP. II. *Entretien de Lady* BOOBY *& de M.* ADAMS. 150
CHAP. III. *Entretien de Lady* BOOBY *avec le Procureur* LA MOUCHE. 154
CHAP. IV. *Arrivée de M.* BOOBY *& de* PAMÉLA *ſon Epouſe.* 159
CHAP. V. *Cauſe & effets de la ſortie de M.* BOOBY. 162
CHAP. VI. JOSEPH ANDREWS *couche au château. Dialogue entre Lady* BOOBY *&* SLIPSLOP *ſa Suivante.* 171
CHAP. VII. *Réflexions judicieuſes, qu'on défie de trouver dans les Romans François. Conſeils ſalutaires que M.* BOOBY *donne*

Digitized by Google

à son Beau-frere. Avanture de FANNY *avec un Petit-Maître.* 181
CHAP. VIII. *Dialogue entre M. Madame* ADAMS, JOSEPH & FANNY. 192
CHAP. IX. *Visite rendue par Lady* BOOBY *& sa compagnie à M.* ADAMS. 202
CHAP. X. *Histoire de deux amis, pour servir de leçon à ceux qui entreprennent de mettre la paix dans le ménage d'autrui.* 207
CHAP. XI. *Galanterie de Mylord* FANFRELUCHE. *Jalousie & courage de* JOSEPH. 216
CHAP. XII. *Découverte qui commence à éclaircir cette Histoire.* 221
CHAP. XIII. *Combat entre l'Amour & l'Orgueil. Suite de la découverte.* 225
CHAP. XIV. *Avantures nocturnes. Dangers que court M.* ADAMS. 232
CHAP. XV. *Arrivée du vieux* ANDREWS *avec sa femme, & d'une autre personne qu'on n'attendoit point, avec le dénouement de l'histoire du* Porte-balle. 239
CHAP. XVI. *Conclusion de toute cette Histoire.* 245

Fin de la Table des Chapitres du II. Volume.

Digitized by Google


Google

Digitized by Google